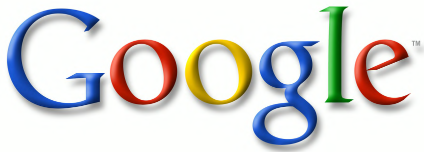
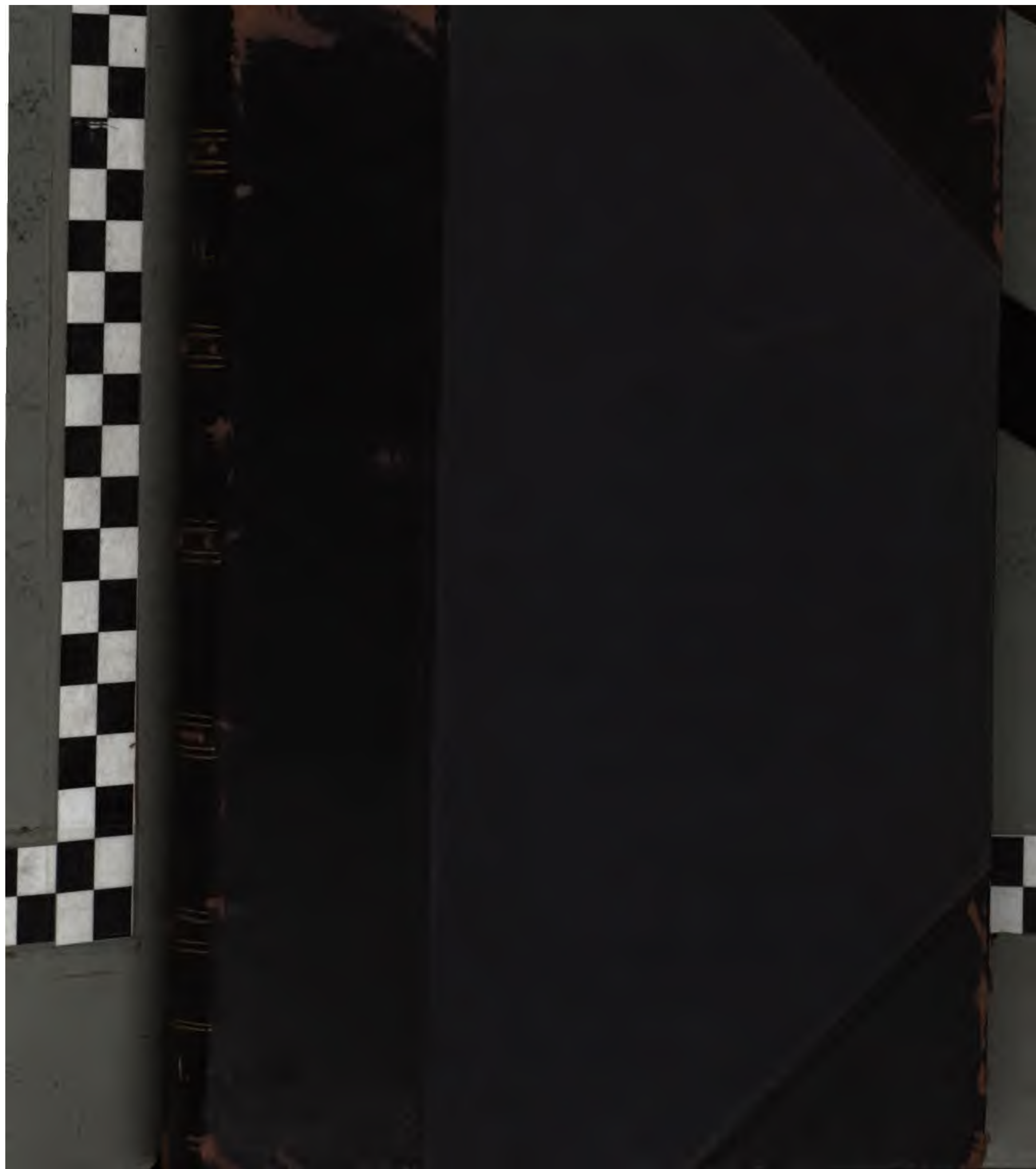
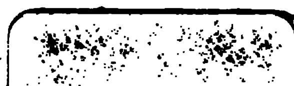











600097086-



LE CONCILE

ET LES TEMPS NOUVEAUX

OU

CATHOLICISME ET UNIVERSITÉ

LE CONCILE

ET

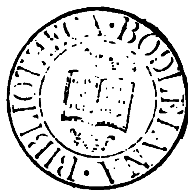
LES TEMPS NOUVEAUX

OU

CATHOLICISME ET UNIVERSITÉ

PAR

M. DE BONNAL
Ex-rédacteur en chef



PARIS
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

1870

POITIERS. — IMPRIMERIE DE N. BERNARD.

AU RÉVÉREND PÈRE HYACINTHE

Monsieur,

Je ne vous connais que par vos discours; mais ils révèlent en vous la plus grande intelligence actuelle du catholicisme officiel. Ils annoncent en outre un caractère aussi indépendant que conscencieux et la force de volonté qui jamais ne devrait faillir aux convictions viriles.

L'esprit, l'esprit cultivé court aujourd'hui les rues. Les grands caractères sont rares. Le premier se forme au contact des choses extérieures et manœuvre avec elles, moins actif que passif, puisant surtout ses décisions dans les événements qui le subjuguent et l'entraînent.

Les seconds se forment au contact de notre propre individualité, incarnent la conscience et l'être dans ce qu'ils ont de plus intime, s'imposent à leur milieu social et ne s'en laissent pas dominer : triomphent s'ils sont dans le vrai; disparaissent s'ils sont dans l'erreur, et ne comportent pas plus de transactions que les mathématiques.

La vie publique, comme la vie privée, trouvent toujours

assez, même trop de gens d'esprit. Les hommes d'un caractère réel leur manquent, et c'est un malheur.

Dans un temps où les nations veulent se gouverner, ce qui leur revient de droit et ce qu'exigent leurs intérêts de toute nature, il est regrettable qu'elles soient douées de plus d'esprit que de caractère, parce que, loin de vivre d'elles-mêmes, elles subissent plus que jamais l'action des influences extérieures, influences qui naissent soit des évènements, soit des passions d'autrui.

Or, rien n'est dangereux, à tous les points de vue, sous le rapport public, sous le rapport privé, comme l'immixtion toujours inopportune d'une volonté étrangère dans la conduite des intérêts personnels.

Etre par soi! voilà ce qu'il faut demander à chacun et à tous, dans l'intérêt de tous et de chacun.

Ce principe devrait être le point de départ de toute politique gouvernementale digne de ce nom. En dehors de là, il n'est qu'intrigues, que complications, que hasards exploités, que chutes, que restaurations des mêmes abus, avec addition incessante d'abus nouveaux. En dehors de cette donnée fondamentale, il n'est que dégoûts pour l'observateur sérieux, que leçons périlleuses pour l'ignorant superficiel, que démoralisation des esprits et tendance vers des troubles qui ouvrent le champ à tous les inconnus : c'est alors le triomphe de l'audace et un despotisme quelconque, dans le sens de l'avenir ou dans celui du passé.

Les intérêts généraux, en quelque sphère que ce soit, sphère matérielle, sphère morale, ne peuvent se développer que par l'ordre.

Or, tout homme livré à lui-même, avec la conscience raisonnée et par suite comprise de sa situation personnelle, est un homme d'ordre. Chacun se propose toujours pour but une prospérité qui donne satisfaction à ses instincts les plus naturels et les moins déniables. L'homme de désordre n'ap-

partient pas aux masses ; nous ne le trouvons que dans ses meneurs. Faites que ces masses soient à même de ne pas se laisser conduire, et la bonne fortune des Etats, en devenant permanente, pourra être progressive.

Le désordre, c'est-à-dire l'absence de toute personnalité, de toute initiative individuelle, de tout examen venant de soi ; c'est-à-dire encore, l'ignorance publique et sa domination par les habiles, que ceux-ci se nomment gouvernement, clergé ou révolutionnaires systématiques, intérêts privés aussi dangereux les uns que les autres, ce désordre, avec sa cause et ses conséquences funestes, doit faire peser sa responsabilité sur le pouvoir et sur le catholicisme. Le premier enseigne l'instabilité, le second la manière de la subir.

Que chacun, que tous vivent de soi; que personne ne se laisse dominer, pas plus par la révolution que par le principe autoritaire, et un ordre absolu régnera. Le plus grand de tous les désordres, parce qu'il les comporte tous, réside dans l'abdication de sa propre personnalité et dans l'acceptation, comme notre fait, de l'individualité des autres.

Alors et par la nature même des choses, il y a toujours des dupes et des dupeurs. Par suite, révolte violente de la duperie.

Il existe deux politiques : la politique de principes, la politique de personnes.

La première, est une politique d'apaisement et de fusion par le progrès; la seconde, qui se compose d'individus, prenant pour point de mire des individualités, n'est qu'une politique d'égoïsme et de passion.

Depuis soixante ans, l'on n'a fait que de la politique de personnes, sans se préoccuper de la politique de principes.

Cette tendance résulte logiquement de la constitution morale de notre société. C'était le seul moyen de prendre le petit bout de toutes les questions. Aussi, n'a-t-on rien résolu et tout a-t-il été ajourné. Il fallait nécessairement reculer

au lieu d'avancer dans cette voie, et tout recul, en politique, par des époques progressives, de compétitions dynastiques, de transformation sociale, c'est toujours une négation des principes, un amoindrissement des individus, la baisse de l'esprit public et les bouleversements qu'engendre tout défaut de direction.

D'autant plus que, il faut constater cette contradiction, résultant d'une éducation et de visées communes, avec la faiblesse de ne mettre en relief que des personnalités, jamais le culte individuel ne fut moins grand et plus antipathique.

Ce travers provient d'un vice capital, que combat le fond de mon livre. Chacun espère tirer profit des relations personnelles et, tandis qu'une ambition cupide les recherche, l'orgueil les jalouse et se venge des supériorités par la haine qu'inspire notre propre qualité d'inférieur.

Du reste, progresser en politique, est chose difficile pour la France. Nous ne comprenons pas assez qu'il n'est point de bon gouvernement avec un mauvais esprit public, et qu'un bon esprit public fait de tout pouvoir, quelle que soit sa forme, un bon gouvernement.

Or, il est plus facile de changer les personnes ou de réformer les lois, que de se modifier soi-même et d'améliorer les mœurs. Non-seulement c'est plus facile, mais cela nous coûte beaucoup moins, tout généreux et patriotiques que nous sommes.

Fanfarons et envieux, ce qui implique suffisance et assez peu d'abnégation, nous ne nous doutons guère que le mal est plutôt en nous que dans les choses extérieures ; en nous, plutôt que dans les formes politiques et dans l'agencement des institutions.

A ce point de vue, qui me paraît vrai, et qui devrait faire l'objet d'une étude spéciale pour tout homme d'État, l'éducation publique est aujourd'hui mauvaise.

Elle est mauvaise en ce sens que l'enseignement de l'uni-

versité s'adresse exclusivement à l'intelligence, non à l'âme et qu'il développe l'esprit, dans l'oubli du cœur, c'est-à-dire, sans créer des caractères.

Mauvaise en ce sens que le catholicisme, seconde branche de l'enseignement, qui s'occupe surtout de l'âme, la façonne à la paralysie et ne la constate que pour en supprimer les manifestations temporelles. Le catholicisme ne s'empare de l'homme, au sortir des bras de sa mère, que dans le but d'opérer en lui la plus monstrueuse des castrations.

Bien que l'université soit une magnifique et très-utile institution, elle a fait fausse route dans sa tâche, parce que jusqu'ici elle n'a eu à sa tête que des hommes de parti, ou que des professeurs restant simples professeurs dans la manière d'envisager leur mission. Il eût fallu, avant tout, que ces hauts fonctionnaires se fussent trouvés des hommes d'État.

Le Ministère de l'Instruction publique est ou deviendra le premier des ministères; celui qui exigera de son ministre le plus de profondeur dans les idées, les connaissances politiques les plus diverses, la vue la plus pénétrante pour sonder les exigences si complexes du présent et de l'avenir. Ce ministre créera la situation intérieure, en formant la nation, s'il est à la hauteur de ses devoirs, et, cette nation une fois disciplinée pour l'indépendance, qu'on lui livre le plus possible et, moins le gouvernement gouvernera, plus seront grandes ses chances de durée.

Le Ministère de l'Instruction publique rendra un jour à peu près inutiles les autres départements ministériels et finira par remplacer le mot politique, qui veut dire fractionnement en partis, par celui d'économie sociale, qui signifie intérêt bien entendu de chacun.

Si donc l'université se trompe, dans l'éducation nationale, bien que la composition de son personnel soit des plus remarquables, c'est faute d'une direction suffisante.

Le catholicisme fait fausse voie, de son côté, dans l'édu-

cation qu'il inculque; mais il le fait sciemment. Bien mieux, il le fait par principes et par essence. Il le fait pour rester lui-même. Il est ce qu'il doit être en méconnaissant les nécessités de son époque, en frappant de négation la nature humaine, les grandes vues du créateur et les plus impérieuses exigences de la société.

Il faut tôt ou tard une abdication : celle du catholicisme ou celle du progrès. Ces deux données se nient mutuellement. Si l'une vit, l'autre meurt. La première forme des sujets, la seconde impose des citoyens. Le sujet est au citoyen ce qu'est l'esclavage à la liberté.

Or, la masse énorme des intérêts matériels que comportent les nations modernes, appelle impérieusement le citoyen et supprime le sujet.

Le catholicisme part de la foi. Il nie par suite le libre examen. Il retranche dès lors toute personnalité. Il fait disparaître par contre toute initiative individuelle. Sans initiative individuelle, sans personnalité, sans libre examen, comprenez-vous que le citoyen existe ?

Aussi, dans les États franchement catholiques, s'il pouvait y en avoir, vous ne trouveriez qu'un seul citoyen : le Pape ! Et quel citoyen ? La grâce, le Saint-Esprit, une enseigne !

La multiplicité formidable des intérêts matériels de notre époque, sans parler même des droits naturels, qui pourvoit l'âme d'une enveloppe corporelle d'un nouveau genre et donne à son activité effective une raison d'être plus immédiate, exige des hommes et les hommes résulteront d'elle à défaut d'un enseignement national.

Or, comme le catholicisme ne produit moralement que des eunuques, lorsqu'il peut produire, et aujourd'hui il engendre peu, ce culte se trouve battu en brèche par tous les intérêts moraux et temporels du siècle. Ou il supprimera l'activité humaine, ou l'activité humaine le supprimera.

Par ses procédés hardis, ce n'est pas que le catholicisme

s'égare comme l'université. Il reste lui-même au contraire fort rigoureusement. Il dresse l'homme avec la plus effrayante logique pour se substituer à sa vie. Et, dans cette manœuvre, qui a pu durer dix siècles, il s'est montré bien autrement savant, bien autrement politique que le régime universitaire. Le catholicisme a su agir en homme d'Etat consommé. Il a été, dans son œuvre sinistre, moins un principe religieux, qu'un principe gouvernemental. Son antagoniste n'a su dépasser jusqu'à cette heure les proportions de l'enfance et, avec ses mains encombrées d'avenir, c'est à peine s'il subsiste dans le présent, bien que tous les intérêts d'une civilisation lui fassent cortége.

L'université bourre l'esprit de savoir et, encore, cette science est-elle bien digérée? Dans quel but un tel enseignement? Pour faire des industriels dans toutes les carrières, soit dans l'armée, soit dans la magistrature, soit dans l'administration, soit dans les professions libérales. Tout se réduit pourtant à cette chute égoïste et vulgaire, qui rapetisse tout et abaisse principalement le niveau moral des sociétés. Un résultat pareil est affligeant; mais il n'est pas autre. Du citoyen, qu'en fait-elle? Elle ne se doute même pas de son existence.

Or, le citoyen véritable est le plus ferme appui de son gouvernement et le premier ressort de toute société. Il est au premier rang le défenseur de toute stabilité progressive.

Voilà ce que n'a jamais su comprendre le pouvoir et ce qui rend nos destinées politiques si changeantes.

Les gouvernements se figurent que la stabilité est en raison de la puissance des armées. Oui, contre un coup de main, non pour lutter contre des aspirations générales.

Ils ne comprennent pas que les armées sont une école de démoralisation, par l'habitude d'une oisiveté insouciante et dépensière; par la soumission passive, qui fait de chaque régiment un cloître moderne, ne le cédant pas, non compris le corps des officiers, bien entendu, à la dépravation du cloî-

tre clérical moyen-âge ; par le libertinage des faubourgs, que le soldat transplante dans les campagnes ; par la confiance qu'inspire à ces populations enrégimentées ou libérées, la force brutale, seule règle du droit et du devoir pour elles.

Les armées deviennent, par contre, une cause d'appauvrissement moral et matériel, un obstacle à la création intellectuelle du citoyen, un empêchement à sa manifestation, le mobile d'un aveuglement funeste pour le pouvoir, et, quand l'heure a sonné, les révolutions s'accomplissent par l'imprévu, comme s'il n'existait pas un seul homme sous les armes !

Le catholicisme fait d'admirables sujets et y procède avec une science profonde. Mais, le sujet n'était bon que pour le régime féodal. Le sujet, comme le pénitent, veulent un despotisme, qu'il s'appelle le seigneur ou le prêtre, le gouvernement ou la révolution. N'ayez aujourd'hui que des sujets, et il y en a beaucoup trop, vous aurez en permanence une domination révolutionnaire, qui s'appellera le Trône ou la Rue. Ces dominations vivront un jour et feront place à des situations toujours extrêmes ; mais l'état normal des peuples n'est et ne sera jamais dans ces excentricités des abus du pouvoir, soit de la multitude, soit de la monarchie.

Résumons. Quelle suprême logique dans le catholicisme. Voulant tout dominer, il supprime l'individu moral et se substitue à lui ; il prêche le détachement des biens et s'empare de la propriété ; il proclame la charité qui, mieux faite par lui, consolide la puissance cléricale sur les classes nécessiteuses, à l'aide du pain quotidien, octroyé chaque jour avec l'épargne des fidèles. Il exige l'abnégation, non par amour du prochain, mais par amour de Dieu, et, de cet amour fait une terreur, qui asservit le catholique au représentant de la divinité, depuis le Pape jusqu'au dernier desservant de village. Par la confession, il couronne l'œuvre. Le tribunal de

la pénitence éthérise d'heure en heure le croyant, ou lui crée une vie haletante d'angoisses entre l'enfer et le prêtre rédempteur. Est-il une machine infernale pareille?

Maintenant, Monsieur, permettez-moi de vous le dire, indépendant et sincère, avec une magnifique intelligence, vous cherchez avant tout la vérité. Vous la voulez évidemment au point de vue religieux, comme au point de vue politique, ces deux termes devant désormais se confondre pour former cette belle unité, qu'on nomme ou qu'on nommera un jour le citoyen moderne.

Vous ne consentiriez donc point à user de votre virile éloquence pour enseigner l'erreur.

Or, vous qui voulez logiquement des citoyens pour l'Etat et qui comprenez, au point de vue pratique surtout, que les exigences de la fortune nationale les imposent tout autant que le droit naturel, vous devez repousser le sujet. Dès lors, comment pouvez-vous rester, non-seulement un orateur catholique, mais encore un simple catholique convaincu ?

En gravissant les degrés de la chaire, et avant que d'avoir proféré un seul mot, vous êtes déjà en contradiction avec vous-même, puisque la doctrine de l'Eglise, non la vôtre peut-être, est en opposition avec votre but.

Je comprends que des hommes ardents, comme Monseigneur Dupanloup et Monseigneur Pie, confondent la passion avec la foi, et se considèrent surtout comme de grands avocats, nommés d'office pour défendre une innocence présumée devant les assises de leur siècle. Leur tâche devient simplement alors une cause à gagner.

Puis, il faut bien l'avouer, chacun met toujours un peu de soi dans ce qui constitue, l'on peut dire une vocation, mais aussi sa carrière, et il ne serait pas anormal d'ajouter que les chefs de parti préfèrent, parfois, approprier les principes aux exigences de leur situation, plutôt que de soumettre leurs appréciations et leur conduite à la rigueur des principes.

Le prêtre, homme de Dieu, est-il exempt de ces défaillances mondaines, tout représentant qu'il soit de la divinité?

Votre position n'est pas la même. Vous n'êtes ni un chef de parti, ni une nature passionnée. Vous êtes encore moins l'homme passif du catholicisme. Ce qui le prouve, ce sont les lettres de vos supérieurs, c'est la lettre si naïvement, si drolatiquement impertinente de Monseigneur Dupanloup, qui traite un homme de votre trempe comme un élève d'école primaire, auquel il enseignerait le catéchisme, la férule dans une main, dans l'autre une tartine.

Et ces lettres démontrent ce que nous ne cessons de répéter : que votre religion n'admet aucune initiative, aucune indépendance. Celle-ci avait voulu faire de vous une machine à exploiter les intérêts profanes d'une sainte coterie religieuse. En prêchant, vous deviez avoir en vue, non la société dans ses rapports avec Dieu, mais l'humanité dans ses rapports avec le jésuitisme.

Vous le voyez, Monsieur, vous n'êtes pas un catholique pur quant à la doctrine. L'êtes-vous plus sous le rapport des dogmes?

Vous êtes probablement catholique comme le sont aujourd'hui quatre-vingt-dix-neuf intelligences sur cent, soit dans la vie civile, soit dans les rangs mêmes du clergé. Vous êtes catholique avec des réserves mentales, avec l'interprétation de votre libre examen personnel, avec les restrictions que celui-ci impose et qui lui permettent d'accueillir un absolu mitigé, réduit aux proportions de notre manière d'envisager toutes choses. Vous êtes catholique comme sont protestants, comme sont juifs, comme sont mahométants les sectaires de ces diverses religions. Chacun envisage son hérésie à son propre point de vue, se la crée, se l'approprie telle qu'il se la fait; mais il n'y a presque plus de mahométans purs, de juifs purs, de protestants purs, de catholiques purs.

La grande religion du jour, c'est l'indifférence en matière de religion.

Les religions n'ayant pas voulu marcher, quand tout progresse, chacun a poussé la sienne devant soi, et le tempérammment de tout sectaire en a réglé les étapes.

D'où il résulte, en définitive, qu'il n'existe plus de religion proprement dite. Elles sont toutes fractionnées sans bornes en tronçons mutilés. Dieu n'est pas l'objet d'un culte, il est le prétexte du culte dont toute personnalité se fait l'objet. Après les exagérations monstrueuses du catholicisme, sont venues les exagérations de l'individualisme.

L'individualité, son libre examen et ses interprétations ne peuvent atterrir dans un juste milieu rationnel, que sous l'action de la pensée de Dieu vigoureusement conçue et crue avec la fermeté mathématique d'une démonstration d'algèbre.

Pour cela, il faut que la croyance soit un enseignement comme celui d'une science. Il né faut pas qu'elle soit une foi ve ugle, qu'on enfonce dans l'âme comme un clou dans un cercueil !

Voilà pourquoi une grande intelligence comme la vôtre, mûrie au contact des rapports de l'homme avec ses fins dernières, et du rapport de ces fins avec l'œuvre ultérieure de la divinité, a fait de vous un homme moderne, malgré votre éducation catholique. Mais, si vous êtes catholique de nom, et peut-être même de sentiment, vous ne l'êtes pas par la doctrine, c'est-à-dire intellectuellement.

Vous acceptez tous les progrès matériels et moraux de notre époque et, en premier lieu, celui qui, constituant le citoyen, nie du même coup le catholicisme. Le libre examen et la foi, c'est la vie et la mort. Vous ne ferez jamais l'unité des deux. L'un va droit à la tombe, l'autre droit à l'existence.

Si vous n'êtes pas catholique par la doctrine, l'êtes-vous plus par les dogmes?

La liturgie de cette religion est splendide d'art poétique, comme tout ce que se plaît à orner l'imagination humaine. Elle est un magnifique opéra sur un livret d'enfant. Le sentiment de l'homme a prouvé dans les pompes religieuses de ce culte, toute la puissance et la fécondité de son génie. Mais, cette œuvre est le fait des croyants, et ne glorifie qu'eux.

Si, par la doctrine, le catholicisme est un chef-d'œuvre de conception despotique, par les dogmes il n'est qu'une déplorable puérilité.

Le dogme, le fondement religieux, ce qui exige le savoir et ne subsiste que passagèrement sans la vérité ou sans l'ignorance des adeptes, le dogme ou la science de Dieu est dans le catholicisme d'un ridicule amer. C'est l'élucubration la plus inintelligente d'un âge de barbarie. C'est l'erreur décorée du nom de mystère, pour imposer silence au sens commun et crever les yeux de la raison.

Si vous vous donnez la peine de lire l'étude qui suit, Monsieur, peut-être verrez-vous sous un jour nouveau des dogmes auxquels on peut croire par état, par habitude, par épuisement et même encore, alors, non sans de douloureuses révoltes.

Vous comprendrez mieux ensuite que l'Église moderne, inspirée par la compagnie de Jésus, déserte le dogme pour faire appel à la liturgie, et tente de s'emparer des sens par des pompes artistiques, par des dessins de toute nature, qui font des principes religieux de riches éditions illustrées, comme le confessionnal jésuitique cherche à s'approprier les âmes par les plus charitables complaisances. L'Église, ainsi que le théâtre, veulent avant tout de la mise en scène. La vie privée devait suivre cet exemple et l'a suivi, en affichant un luxe effréné, qui est une mise en scène comme une autre, et, non-seulement un trompe l'œil, mais encore un moyen de s'abuser soi-même et de se griser d'oubli.

Mais, ni les religions, ni les individus ne peuvent abuser ou

s'abuser d'une façon permanente. Il est des instincts impérissables, qui ramènent toujours à la réalité et, la réalité, ce n'est ni un culte, ni le présent, ni l'oubli de soi, ni les ivresses du monde : c'est Dieu ; c'est le grand mystère de l'avenir ; c'est l'éternité avec son problème fondamental, que les âmes modernes, en apparence insoucieuses, n'osent pas regarder en face, et frémissent de trouver sans solution !

Le fond des choses s'en va. Sans l'intervention d'un principe religieux puissant, nous n'aurons bientôt plus d'elles que l'extérieur. Alors, sur quoi pourra-t-on compter ?

Je suppose qu'il vous soit démontré, par l'étude suivante, que le Dieu du catholicisme est une invention ridicule et grotesque ; que dès lors l'édifice religieux, bâti sur une donnée fausse, est tout aussi faux que sa donnée, n'est-il pas de votre devoir d'abjurer carrément l'erreur et de mettre vos talents au service de la vérité ?

Or, que pourrez-vous objecter à la décomposition analytique de la trinité, soit comme essence constitutive d'un tout, soit comme action de ce tout ?

Vous n'êtes pas homme à vous tirer d'embarras en alléguant des mystères. Mystère, dans la langue moderne, ne veut pas dire un contre-sens, une absurdité, un conte à dormir debout, comme les mystères catholiques. Mystère signifie, au contraire, la science dans toute sa logique, parvenue à son plus haut degré, et là, échappant à nos investigations, non parce qu'elle choque notre sens commun, mais par impuissance de nos facultés d'apercevoir plus loin. Le mystère résulte de notre propre faiblesse ; il ne provient pas de la nature des choses scrutées. Ainsi, je le répète, il y a des impuissances en nous, puisque nous sommes le fini organique ; mais il n'existe pas dans les œuvres de Dieu des contre-sens, clairement démontrés, qu'on soit tenu de repousser ou de qualifier mystères, pour échapper à de burlesques amalgames. Le mystère commence à la fin de notre vue, à l'épuisement de nos perceptions, non dans l'exercice de notre raison ; non

parce que les objets prennent une tournure à nous faire rougir et à porter notre doute sur l'existence de Dieu lui-même. En définitive, nous constatons le fini de nos facultés, qui ne nous permet pas de mesurer l'infini dans le développement de ses œuvres, et nous nions les mystères religieux comme des outrages à l'homme et à la divinité.

Si vous ne pouvez rien objecter contre la décomposition analytique du Dieu de votre religion, que pourront me répondre le corps médical, les physiologistes, les savants, tous ceux qui proclament qu'une création peut se passer de créateur, lorsque je démontre l'existence de l'âme et d'une autre vie, dans la mesure et de mes forces et de la logique des données rationnelles de la matière?

La négation de l'âme et de Dieu, par la science moderne ; l'affirmation, par les intéressés, du Dieu catholique, de sa doctrine et de ses dogmes, aboutissent au même résultat : un doute absolu, l'indifférence religieuse. Cette indifférence et ce doute, sorte d'anémie intellectuelle, règnent aujourd'hui parmi nous à l'état épidémique et menacent de tout anéantir.

Une morale, une conscience, privées de sanction, qu'on ne s'y trompe pas, ce n'est jamais qu'un masque pour les habiles et c'est toujours la duperie des sots. Il est certain que si l'autre vie n'existait point et qu'on fût logique, les seuls hommes rationnels seraient les plus grands scélérats.

Or, le masque des habiles tombe toujours, et les dupes ne manquent jamais de prendre leur revanche. De là, des crises. Elles ne nous sont pas épargnées depuis soixante ans.

Par suite, la justesse même de la proposition qui précède démontre la fausseté de son point de départ.

La question principale, à cette heure, ne consiste pas à se demander si le catholicisme vivra encore trois cents ans, comme me le disait M. de Châteaubriand dans mon enfance; si la doctrine catholique est ou n'est pas la négation du citoyen ; si ses dogmes supportent le plus modeste regard du sens commun ; si la liturgie suffit à elle seule pour ressusci-

ter la foi? Non, là n'est pas la question. Cette matière est jugée. Le catholicisme, dans sa morale, n'est que la tradition philosophique de l'humanité; dans sa doctrine, il est l'absolutisme le plus pur ; ses dogmes sont la puérilité même des âges d'ignorance et, quant à sa liturgie, l'opéra la surpasse.

Pour le présent et pour l'avenir, il s'agit simplement de savoir s'il y a un Dieu? Si nous avons une âme? Toute la question est là : elle n'est que là.

Un concile ne saurait la résoudre, parce qu'il affirme par une négation : par la foi, qui est un aveuglement, tandis qu'il faut affirmer au nom de la science, qui est un enseignement. L'on veut être persuadé, non surpris.

Y a-t-il un Dieu? Avons-nous une âme. Voilà ce qu'il faut chercher.

Et voilà ce qu'il faut trouver dans l'intérêt de l'homme, comme dans l'intérêt des nations; car aujourd'hui la société s'effondre, se désagrège et menace de se dissoudre, en l'absence d'un lien moral sérieux, qui la constitue en une puissante et indissoluble unité.

Cessez donc, Monsieur, de compiler les Saintes Écritures et prenez avec nous les livres sacrés, où s'accumulent les travaux scientifiques de nos semblables. L'on ne puise Dieu que dans les œuvres de Dieu seul. Il ne s'agit que de les comprendre pour se trouver face à face avec leur auteur.

Dieu démontré scientifiquement, nous prouverons mathématiquement l'âme. Et comme Dieu, l'infini, ne peut rien faire sans un but; que la mort, loin d'être un but, n'est que sa négation; qu'un but digne de l'infini ne peut être que l'infini lui-même, nous trouverons logiquement l'immortalité de l'âme dans l'essence éternelle de Dieu !

M. De Bonnal.

Grand-Hôtel, Paris.

Cinq ou six cents dignitaires de l'Église catholique vont se réunir à Rome pour y débattre les intérêts religieux du siècle.

L'intérêt religieux, c'est l'intérêt moral de l'homme. S'occuper de sa constitution morale, c'est toucher à toutes les questions de la société, dans l'ordre civil comme dans l'ordre politique, puisque l'être privé comme l'être collectif reçoivent leur impulsion de l'esprit, et que dans l'esprit seul gît le grand moteur des choses de ce monde.

Nous sommes donc tous intéressés aux travaux du concile : non-seulement toutes les individualités, mais aussi tous les pouvoirs; non-seulement tout ce qui subit une influence, mais encore tout ce qui la produit.

Ce qui nous étonne, ce n'est pas que les catholiques, immense société, se réunissent pour la révision de leurs statuts. Cette réunion n'aboutira pas, confirmera le passé, niera l'avenir et prouvera une impuissance finale : les morts ne ressuscitent plus;

mais, peu importe. Dans l'ordre exclusivement matériel, les grandes compagnies modifient leur régime à mesure que le besoin et le progrès, l'expérience et le milieu dans lequel elles évoluent en démontrent la nécessité. Or, compagnie catholique, compagnie industrielle, compagnie scientifique, compagnie gouvernementale ne subissent-elles pas les mêmes lois ?

Ce qui nous étonne, ce n'est pas que les divers gouvernements restent à l'écart de ces réunions religieuses et laissent peser sur leur initiative toute la responsabilité des décisions à intervenir. Ces décisions n'ont aucun caractère général de contrainte ; elles sont prises pour des groupes de la société qui les acceptent, y croient ou les laissent passer avec indifférence. Décisions sublimes de vérité pour les adhérents, puériles et dérisoires pour les fractions adverses. La croyance est plus que jamais une vérité relative : elle est toujours l'erreur pour la foi contraire.

D'où il résulte que les gouvernements, protecteurs de tous les intérêts, nécessiteux de tous les respects, fondés sur l'adhésion commune et payés par tous, n'ont pas le droit d'afficher officiellement une foi particulière, qui serait la négation soit de leur origine, soit des fractions dissidentes, soit du bon sens public. L'autorité nationale est un genre essentiellement neutre, et la loi qui voudrait sortir de cette neutralité n'aboutirait qu'à une hérésie politique.

Aussi, rien de plus ridicule et de plus anormal qu'une religion d'État ou qu'une religion privilégiée du tire de majorité. Y a-t-il une science d'État? des mathématiques d'État? un art d'État? une poésie d'État? Ya-t-il une sorcellerie, une jonglerie d'État?

Il est de ces principes et de ces vérités qui s'imposent à tous sans l'intervention d'une disposition législative; mais, décréter de vérité l'incertitude ou des pusillanimités, est le plus sûr moyen de faire cesser le doute et d'ériger presque en devoir la négation, qui proteste de la sorte contre un abus de pression.

*
* *

La trinité n'est pas absolument irréprochable pour le sens commun, et sa foi importe médiocrement au progrès de la morale publique; tandis que tout le monde, sans se faire prier, trouvera simple et beau ce précepte : Faites à autrui ce que vous voudriez qui vous fût fait. Ce qui vaut mieux que cet autre, comportant un égoïsme : ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait, ne le faites pas à autrui. L'un vous fait actif, l'autre négatif. Celui-ci est catholique, le premier est humanitaire.

Il est donc assez inutile que la loi et les gouvernements se mêlent de ce qui ne les regarde en

aucune façon, et qu'ils proclament la splendeur de la lumière, l'obscurité des ténèbres ou les propriétés éminemment lumineuses de l'obscurité.

Les faits et gestes de toutes les sectes religieuses ne sont que des processions d'ombres et de fantômes, éclairées par plus ou moins de bûchers. Que les pouvoirs publics les regardent s'éloigner, nous ne dirons pas avec recueillement, mais avec la tristesse qui s'attache pour le penseur au regret de voir encore l'humanité ramper, après tant de siècles, alors qu'elle devrait planer!

Ce qui nous étonne donc, c'est que l'esprit national, l'esprit du siècle, l'esprit scientifique ne convoquent pas eux aussi leur grand concile pour y arrêter, non les bases d'une religion, l'on croit, ce nous semble, sans l'intervention d'un édifice religieux, que deux et deux font quatre; mais un catalogue des principes moraux acquis dans le passé et un programme de tendances morales pour l'avenir.

*
* *

La foi, qui fait échec à la liberté individuelle, est un non sens puisque, temps d'arrêt, elle nie le progrès. Or, le progrès ressemble aux fleuves et à la durée, qui s'écoulent sans cesse. Progresser signifie avancer, c'est-à-dire marcher et, avant tout,

ne pas s'arrêter. La première condition de l'esprit civilisateur pour venir à nous, a donc été de douter, de chercher puis de franchir les ruines de la foi.

Pour chercher, il faut douter : le doute est donc la loi du progrès. Comment en effet chercherait-on le bien, si l'on croyait posséder le mieux, et, sans recherches, comment les découvertes progressives ?

Le cadavre, immobile dans son cercueil, comme la foi dans une âme, dans l'âme qui est une dévorante aspiration vers tous les inconnus ! le cadavre ne progressera pas et l'eau stagnante doit se corrompre.

Le ruisseau limpide, qui glisse et murmure avec tant de poésie sur les cailloux, enseigne que la vie c'est le mouvement. Il enseigne que, dans l'esprit de servitude, dans l'enchaînement implacable de la foi gît la plus audacieuse, mais aussi la plus bouffonne négation des temps modernes, des siècles futurs, dont la première assise repose sur l'émancipation individuelle, sur la liberté physique et morale du citoyen, sur la résurrection, en un mot, non plus d'un dieu, mais de l'homme !

Et, à ce propos, il faut le dire, il importe peu aux âges éclairés comme le nôtre et, par suite, doués de logique, que des dieux immortels ressuscitent, ce qui implique qu'ils ne peuvent mourir sans rire. Mourir avec l'immortalité dans son essence, ne nous semble pas un sacrifice excessif. Celui qui s'endort en paix chaque jour, pour se réveiller le lendemain matin, mais qui peut sombrer en route, nous paraît bien plus héroïque qu'une divinité éternelle, dont

la mort impossible ne saurait être qu'une vulgaire plaisanterie.

*
* *

Les hommes ressuscités par le doute et fixés à une ligne droite ascendante par le progrès scientifique, qui nie la foi et cherche infatigablement, vous aurez des nations sérieuses et stables dans leurs tendances vers la prospérité, inséparable de l'ordre matériel et moral. Tandis que jusqu'à cette heure, au lieu de nations, vous n'aviez que des multitudes; au lieu de l'unité politique, qui résulte d'un intérêt commun, vous ne trouviez que des partis représentant les faveurs du privilége et de l'inégalité; au lieu de gouvernements dans le haut, pour recevoir l'impulsion uniforme d'un tout homogène, la révolution en bas, sans suite et sans idées, parce qu'elle est sans intérêts réels qui l'individualisent, qui l'affranchissent : la révolution élevée au niveau d'institution!

Jusqu'à ce jour, au lieu d'un peuple manifestant sa volonté et capable d'en avoir une, accoutumé qu'il était par l'ignorance de la foi à n'en pas concevoir, que voyons-nous? A la place de tout peuple, nous voyons un gouvernement, et ce gouvernement s'ingénie à substituer son initiative à toute autre.

Dieu lui-même tiendrait-il debout devant une responsabilité pareille ? Et l'on s'étonnera ensuite de la périodicité de nos crises révolutionnaires ?

Personne en ce monde n'est content de son sort, et les gouvernements se font les éditeurs responsables du sort de chacun. Nos fautes personnelles, contre nos intérêts, nous cherchons toujours à les rejeter sur autrui. A plus forte raison, chacun se révoltera-t-il contre des fautes préjudiciables auxquelles il n'aura point participé.

Quand les rois étaient souverains pour leur propre compte et de droit divin, ils avaient raison de ne consulter que leur fantaisie. Depuis qu'ils sont devenus mandataires, c'est la volonté nationale qui doit prévaloir. Formez donc cette volonté, éclairez-là, et qu'elle devienne responsable. Moins vous aurez de pouvoir, plus vous obtiendrez de durée.

Oui, l'homme ressuscité par la science; enlevé à la foi, qui fut dans le passé l'aveugle soumission des masses à une aristocratie cléricale ; qui reste dans le présent une action passive dans la main des partis ; l'homme émancipé, que vous rendrez à sa destinée providentielle, avec une volonté responsable, deviendra la seule garantie d'ordre et de stabilité progressive que comporte la politique avenir.

Développez donc l'homme, formez-le au plus vite, et nous nous préoccuperons médiocrement après des formes gouvernementales de l'autorité publique.

Donnez le meilleur instrument à un ménétrier de village et il ne sera, quoi qu'il fasse, qu'un méchant

racleur. Ce ne sont pas tant les institutions qui manquent aujourd'hui aux hommes. Ce sont bien plutôt les hommes, la société qui font défaut aux institutions.

Un peuple se donne toujours en politique ce qui lui convient, et nulle résistance ne l'en empêche; mais, pas plus que les gouvernements, il ne conservera jamais ce qui excède ses forces.

Voilà ce qu'il faut comprendre, et que ne comprennent pas assez ceux qui se plaignent des révolutions et ceux qui les provoquent.

*
* *

Le catholicisme nous parle sans cesse de l'homme naïf et pur, tel qu'il sortit de ses inspirations. Le catholicisme forma de grandes individualités, mais inertes, stériles, sans volonté propre, d'une utilité négative, tirant tous leurs mérites de la grâce, c'est-à-dire d'un despotisme, autrement dit de la domination du prêtre et, partant, dépouillées du bénéfice actif de leurs œuvres. Hommes héroïques, mais incomplets, auxquels le moi terrestre manque, et qui, susceptibles d'être momifiés en saints, sont cependant incapables de faire des citoyens.

Nous préférons l'homme de la civilisation. Tout aussi pur avec une conscience éclairée, avec un

esprit d'investigation ne lui dissimulant rien ; tout aussi modeste, moins orgueilleux même, subordonné qu'il sera par la science à l'admiration des choses divines, subordination suprême, pleine d'une fierté égalitaire dans le domaine des personnalités terrestres; moins naïf, il est vrai, mais respectant sa liberté dans le respect de la liberté d'autrui. L'homme ne relevant que de lui-même, produit par la civilisation, est bien autrement complet que l'homme nécessiteux d'un conseil judiciaire, tel que l'abâtardissent les cultes officiels.

Et que les diverses sectes religieuses ne viennent pas nous entretenir, pour la baffouer, d'une civilisation uniquement préoccupée des progrès matériels. Elles se montrent par là inintelligentes de l'avenir, comme elles furent inintelligentes du passé. La civilisation n'exclut rien, embrasse tout, et en particulier son premier agent, qui est le génie humain, avec sa logique obligatoire, sa conscience raisonneuse et les sentiments qui rayonnent de toute âme, qu'elle soit païenne ou chrétienne, hérétique ou orthodoxe.

La civilisation une fois rentrée dans son lit, et quelle donnée religieuse n'en est jamais sortie outre mesure ? partira donc de ce principe rationnel, que toute création exige un créateur ; que toute créature, représentant Dieu, la livrer à un égoïste abandon, c'est se renier soi-même et renoncer l'artisan de notre origine, qui, du sein de son éternité, marche sans doute pas à pas sur les traces

de l'homme, daguerréotypant de minute en minute ses œuvres, afin de lui montrer un jour la photographie de son existence.

Et la civilisation de la science, que les divers cultes en soient certains, ne sera pas assez idiote pour affirmer qu'une création, base et substance de ses enseignements, est l'œuvre du hasard. Oh! le hasard, qu'on nous le pardonne! dans ces conditions, nous le proclamons Dieu, et nous vivons en toute paix sur nos fins ultérieures. Oui, nous sommes tranquille après l'avoir vu débuter si providentiellement dans l'alliance de la matière et de la vie; dans l'alliance de la vie et d'un milieu qui est l'espace sans limites, qui est la durée sans fin; dans l'alliance de ce qui n'était pas avec ce qui est, pour doter le vide glacial de la mort d'un esprit et d'un cœur capables de tout pénétrer et de tout ressentir, à la sortie d'un néant que suit une immortalité!

Promoteurs de religions, que vos inventions sont bouffonnes à côté d'idées premières de cette trempe!

Mais, n'anticipons pas.

*
* *

Les catholiques, les mahométans, les juifs, les protestants, que pourraient-ils par des conciles séparés? Faire ce qui s'est toujours fait: diviser pour

régner. Chacun chez soi, chacun pour soi, ont-ils toujours dit. Hors de l'Église, point de salut. Les sociétés industrielles de notre époque ne procèdent pas différamment.

Si Dieu est un cependant ; si la science est une ; si la création n'est pas une œuvre de hasard et procède d'un plan d'ensemble, il doit exister pour l'ordre moral des peuples d'autres fondements et d'autres visées, qu'une multitude de sectes défigurant toutes plus ou moins et les aspirations rationnelles de l'homme et l'objet particulier de ces aspirations.

De même, si l'instruction, conquérant l'individu pour le compte de la liberté et le rendant à son être personnel, en fait un citoyen actif, ne relevant que de son initiative propre, que de ses intérêts bien entendus, nous cessons de comprendre cette multitude de partis, expression exclusive de l'intérêt privé, négation impudente de l'intérêt commun. Le propre des partis est de détourner les masses des préoccupations les plus capables de réaliser la bonne fortune, fondée toujours sur la prospérité de tous et non sur le succès de quelques exploiteurs habiles.

L'instruction des masses, qui les soustrait aux duperies politiques, cause de la plupart des crises révolutionnaires, telle est aujourd'hui la grande mission. Mission d'autant plus urgente que les révolutions, par leurs résultats, démontrent une chose, c'est qu'elles ne sont que des erreurs de l'ignorance : ignorance en haut, ignorance en bas.

Que le pouvoir envisage les révolutions à ce nou-

veau point de vue, et il comprendra le rôle avenir du Ministère de l'Instruction publique, appelé à devenir un jour le premier des ministères, sur les ruines de ceux qui représentent à cette heure la seule force brutale, l'appauvrissement financier de l'Etat et la démoralisation des sociétés.

La militarisation des peuples, aujourd'hui en vogue plus que jamais, est pire à nos yeux que l'embastillement monacal du moyen âge.

Oui, le Ministère de l'Instruction publique deviendra le premier des ministères ; car la croyance aux religions de droit divin n'est plus, à notre époque, qu'une exception légitimée par les affaissements de l'âge et l'amertume des infirmités ; non par la vertu de ne pas vouloir, mais par l'impossibilité de pouvoir. L'action de la croyance ancienne n'intervient que sur la vie qui décline ; mais la vie dans sa plénitude, la vie active du monde, celle qu'il faut contenir et diriger, repousse avec dédain ce que des facultés lucides n'admettent que sous bénéfice d'inventaire.

Or, rien n'est dangereux comme une religion discréditée. Mieux vaut n'en pas avoir, que d'en professer une par pur respect humain. Si la foi est une décrépitude, ses simulacres sont un vice.

Après cette prostitution dans laquelle se vautrent l'homme et Dieu, qu'est-ce qui peut mériter notre vénération et soumettre notre indifférence ou notre audace à cet esprit hiérarchique sans lequel la liberté individuelle, que proclament avant tout les

temps nouveaux, ne serait qu'une effroyable anarchie?

*
* *

Dieu ne se produit pas au monde par révélation. Il n'imite pas ces faux bienfaiteurs, qui donnent d'une main pour retirer de l'autre par le reproche. Le catholicisme a fait de son dieu une coquette assez difforme, quelque peu sanguinaire, qui nourrit avec avarice un sérail, afin d'en être adorée, sauf à jeter aux tisons les indifférents.

Dieu fait le bien, se cache dans son œuvre et attend du génie dont il la couronne un élan vers son origine. Quel plus noble usage? Quoi de plus logique? Tout reprend ainsi sa place et sa signification. La reconnaissance, pour être une vertu, doit être spontanée, non commandée. Et si l'esprit humain, d'après votre théologie, n'est pas capable de comprendre que tout effet exige une cause; si le carrillonneur est obligé de dire aux citadins: Mes amis, si la cloche sonne, c'est que je tire la corde, l'œuvre de votre trinité n'est qu'une mécanique vulgaire, sans cœur ni âme, nous inspirant la plus pitoyable idée de son auteur.

Le premier acte de la science est donc de chercher Dieu, de le trouver où il est et il est partout,

de se le révéler à elle-même et de le définir dans la limite réservée des attributs de sa nature que manifeste le monde. Il ne peut être qu'une démonstration scientifique. Dieu en définitive n'est autre chose que la science originelle, et voilà pourquoi nous avons pu dire ailleurs : savoir, c'est croire!

Voilà pourquoi aussi l'Université prendra un jour la place du catholicisme, et marche à grands pas vers cette conquête, qui est le triomphe de la science sur l'ignorance, le triomphe du savoir sur la foi, le triomphe de la liberté individuelle sur la domination des partis, des castes politiques et religieuses ; le triomphe, en un mot, du citoyen sur le sujet!

Là est le mot du présent et de l'avenir!

Par suite, vous obtiendrez le triomphe de la stabilité progressive sur la révolution rétrograde.

II

Nous avons dit que le concile va prouver l'impuissance définitive du catholicisme dans le présent et pour l'avenir. S'il ne relève pas sa foi plus jeune et plus virile que jamais, c'est l'extrême-onction qu'il lui administre.

Voyons, de l'analyse.

Sur quoi va opérer le concile? Sur l'esprit ou sur la lettre du catholicisme? Quant à l'esprit, il est le même dans toutes les religions, dans toutes les morales, dans toutes les philosophies. Cet esprit n'est que de la tradition en progrès constant depuis les âges les plus reculés.

Le catholicisme n'est pas l'inventeur de la morale; il n'en est que le continuateur. Il la prend dans la civilisation païenne, et la développe en la perfectionnant.

Mais, puisque le concile va décider au nom du catholicisme, qui lui confère ses pouvoirs, sachons ce qu'est la religion catholique en elle-même et dans sa constitution intime.

Nous ouvrons le catéchisme, et nous y lisons :

Pouvons-nous être sauvés sans la foi?

Réponse : « Non, car elle est le fondement de notre religion et de notre salut. »

Puisque la foi est le fondement de cette religion, sur quoi repose cette foi ?

Voici son premier principe et son point de départ: « Il n'y a qu'un Dieu, mais ce Dieu se compose de trois personnes distinctes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, qui ne font qu'une seule et même personne. »

Le catéchisme ajoute : « Que veut dire qu'elles sont distinctes? Cela veut dire que l'une n'est pas l'autre. »

Ainsi, il n'y a qu'un seul Dieu. Il se compose de trois personnes distinctes : l'une n'est pas l'autre. Bien qu'elles soient distinctes, elles sont identiquement la même, puisqu'elles forment un Dieu unique.

Unique et distinct! Peut-on employer des mots plus disparates pour exprimer des idées plus opposées? Faire l'unité de choses distinctes! Ce qui est distinctement soi, le faire distinctement autrui? Mais vous n'avez donc pas le moindre sentiment matériel et métaphysique du moi? Le moi est indivisible, et deux moi, pétris, tordus, saturés par la main de Dieu lui-même, seront toujours des personnalités distinctes, ou bien elles n'étaient pas un moi distinct, elles n'étaient pas une unité. Une unité! L'unité existe-t-elle, oui ou non? Si elle n'existe pas, ne vous servez point du

mot : distinct. Vous servant de ce mot, vous admettez que l'unité existe. Eh bien! une unité et deux unités, feront toujours, et malgré Dieu, trois unités. Si elles n'en font qu'une, elles n'étaient point distinctes, et l'unité n'existe pas : à ce titre, il n'y a pas de moi, il n'y a pas de Dieu !

Voilà où vous conduisent vos tours de forces, que vous nommez des mystères, parce qu'ils sont des contre-sens. Ils mènent droit à l'impossible, c'est-à-dire à la négation et à la négation de toutes choses, à commencer par la divinité et finissant par les mathématiques.

Permettez-nous de vous dire, messieurs des conciles, que nous préférons vous taxer d'ignorance, que de douter des mathématiques et de Dieu.

*
* *

L'Église, qui est infaillible, dit : Il n'y a qu'un seul Dieu, éternel, infini, composé de trois personnes.

Du moment qu'il n'y a qu'un seul Dieu composé de trois personnes, et que ce Dieu ainsi agrégé est éternel, les trois personnes de sa composition sont donc éternelles comme lui, puisqu'elles sont lui-même.

Si elles sont éternelles, elles n'ont pas de com-

mencement. Il ne peut y avoir dès lors ni un père, ni un fils, l'un devant toujours précéder l'autre.

D'un autre côté, ce qui est éternel ne commence pas et un fils commence.

Que signifie donc cet abus stupide de mots? Voilà un fils du même âge que son père? Il est éternel comme celui qui l'a engendré? En vérité, c'est trop fort. S'il est fils, il est engendré par le père; s'il est éternel comme son père, n'ayant pas été engendré, il n'est pas un fils. Vous seriez plus dans le vrai des expressions de notre langue et des idées compréhensibles en disant, qu'étant éternels tous les deux, ils se sont l'un à l'autre mutuellement leur propre père, ce qui pourrait encore ressembler à une grosse sottise, l'infini ne pouvant commencer.

L'infaillibilité du Pape et de l'Église en matière de dogmes, et c'est là leur spécialité, nous paraît être quelque peu en défaut.

Si cette infaillibilité reste intacte sur ce point, et qu'il y ait en réalité un fils, alors Dieu n'a pas été éternellement composé des trois personnes de la trinité. Il existe un moment dans la durée où le fils n'était pas encore. La trinité se réduisait donc à deux. Puisqu'elle se compose aujourd'hui de trois, à quelle époque du temps le fils naît-il à son père?

Les mots doivent signifier ce qu'ils disent. Or, si Dieu a un fils, il lui naît d'une mère quelconque. L'Église n'en parle pas. Elle n'y a jamais songé. Quelle lacune! Vous célébrez avec enthousiasme la mère terrestre du fils de Dieu et vous laissez dans

l'oublie le plus profond une mère céleste, dont vous n'eûtes jamais l'idée, vous Église infaillible ?

Le fils de Dieu a dû cependant avoir une mère, puisque vous lui reconnaissez un père.

Elle devait être éternelle comme Dieu. Avant la naissance du fils, il existait bien, vous avez raison, une trinité ; mais différente de la vôtre, et en cela vous faites encore erreur, puisque, à la place du fils, qui n'est pas né, se trouve sa mère.

Aujourd'hui votre trinité comptant de plus un fils, se compose de quatre personnes. Mais que doit penser de vous la mère originelle de ce fils, base de notre religion, alors que sa mère mondaine, la Vierge, obtient tous vos hommages, et qu'elle, la mère éternelle, n'a jamais été mentionnée dans aucun de vos actes, dans aucune de vos hypothèses ? Vous l'aviez oubliée ; vous n'aviez pas songé qu'en donnant un fils à Dieu, il fallait en même temps lui octroyer une maternité.

Il est, en effet, inouï qu'on adore un fils, avec l'humble servante qui l'incarne en ce monde et qu'on ne s'occupe pas plus de sa mère céleste que si elle n'existait pas.

Peut-être prendrez vous le parti de la nier. C'est ce qu'il y a de mieux à faire pour rester infaillible. Cependant, pardon, votre faillibilité éclatera toujours pour l'époque précédant la venue du fils, puisque jusqu'alors la trinité ne comptera qu'une seule personne, et qu'un père aura, sans mère, donné le jour à son fils.

Ne serait-il pas plus simple d'accorder que le mot fils, dont vous vous servez, signifie quelque chose, et qu'un fils naît de père et mère? L'on en est quitte ainsi pour porter à quatre le nombre des personnes de la trinité. Puisqu'il faut un contre-sens, mieux vaut qu'il soit naturel.

Mais, allez-vous répondre avec une astuce irréfutable : le père, le fils et le saint-esprit sont éternels. Le fils, ne commençant pas, n'est point engendré et se passe par suite de mère. C'est tout simple; mais il est tout aussi simple qu'étant éternel et ne commençant pas, il se passe également d'un père.

Voyons, de quelle façon s'y prendra un père et même un père Dieu, pour arriver à la paternité de ce qui existe en même temps que lui? Voilà deux éternités; l'éternité, c'est l'absolu, c'est l'infini : comment l'une de ces éternités aura-t-elle le pas sur l'autre? Comment un absolu quelconque, un infini sera-t-il subordonné, excédé, embrassé par quoi que ce soit supérieur et même égal à l'infini et à l'absolu?

Si l'infini peut être débordé par l'infini, l'infini n'existe pas. Il n'existe pas plus que l'unité dont nous parlions il y a quelques instants. Votre logique théologique nous mène loin : elle nous entraîne à la négation des seules choses qu'on ne puisse nier : l'infini ! l'unité ! et, cela, pour donner à l'erreur l'apparence de la vérité. Notre condescendance peut-elle bien aller jusque-là?

Nier l'infini! nier l'unité! les deux extrêmes d'un

tout. Nier le tout : l'unité matérielle, l'unité morale : le un, le moi.

De là à la négation de l'indépendance individuelle et du citoyen, il n'y a point un pas, il faut reculer. Renverser la vapeur est le propre de toutes les castes privilégiées.

*
* *

Le fils de Dieu s'est fait homme. Voilà précisément la cause de définitions quelque peu hasardées. Vous vouliez un Dieu sur la terre pour le représenter et dominer en son nom : il vous a fallu un état civil. Le concile de Nicée se charge de la besogne et s'en tire comme il peut. Peut-être pouvait-il mieux faire.

Mais, enfin, le fils de Dieu se fait homme. Pourquoi ? Le premier homme et la première femme, que le créateur avait créés faillibles, faillissent naturellement. C'était dans leur destinée : ils y obéissent. Personne ne peut s'en plaindre. Et comme Dieu sait tout, il ne l'ignorait pas en les créant. Il paraît donc étrange de châtier d'une peine éternelle ce qui ne vous demandait pas à naître, et que vous placez en naissant sur la pente de fautes qui, vous le saviez, devaient être commises et par suite punies. Dès lors, et d'après les hypothèses cléricales,

la création aurait été conçue dans un sentiment de colère et de vengeance contre des innocents, ce que nous nions de la manière la plus formelle.

Le premier homme et la première femme ayant péché, comme Dieu savait qu'ils pécheraient et se damneraient, le Père éternel les condamne à la mort, non-seulement eux, mais encore leurs descendants et, cela, à perpétuité.

Cette justice sommaire paraît rigoureuse. Du reste, si elle n'est pas divine, elle est toujours bien catholique et cléricale. C'est la préface de l'inquisition et de l'auto-da-fé.

Le fils de Dieu, dans sa miséricorde, veut racheter les péchés du monde. Pour cela, que fait-il? D'après l'Église, il se fait homme, sachant qu'il sera crucifié, comme tout ce qui, dans la vie publique ou la vie privée, marche vers le progrès par la vérité et le dévouement, sous les yeux de la routine et de ses abus, qui pratiquent peu ce simple principe : le bon sens est l'opposé de tous les extrêmes.

Ici nous devons exposer quelques scrupules au concile et demander des explications.

L'Église dit : Il n'y a qu'un seul Dieu. Ce Dieu a beau se composer de trois personnes, celles-ci n'en font qu'une : c'est entendu.

Maintenant examinons.



Lorsque le fils de Dieu veut se faire homme, il faut que ce Dieu se détriple, qu'on nous passe le mot, et qu'il vienne sur la terre subir toutes les angoises, toutes les tribulations de nos destinées humaines, tandis qu'en même temps il jouit au ciel de toutes les béatitudes célestes. Ne faisant qu'un avec la trinité, et la trinité restant en paradis, nous sommes dans le vrai par cette hypothèse.

Par suite, nous ne comprenons pas une agonie si douloureuse en ce monde, le jour de la passion, alors qu'on goûte à la même heure toutes les douceurs des sphères éternelles, sachant fort bien que cette agonie n'est qu'une affaire de forme et que la toile une fois baissée, les costumes remis à leur place, la comédie finie, les acteurs redeviennent tout naturellement eux-mêmes.

L'Église et les fidèles s'apitoient donc sur des souffrances très-pathétiques en idée, mais heureusement fort imaginaires.

L'on nous saura gré, nous en sommes convaincu, de la découverte d'une aussi irrécusable consolation.

Pour racheter le péché originel, voilà Dieu, l'offensé, qui s'immole, afin d'obtenir une grâce, de qui? De lui-même.

Nous ne comprenons pas trop qu'on se tue pour obtenir de soi une faveur. C'est aller chercher bien loin ce qu'on a près de soi et préférer étrangement le composé inexplicable au simple le plus bénin.

Parmi nous, qui ne sommes cependant pas d'une perfection angélique, l'on trouverait insensé qu'une personne cherchât à se fléchir par son propre sacrifice. Si l'on a besoin d'être apaisé, c'est qu'on n'a pas pardonné, et, quand on n'a pas pardonné, l'on ne s'immole point à l'offenseur.

Mais, répondent le Pape et le concile, il y a trois personnes en Dieu, et c'est le fils qui se sacrifie généreusement pour désarmer le courroux de son père.

C'est bon, mais l'Eglise nous dit, elle qui est infaillible : il n'y a qu'un seul Dieu.

Composez-le de trois personnes tant qu'il vous plaira, vos trois personnes n'en font qu'une, et vous aurez beau les disjoindre pour les besoins de la cause, du moment qu'il n'y a qu'un seul Dieu, ce qu'est l'un, l'autre l'est, et ce que fait celui-ci est fait par celui-là. Le Père, le Fils et le Saint-Esprit, ce n'est qu'un Dieu, qu'une même action.

D'après cette vérité indéniable, l'on peut aller très-loin, trop loin même; car l'on irait jusqu'à l'anéantissement de l'immortalité divine dans le sépulcre, s'il était bien prouvé que le crucifié fût très-sérieusement mort. Une immortalité qui meurt, c'est assez piquant.

Puisque la Trinité c'est Dieu, un seul Dieu, qu'un

membre de la Trinité meure et Dieu est mort. Que reste-t-il pour le tirer du néant? Rien. Donc il n'y a plus de Dieu. Au nom de qui ou de quoi va donc parler et décider le concile?

*
* *

Dans ce monde les pères et les mères n'ont guère l'habitude de chérir les assassins de leurs enfants, et le moyen mis en œuvre par le fils de Dieu, afin de calmer son père, nous paraît quelque peu hasardé.

Comment le fils de Dieu opère-t-il son départ du ciel, alors qu'il vient s'incarner parmi nous? Est-ce avec le consentement paternel ou sans ce consentement?

S'il y a consentement, le fils qui juge en Dieu de la sublimité de son sacrifice, doit avoir par contre une singulière idée de l'humeur sacerdotale de son père, qui le laisse souffrir gratuitement le martyre, au lieu de tresser des couronnes à la noblesse généreuse de ses intentions.

Si rien n'a été convenu, le Père doit trouver bien étrange que son fils l'ai si mal jugé, puisqu'il le traite en bourreau implacable et divinise en lui la rancune? Priver un père de son fils bien-aimé, cela, afin d'aggraver les fautes de l'homme, déjà si cou-

pable pour avoir cueilli un fruit, n'est-ce pas voler un bœuf pour se faire pardonner d'avoir dérobé un œuf? Voulant justifier le péché mortel commis par une pomme et obtenir de soi-même, ce qui est plus fort, le pardon des coupables, Dieu se fait massacrer. Ce procédé est tellement divin que nous ne le comprenons pas.

Dieu châtie les hommes dans le paradis terrestre parce qu'ils ont désobéi, et vous voulez qu'il en fasse des assassins, des assassins de Dieu lui-même, les monstres, pour avoir une bonne occasion de leur pardonner?

L'invention de la télégraphie, de la vapeur et de la photographie nous paraît supérieure à des inventions de cette portée intellectuelle.

Cette logique nous atterre. Est-elle bien de notre temps? La raison est-elle parfaitement sereine à son contact? La raison n'est peut-être pas toujours raisonnable avec excès; cependant doit-on la blâmer sévèrement si elle trouve la découverte de semblables procédés religieux empreints d'une légére teinte paradoxale?

En définitive, comme il n'y a qu'un seul Dieu et que les trois personnes de la trinité se sont mutuellement l'une l'autre, l'incarnation du fils pourrait bien n'être qu'un jeu enfantin. Dieu fait semblant en effet d'être conçu, d'être mis au monde, d'être crucifié, sous le nom d'une de ses parties, tandis qu'il règne simultanément au ciel fort en paix sur sa destinée sépulcrale : si vous le voulez, du reste, il

est en toute réalité dans le sein de Marie et sur la croix ; mais notre raisonnement doit le suivre dans cette hypothèse orthodoxe.

Marie est restée vierge après comme avant son enfantement. Cette définition est démontrée par l'anatomie catholique. Il est des esprits assez libres-penseurs, quatre-vingt-dix-neuf sur cent, qui inclinent à croire qu'on ne saurait être à jeun après déjeuner. Mais ce sont là des esprits obscurcis par une civilisation dépravée, dépourvus de toute foi, prévenus surtout par les aspirations révolutionnaires, et qui méritent à peine la qualification d'impies, ce qui tranche tout.

Le sujet est délicat. Qu'on nous permette donc une grande réserve.

Les trois personnes de la trinité ne forment qu'un seul Dieu. Donc l'Eglise se trompe lorsqu'elle annonce la chaste opération du Saint-Esprit. La vérité est que le Saint-Esprit, le Père et le Fils, bien que distincts, ne forment qu'un Dieu unique et que, logiquement et malgré nous, nous sommes contraints d'admettre qu'ils résidèrent tous les trois dans le sein de Marie sous forme trinitaire : le Père, le Fils et le Saint-Esprit, après s'être procréés tous ensemble, les trois ne faisant qu'un. Est-ce clair ?

D'où il résulte fatalement que le Père est son propre fils, le Fils son propre père et le Saint-Esprit un acteur inqualifiable pour un saint. Ce sont là choses surhumaines, il est vrai ; mais il ne s'agit ici que de choses divines.

Nous nous abstenons de toute réflexion, pour ne pas nous écarter de la gravité que comporte un sujet aussi auguste, suffisamment démontré, on le comprend, par sa qualification de mystère.

* *
*

Le Pape, infaillible, est le représentant de Dieu sur la terre.

Voilà un homme qui représente Dieu. Vous tous qui avez ouvert les livres de science ou qui avez réfléchi en contemplant les splendeurs de la création, que le néant précède et d'où il a fallu la tirer de fait par l'initiative de la pensée, sans un seul indice à suivre! sans un seul, sur une table rase! comprenez-vous bien l'immensité de Dieu?

Eh bien! un homme, notre pareil, fait comme nous, comme nous impuissant, variable, sujet à l'humeur, aux défaillances, à la colère, à la haine, à l'ambition, à l'avarice, cet homme représente Dieu. Nous pourrions le représenter; ce n'est qu'une question de chance et de hasard. Croyez-vous que nous, pauvres petits misérables, pleins d'orgueil et de petitesse, à moitié infirmes au sein de la plus florissante santé, nous ne devons pas être fiers, ou plutôt très-profondément humiliés du but de nos espérances finales, en songeant que nous pourrions

nous être à nous-mêmes notre représentant de Dieu? Regardons-nous dans une glace, scrutons tous les replis de nos cœurs, jetons un coup d'œil sur nos habitudes, voyons, franchement, nous sera-t-il possible, sans rire aux éclats, de faire cette réflexion: voilà qui pourrait représenter Dieu!

Quelle représentation! quand on sait comprendre du sein d'un infini d'infiniment petit, l'infiniment grand, l'absolu, l'éternel!

Mais, ce n'est là qu'un détail de l'œuvre catholique. Le Pape, qui représente Dieu, est infaillible! C'est là, selon nous, le plus grand tour de force de l'esprit humain ou plutôt de l'absence de cet esprit.

Infaillible, un homme, le fini, la raison, la passion, les sens, le cerveau, la maladie! Il est vrai que le Saint-Esprit peut toujours intervenir par opération; mais comment un homme, même Pape, peut-il distinguer l'inspiration de l'esprit saint des inspirations diaboliques de Satan, qui sait si bien s'y prendre pour faire dérailler la locomotive humaine.

Du moment que vous avez fait pour le Pape ce que vous avez fait pour l'homme; que vous leur enlevez leur individualité, que vous les paralysez dans une foi aveugle, afin que le Saint-Père soit l'inspiré de Dieu et l'homme l'inspiré du prêtre, qu'est-ce qui garantit que ces deux machines, sans initiative propre, ne subiront pas l'influence du démon, auquel l'on vous enseigne à croire, et qui sait prendre tant de formes jésuitiques? Où trouver un contrôle rectificatif?

De contrôle ? Il n'y en a pas. Et c'est dans cette absence de contrôle ; c'est dans cette magnifique invention de l'aveuglement de la foi, que réside l'infaillibilité papale. Jamais dans l'histoire un despotisme absolu ne découvrit un principe plus absolu de domination. La soumission à l'Église étant un principe de foi et même le premier, qu'importe qu'un pape se trompe, si l'examen de ses décisions est interdit ? L'erreur en pareil cas est tout aussi vraie que la vérité, et le représentant de Dieu sur la terre aura beau dire blanc et noir sur le même sujet, ce qui, dit-on, est arrivé, il ne pourra manquer d'être infaillible. Son piédestal inébranlable, c'est la soumission : la soumission, l'effacement, c'est la divinité du catholicisme. C'est en même temps la mort individuelle et la suppression du citoyen.

Mais aussi, faut-il le dire : si le citoyen ressuscite, le pape meurt : l'un ne peut vivre qu'aux dépends de l'autre, puisqu'ils se nient mutuellement.

*
* *

Le pape est infaillible. Plus d'erreurs, rien que des vérités par lui. La perfection dès lors dans ses faits et gestes, ses doctrines, ses discours, sa conduite, ses encycliques, même celles dont on interdit la lecture en France, ce qui nous paraît assez cavalier à l'égard d'un infaillible représentant de Dieu.

Enfin, il est où il n'est pas le représentant infaillible de la divinité. S'il l'est, et si vous le croyez, comment vous, gouvernement purement terrestre, avez-vous osé, ayant la foi, interdire la lecture de sa parole quasi divine? Un pouvoir incrédule, librepenseur, mahométant ou païen en eût-il fait plus?

Vous n'avez cependant pas l'habitude, vous gouvernement impérial, de vous attaquer si directement à Dieu, et nous ne sachions pas que vous ayez interdit au soleil de se lever, au sang de circuler, à l'oiseau de naître d'un œuf. Vous si soumis au Dieu indéniable, avec le reste des hommes, vous donnez des leçons a son représentant? Il peut donc à votre avis commettre des erreurs ce mandataire infaillible?

Vous, pouvoir humain, dont le caractère est public, vous avez condamné cette autorité divine, qui ne peut être réelle et durer un jour, qu'à la condition d'être infaillible, c'est-à-dire exempte de contrôle, et vous ne voudriez pas nous permettre à nous, pour notre compte privé, et pour ce qui nous intéresse le plus au monde, d'examiner la teneur de son mandat?

Qui donc signe aujourd'hui une délégation les yeux fermés? La foi l'a fait, l'esprit d'examen ne le fait plus.

L'histoire de quinze siècles est là qui atteste l'infaillibilité des souverains pontifes dans leurs doctrines, leurs discours, et surtout leur conduite. L'histoire, ce juge austère, qui ne s'incline devant aucune puissance, qui a flétri tant de crimes vénérés, réhabilité tant de victimes saintes, qu'on ne traduit pas

à la barre des tribunaux et qu'aucun acte arbitraire ne frappe d'exil.

Niez l'histoire, qui est le passé accompli, ou affirmez le doute religieux avec les masses, si peu soucieuses des convenances gouvernementales en fait de religion.

Messieurs du concile, les gouvernements ne décrètent pas la foi comme la loi. Il suffit de quelques signatures pour que des gendarmes arrêtent, pour que des juges prononcent, pour que des armées marchent et se massacrent. Il faut la vérité à la croyance, la vérité relative, il est vrai, celle dont l'esprit et la raison sont susceptibles, selon le temps et le degré de savoir ; mais comme il faut admettre, pour ne pas rire de soi, que la raison et l'esprit cultivé du dix-neuvième siècle ne sont plus les mêmes que ceux du moyen âge, vous nous accorderez que les démonstrations alors admises peuvent fort bien n'être pas aujourd'hui concluantes.

Et voilà pourquoi les vêtements du petit enfant ne lui servent plus lorsqu'il est devenu un homme. Pourquoi donc s'obstiner à nous faire chausser à quarante ans nos petits souliers de sept ? Il faut être plus sérieux que cela lorsqu'on a l'honneur de gouverner des nations.

*
* *

Hors de l'Eglise, point de salut. Modèle d'un despotisme complet : négation de l'initiative individuelle et par suite de la liberté civile et politique ; obligation de la foi, qui vient légitimer l'absence de toute activité morale ; un chef spirituel infaillible, représentant de Dieu et décrétant vos idées, vos sensations, les modes de votre âme et de votre cœur ; proclamation que, hors la domination du prêtre dans la famille, dans la commune et dans l'Etat, il n'est pas de sécurité possible et que tout est perdu.

En un mot, que fit-on de l'homme au sein de l'Eglise dans son meilleur temps ? Une momie, plus un souffle de terreur, que des eunuques nommèrent adoration.

Jamais araignée n'a mieux étreint une mouche dans ses fils gluants et mortels avant que de la sucer.

C'est là de la logique serrée où nous ne nous y entendons pas. Comme tout s'enchaîne ! Et, du moment qu'une chose est obtenue : l'abdication de soi, le catholique est parfait et le catholicisme devient la plus puissante et la plus idiote des tyrannies.

Hors de l'Eglise, point de salut. Nous n'avons jamais rien trouvé dans les écrits des publicistes condamnés pour excitation à la haine entre les diverses

classes de la société, qui approchât d'une excitation pareille.

Vous croyez ou vous ne croyez pas. Il faut toujours en revenir à cette alternative : il n'y a pas de milieu. Or, si vous croyez, comment pouvez-vous toucher, comment pouvez-vous même regarder un être qui n'est pas solidement ancré dans votre Église, un hérétique, un infidèle? C'est un damné!

Votre foi devrait le fuir soit par pitié, soit par horreur. Et, cependant, chaque jour dans le monde vous vous liez avec des gens honnêtes, sans vous enquérir de leurs sentiments religieux. Est-ce parce que vous avez le féroce égoïsme d'être indifférent à leur damnation? En aucune manière. Mais l'indifférence religieuse est en vous, cette indifférence qui dejà est une négation. Vous vous croyez tolérant? Erreur. Vous êtes peu croyant, voilà tout. Les préceptes de votre foi se sont épuisés en abusant de votre confiance.

Hors de l'Église, point de salut? Mais qui est-ce qui est aujourd'hui carrément assis sous les voûtes de votre Église? Qui est-ce qui est l'Église franchement, sans réserve, à la vie, à la mort? ce qui revient à dire : où est la foi?

Dans l'ordre des choses morales, il existe des nécessités, comme dans l'ordre des choses matérielles. De même que toute nation, que tout groupe réel d'intérêts prennent forcément leur centre et leur circonférence, leur équilibre, en un mot, la civilisation, c'est-à-dire le progrès, a plus ou moins pénétré

les esprits pour les ramener à la loi de l'appréciation commune. De là, prépondérance de ce qu'on nomme l'esprit public, qui est le libre examen et la formation d'une opinion à peu près conforme à l'examen de tous.

Chacun accepte donc aujourd'hui ou repousse de la foi enseignée ce qui lui convient, d'où il résulte qu'il n'est guère en ce moment de protestants purs, de juifs purs, de catholiques purs, et, généralement, ce sont les mêmes choses qui sont repoussées ou acceptées. Du moment qu'il y a un triage par indépendance, il n'y a plus de foi, quelque mince que soit l'égratignure.

Qu'en face des grandes douleurs ou des infirmités, c'est-à-dire à l'heure où l'esprit se trouble, la croyance reprenne son empire telle qu'elle fût inculquée, c'est ce qui arrive communément. L'homme qui se noie s'accrocherait à un fer rouge aussi bien qu'à un chien enragé. Tous les noyés ont les doigts crispés, et vous trouvez dans leurs mains jusqu'à du sable, auquel ils se sont cramponnés comme à une branche de salut.

Mais la foi n'a point exclusivement pour but d'aider à mourir ceux qui agonisent. Sa mission est d'une autre portée. Elle doit soutenir la vie dans le plus grand développement de sa puissance et la mettre à même d'imposer une règle protectrice à ses passions. Son but est non-seulement individuel, mais encore social.

Or, pour diriger la conscience, il faut avant tout

qu'elle domine la raison, et s'impose à elle comme une démonstration algébrique, dont personne ne s'avise de douter.

Cette foi de l'homme, des nations, des siècles, qui doit être quelque chose d'aussi clair et d'aussi imposant que le soleil, savez-vous comme on la traite? Savez-vous, après la doctrine et le dogme capital que nous venons de discuter, de quoi se compose le culte, et ce qui sert à réhausser les pompes, à provoquer l'adoration d'âmes en quête de quiétude pour le présent et de confiance pour l'avenir?

Dans un village voisin de notre résidence, une grande solennité religieuse, à laquelle assistaient des évêques et une multitude de prêtres, réunissait cinquante communes autour d'un reliquaire. Une immense population de femmes, d'enfants et de jeunes filles, avec des masses de curieux, étaient venues, les unes pour rire, les autres pour adorer le prépuce de N.-S. Jésus-Christ.

Exposer un prépuce! comprend-on cela? Les transporter processionnellement lui et sont idée, à la barbe du Code pénal, qui se tait, tandis qu'il concondamne bel et bien les publicistes qui en disent moins et en cachent plus : c'est à n'y pas croire.

Les Égyptiens adoraient des carottes, et l'on s'en moque. Les catholiques adorent des prépuces, et il paraît que c'est plus édifiant.

Les opérations du Saint-Esprit étant toutes chastes, ne vaudrait-il pas mieux exposer et processionner le prépuce métaphysique du Saint-Esprit?

Quand nous avons vu le catholicisme promener en grande pompe par les rues un prépuce, avec la gendarmerie à cheval en tête, et dix mille femmes en queue, nous n'avons pu nous défendre de porter un regard, dans le lointain du passé, sur cette grande figure humaine du Christ, et nous nous sommes dit :

Du haut du ciel, où il doit être avec les hommes de bien, lui qui était monté sur la croix pour donner au monde l'égalité, la liberté, la fraternité, que doit-il croire en voyant une doctrine comme la sienne aboutir à la marche triomphale de son prépuce? Est-ce là le but qu'il voulait atteindre? Est-ce là, messieurs du clergé, la mission qui vous incombait après la lecture de son évangile? N'est-ce pas dégrader cette mission morale, toute d'éducation publique, toute vouée à la formation de citoyens dignes et sérieux, amis de l'ordre et du progrès, intelligents de la grandeur de Dieu et de l'immortalité de l'âme? N'est-ce pas ravaler cette mission religieuse et politique, conservatrice pour ce monde et pour l'autre, que de la faire aboutir à la pompe d'un prépuce?

Mais, vous n'avez jamais recherché que les formes plastiques dans la sphère religieuse. Aujourd'hui plus que jamais vous tentez de prendre par les yeux et d'absorber par les sens. Vous n'avez su faire que de l'art, alors qu'il n'y avait à faire que de la morale; art dans les cérémonies, art dans les drames de la torture, art dans les flammes des bûchers, art dans la violation audacieuse des lois

les plus saintes de l'ordre naturel, en prescrivant un célibat impossible qui est, soit la chute scandaleuse, soit la dépravation de l'esprit par l'obéissance.

Bien des gens nous diront : Comment osez-vous parler de pareilles indécences sans rougir ? Nous en parlons, mais en rougissant : en rougissant qu'en plein dix-neuvième siècle et en plein jour, une religion quelconque fasse ses splendeurs d'un prépuce. Serait-il inconvenant de parler d'une chose que par devoir religieux l'on doit adorer ?

Nous disons dès lors au concile : supprimez donc tous les prépuces, toutes les immaculées conceptions et, par-dessus le marché, un célibat que notre époque essentiellement pratique met au niveau des immaculées conceptions et des prépuces adorables.

*
* *

Les principes organiques et fondamentaux du catholicisme, que nous venons d'exposer, sont déclarés la religion de la majorité des Français par une loi.

Ainsi, d'après la loi, la trinité est le Dieu de la majorité de la France. La majorité du peuple le plus spirituel du monde, comme nous disons modestement, accorde sa foi à trois Dieux distincts, formant un unique Dieu indistinct. La loi aurait dû dire,

d'un ton moins absolu, dans quelle mesure chacun engage sa confiance dans un pareil sujet de conviction. Si cette confiance est tiède, du bout des lèvres ou seulement pour la forme, par habitude, par mode, par respect humain ou pour simuler des apparences, valait-il bien la peine de faire intervenir une disposition législative? Si elle est absolue, tant mieux pour les croyants. Ils n'ont besoin que d'une chose, comme la science, comme le progrès : qu'on leur garantisse leur liberté.

Mais, enfin, la loi existe. Dans quel but?

Est-ce pour qu'on ne puisse discuter cette religion, cette trinité, cette infaillibilité?

Ce n'est pas admissible. Que les croyants de France, qui sont la majorité, effacent leur raison, leur esprit, leur initiative devant les décisions du Pape et les articles de foi, c'est naturel, et c'est ce qui a lieu sans conteste. Mais cette soumission édifiante est volontaire et d'eux à lui. Elle n'est pas obligatoire; elle n'a pas un caractère légal et de contrainte pour tous : elle regarde les fidèles et leur souverain spirituel; elle ne regarde pas les citoyens et leur gouvernement.

Si nous nous trompons, quelle distance y a-t-il entre le moyen âge et les temps modernes? Alors le bûcher; aujourd'hui la prison et l'amende. Trait d'union entre les deux : abus de pouvoir.

S'il n'était pas permis de discuter la religion de la majorité, pourquoi le serait-il plus de discuter celle des minorités? Pourquoi permettre davantage la

critique de la philosophie? N'a-t-elle pas ses adhérents ?

La philosophie qui se démontre Dieu par la science et dans les rangs de laquelle, sans le savoir et sans le dire, tant de catholiques, tant de protestants, tant de juifs, tant de musulmans se sont classés et se classent chaque jour, pour rencontrer l'axe du monde moral et transformer en lumière les ténèbres de l'avenir, cette philosophie est traînée à toute heure dans la boue par le clergé. Cela, en chaire, publiquement, vêtu, nourri, pommadé à nos frais!

Mais le progrès s'en moque et n'invoque pas l'appui des lois pénales. Il n'est que la faiblesse qui fasse appel à la force. Elle progresse la liberté scientifique ; elle envahit tous les esprits, parce qu'il est dans l'âme humaine un instinct fatal et irrésistible, qui l'attire vers tous les inconnus, pour les fouiller et en prendre possession. Oui, la foi aveugle s'éteint, parce qu'elle paralyse l'initiative individuelle, son indépendance et l'activité sociale. Par contre, le savoir s'impose, parce que la négation, qu'il ne faut pas confondre avec le doute, est l'anéantissement de toutes nos tendances natives, et que, savoir, c'est croire !

Donner l'existence légale à une religion ! Décrétez-vous de légalité la chimie, la physique, l'astronomie, les mathématiques? Pour n'être pas légales, ces sciences sont-elles moins exactes ? Pour être légale, la trinité est-elle plus nettement démontrée au sens commun ?

En décrétant de légalité une religion, vous décrétez d'hérésie et d'absurdité tout ce qui fait dissidence. Vous niez l'individu, ses droits, ceux qu'il confère et sapez votre autorité par la base.

Et c'est quand l'état de citoyen triomphe, par la proclamation du suffrage universel, ce Luther moderne, que vous affirmez officiellement la foi, elle qui ne comporte aucune initiative privée et n'admet que l'obéissance passive ?

Il est impossible de pousser plus loin les contresens politiques.

Quand une loi d'intérêt général est vraie et qu'elle ne repose pas sur le mensonge des intrigues de coterie ou de caste, elle est partout la vérité comme un principe de science. Les mathématiques accueillent de toutes parts une démonstration mathématique. Or, transportez en Allemagne, en Angleterre, en Amérique, en Asie votre législation sur les religions d'État et l'on y pourra lire : le catholicisme est la religion de la majorité des Allemands, des Turcs, des Mahométans, des Chinois! Le code Napoléon peut être nationalisé partout ; mais aussi n'est-il pas une loi de circonstances et une finesse politique qui ne dupe personne.

Ce qui prouve la rationalité de votre loi, c'est que le même publiciste, pour le même écrit, sera couronné en Allemagne et lapidé en France. Si l'on ne doit pas nous trouver par trop hérésiarque, nous avancerons que la même figure de géométrie sera

démontrée en France comme en Allemagne et par les mêmes principes.

Il n'existe que cette différence entre la vérité et l'erreur.

III

Nous avons dit que la religiòn de l'avenir, d'institution humaine, serait fondée sur la science.

Pourquoi n'en serait-il pas ainsi puisque le catholicisme, d'institution humaine également, a été fondé sur l'ignorance?

Les ministres de tous les cultes ont de tout temps assigné une origine céleste à leurs religions. Ils l'ont pu sans être démentis, les sources originelles de tous ces cultes se trouvant enfouies dans la nuit des siècles.

Mais le catholicisme débute parmi nous, figure dans notre âge historique et devient presque notre contemporain de naissance. C'est une religion que nous voyons éclore. Elle éclot de l'homme et l'homme la développe. De révélation divine ? nous n'en voyons nulle trace ; car, lorsque Dieu se révèle, c'est pour tout de bon, et alors il produit le monde, un chef-d'œuvre incomparable, une splendeur éblouissante. Mais, en revanche, les hommes se révèlent dans leurs élucubrations religieuses à rebrousse-

poil, tels que l'étude de l'histoire les a toujours montrés dans la sphère privée comme dans la sphère publique, égoïstes, ambitieux, dominateurs — voilà pour les habiles de tous les temps — ayant affaire à des masses ignorantes, crédules, faciles à duper — voici pour les simples de tous les âges.

Des dupes et des dupeurs, telle est la philosophie de l'histoire, surtout de l'histoire religieuse. Etre dupe des autres et de soi est dans notre destinée. Mais, les moins dupés, il faut le croire, ne sont pas les fourbes et les imposteurs. Cette pensée est noble ; elle est consolante ; par suite, elle doit être vraie; cependant, que le spectacle du monde la rend difficile à digérer.

Assistons à la naissance du catholicisme et à ses développements, par un regard rapide sur l'historique des conciles.

L'on peut compter environ trois cent cinquante conciles. Sur ce nombre, l'Eglise romaine admet vingt conciles œcuméniques.

Bien que les évangiles fussent produits, pendant les trois premiers siècles la religion n'existait encore qu'en germe, à l'état vague et hésitant. Elle pouvait prendre toutes les directions. Ce qui le prouve, c'est qu'il y avait une liturgie et qu'il n'y avait pas de dogmes. Le dogme fondamental, celui de la Trinité, ne débute officiellement qu'au quatrième siècle.

Jusque-là, les uns croient à la divinité du Christ, les autres le considèrent simplement comme un homme : un juste.

Dans le quatrième siècle, du temps de Constantin, la confusion touchait à son comble. Il eût fallu très-peu de chose alors pour que le catholicisme se transformât et prit la voie de l'arianisme. La Trinité ne tint qu'à un cheveu. De même, au quinzième siècle, une étincelle, un rien, et le catholicisme devenait le protestantisme dans toute l'Europe.

Le christianisme, le catholicisme, ne furent pas une nouveauté. Ils n'étaient que ce qu'ils devaient être : la continuation de la tradition. La tradition progressive est la loi de développement de l'humanité.

Le catholicisme, dans son esprit et dans sa forme, continuait le paganisme en l'améliorant, voilà tout. Il ne fut pas un fait nouveau; il ne fut qu'un progrès, une suite supérieure de principes traditionnels. Il enta son corps religieux sur le corps de la religion païenne, et son esprit sur la philosophie platonique, sur la dernière expression de l'esprit humain à cette époque.

Est-ce que les anges, les archanges, les saints, Dieu le père, Dieu le fils, le Saint-Esprit, la vierge Marie, tout cela n'est pas une imitation de la mythologie?

Le fond des choses, la civilisation n'innovait pas. Le Christ n'était point inventeur. Il continuait, il faisait progresser ce qu'il tirait de l'état moral de son temps.

Il parle de la fraternité, qui devint le drapeau et la grande attraction du christianisme. Mais, depuis

qu'il existe des sociétés, c'est-à-dire des faibles opprimés par des forts, est-ce qu'il n'a pas toujours régné un esprit de révolte, qui s'est manifesté de [illegible] manières ? Jésus oppose la fraternité à l'oppression. En réalité, ce n'est là qu'une revendication. Elle est pacifique, habile ; elle est dictée par un esprit sage et conciliant, qui n'attaque pas de front les puissances du jour ; qui les mine par la base et s'abrite ; mais, comme point de départ, la fraternité, essence du christianisme, ne fut qu'une protestation et le Christ fut un séditieux !

Cette protestation fit la fortune du christianisme qui, devenu catholicisme, fut la pire des tyrannies, tant l'abus ressort du fond des choses.

En définitive, qu'a été le progrès humain jusqu'ici ? Une éternelle protestation, une sédition perpétuelle !

Comme la civilisation se révélait alors sous forme de religion, et que, sous les formes abstraites de la philosophie, elle n'eût exercé aucun empire sur les masses, au lieu de rester une simple philosophie en progrès, le christianisme se fit catholicisme, c'est-à-dire une idée revêtue d'une liturgie.

De plus, il devenait par là un fait, une corporation, un pouvoir, un moyen d'influence et d'exploitation. Il est rare que l'homme, quels que soient les temps et les lieux, fasse un pas sans une arrière-pensée d'intérêt. C'est vulgaire, peu poétique ; mais, est-ce vrai ?

Pour donner satisfaction aux deux courants de

l'époque d'alors : civilisation qui finit sous un mode pour recommencer sous un autre, on admit l'unité divine et la pluralité des Dieux. Le trait d'union entre ces termes contradictoires fut la proclamation de la Trinité : un ! résultant de trois !

*
* *

Pour mettre de l'ordre dans le désordre moral de son empire, Constantin convoqua le concile de Nicée en 325.

Non-seulement ce sont les hommes, et non Dieu, qui fondent les religions ; mais encore, dans la seule circonstance où il nous soit donné de voir une religion naître , c'est le pouvoir civil et politique, c'est l'empereur qui la constitue.

S'il y avait eu un pape dans le quatrième siècle, c'est à lui que revenait le droit de convocation du concile ; mais l'Église n'avait encore ni trinité, ni chef spirituel, ni infaillibilité. Nous voyons un christianisme ; nous ne trouvons pas un catholicisme. Le protestantisme l'a précédé.

En effet, le christianisme sans Pape, sans infaillibilité n'est pas le catholicisme. Les conciles antérieurs à la papauté ne sauraient représenter le pouvoir spirituel, puisque le concile de Trente déclare que l'infaillibilité n'appartient qu'au souverain Pontife.

Aussi peut-on dire que le catholicisme ne date que du onzième siècle, puisque la papauté n'a été nettement établie que par Grégoire VII.

Avant cette époque, l'Eglise était gouvernée démocratiquement par les conciles, qui se disaient infaillibles. Depuis cette époque, elle est gouvernée par une monarchie, qui, comme de raison, s'attribue l'infaillibilité.

En religion comme en politique, c'est toujours à qui conquerra le plus de pouvoir.

Le catholicisme opéra son éclosion au concile de Nicée, et ce n'est pas au pouvoir religieux qu'il la dût, c'est à l'autorité profane. Son origine n'est pas même plus régulière que ses développements ultérieurs.

Le catholicisme existait si peu au quatrième siècle ; la confusion était telle au sein de ce chaos des mille sectes chrétiennes, que deux mille quarante-huit évêques ayant répondu à l'invitation de l'empereur, se rendirent à Nicée, accompagnés d'une foule de diacres, de prêtres, de leurs femmes et de leurs filles, et que, sur ce nombre, trois cent dix-huit seulement furent admis au concile. Mille sept cent trente évêques en furent exclus.

Pourquoi ?

Constantin avait convoqué un concile. Est-ce le concile qui formula le symbole de la trinité ? Non ; ce fut l'empereur qui le produisit, et c'est lui qui l'imposa.

En effet, sur 2048 évêques, 1730 repoussèrent la

trinité dans les réunions préparatoires. Ils furent exclus du concile tout naturellement, tant les opinions sincères ont toujours été libres, et l'on n'y admit que les 318 qui l'approuvaient.

Par suite de ce triage, la trinité triompha.

Arius, son adversaire, fut exilé tout simplement par l'empereur, et il n'a pas été le dernier; mais, chose assez étrange, l'empereur rappela Arius de l'exil et mourut arien, lui le fondateur de la trinité.

Ainsi, l'inventeur officiel de ce dogme l'impose par un subterfuge et renie ensuite son œuvre.

Une immense majorité repousse la Trinité parmi les évêques et dans le monde des fidèles. Elle est admise par une minorité infime, qui fait la loi par suite d'une usurpation.

Tout cela ne ressemble-t-il point à toutes les intrigues politiques, dans tous les temps, dans tous les pays, par tous les moyens d'influence?

Trois siècles après la venue du Christ, on doute encore de sa divinité. Il faut que, dans un concile tenu en 381, l'on divinise le Saint-Esprit. Plus tard, au concile d'Éphèse, il est décidé que Marie est mère de Dieu.

Le tout s'organise insensiblement, après avoir beaucoup douté et tatonné. L'Église devient de plus en plus affirmative et décide avec plus d'aplomb, à mesure que le temps s'éloigne et que l'obscurité s'épaissit davantage sur l'origine des choses en question.

Ce qu'il y a de grave, c'est que le catholicisme

sort peu à peu des décisions de ses conciles, ayant alors la prétention d'être infaillibles, tandis qu'ils ne l'étaient pas, puisque l'infaillibilité n'appartient aujourd'hui qu'au Pape.

L'infaillibilité des conciles a donc été pendant des siècles une usurpation, ce qui ne les empêchait pas de passer pour infaillibles et, à ce titre, de trancher comme tels.

Puisqu'ils renoncent à cette charge au concile de Trente et en dotent la papauté, s'étant trompés avant, pourquoi ne se tromperaient-ils pas après? Rien ne le garantit. Ils ne possédaient pas le privilége transmis. Est-il rigoureusement naturel que celui à qui ils l'octroient en soit plus investi qu'eux-mêmes? Peut-on donner ce qu'on n'a pas?

Quelle grande comédie l'histoire humaine.

Tant que la papauté fut faible et que les conciles furent puissants, ceux-ci s'approprièrent tous les moyens d'influence. Les papes étant devenus les plus forts et les conciles ayant baissé, les moyens de crédit passèrent au Pape.

Dans tous les temps, ce fut ainsi : triomphe légitime et presque divin de la force sur la faiblesse. Le droit, est-ce la justice ?

*
* *

Il y a quelques années, l'infaillibilité ancienne

des conciles et l'infaillibilité moderne des papes se réunirent pour décréter l'immaculée conception de Marie. Les mots dont on se sert signifient apparemment quelque chose. Que veut dire immaculée conception ? Conception sans tache. Pour qu'il en soit ainsi, il faut que la Vierge ait été conçue par l'opération du Saint-Esprit. Une de plus ou de moins, c'est peu. Mais alors, voyez où vous conduit l'abus des opérations : la Vierge est la fille de l'Esprit-Saint, et, plus tard, c'est avec sa propre fille que ce prolifique Saint-Esprit conçoit le fils de Dieu.

On voit bien que l'infaillibilité papale n'était pas encore familiarisée avec ses nouvelles prérogatives et que les conciles avaient perdu l'habitude des leurs.

La trinité ? un ! résultant de trois ; la virginité après enfantement ; l'infaillibilité de l'homme, quels jurons ? C'est bien audacieux ou bien naïf en face d'un siècle badin comme le nôtre. Dites-nous donc tout simplement que deux et deux font quatre, et nous vous croirons. Mais pourquoi tant de tours de force impossibles sans utilité ? Que gagnez-vous à nier notre sens commun ?

Vous y perdez de nous faire croire que tout peut-être n'est pas désintéressement dans les industries religieuses. Philosophie de l'histoire : dupes et dupeurs.

*
* *

Mais, suivons le catholicisme dans un ordre moral plus élevé. Sortons de ces misères de l'ignorance, qui croit avoir toujours affaire à des siècles ignorants. Les vérités, les vérités éternelles gagnent à la lumière, puisque la science les met en relief. En est-il de même des prétendues vérités théologiques, que l'éclat du savoir efface, et qui lèguent aux générations futures la pitié ou d'amers sarcasmes sur la foi qu'elles inspirèrent.

Les religions de l'Inde, de l'Egypte, de la Grèce, de Rome dominèrent leur temps, apaisèrent les cœurs, enthousiasmèrent les âmes, tout comme le catholicisme. Aujourd'hui elles nous font sourire. Nous nous demandons comment il se fait que les peuples, pendant des siècles, aient pu prendre au sérieux leurs dogmes puérils.

Les dogmes catholiques leur sont-ils supérieurs? En quoi? Qu'on veuille nous le dire.

Parce que Dieu les a révélés? Parce que des conciles d'abord infaillibles, et qui perdent ensuite cette vertu, pour en doter le Pape, léguant ainsi ce qui ne leur appartient pas, développent ces dogmes, les allongent et les raccourcissent comme un enfant qui tend et détend une ficelle de caoutchouc? Mais toutes les religions passées en ont fait et dit autant.

Ce que Dieu fonde est plus visiblement vrai pour tous et dure davantage. Tant que l'intelligence humaine existera; tant que des cœurs battront; tant que des âmes poétiseront la vie, une femme belle et bonne excitera l'admiration, soit qu'on envisage la ravissante harmonie des formes, soit que par l'esprit on analyse l'organisme sublime qui préside en elle aux fonctions de l'existence; soit qu'on s'élève à la contemplation de son être moral, chef-d'œuvre splendide, inouï, siége de toutes les vertus, de tous les héroïsmes, de tous les dévoûments, siége surtout de toutes les abnégations; aussi sainte dans ses amours profanes que dans ses amours sacrés : sorte d'astre métaphysique, qui rayonne du centre à la circonférence, nous révélant, en dehors des sphères perceptibles, les limites d'un nouvel univers de l'esprit et de l'idéal : écho peut-être ou reflet de ces mondes infinis du spiritualisme, d'où lui vient sans doute son modèle, qu'il doit nous faire pressentir par analogie, et dont on découvre en lui les premières perspectives sous des horizons sans fin.

Et croyez-vous que cette œuvre, celle-ci bien réellement de Dieu, ne vaut pas l'invention de la Trinité?

Comparez donc l'infaillibilité du Très-Haut, quand il se manifeste, à l'infaillibilité historique du Pape, et gardez votre sérieux.

Nous avons dit que le Christ fut un révolté et que, pour l'ordre social d'alors, il fut un séditieux.

Séditieux sublime, puisqu'il proposa l'égalité à sa

mission et la liberté, dans un temps où la force brutale faisait loi, où l'esclavage était de droit public et où l'empire romain, qui avait asservi le monde et personnifiait toute domination étrangère, révoltait la conscience humaine.

L'égalité, que nous plaçons au-dessus de la liberté, parce qu'elle la produit, et que, sans elle, toute indépendance est illusoire : la fraternité, qui est le sens moral de la liberté et de l'égalité !

Ainsi, égalité, liberté, fraternité, tel fut l'idéal que Jésus fit éclater comme la foudre, sur la servitude engourdie et néanmoins impatiente de son temps.

Cet idéal est incomparable comme production d'un homme de bien. Il ne serait que vulgaire comme émanation d'un Dieu.

Pourquoi rapetisser les conquêtes morales de l'homme par les fables fantastiques et fastidieuses d'une ignorance divine ? Est-ce que la civilisation n'a pas fait des conquêtes matérielles sur la science : la vapeur, la télégraphie électrique, la photographie, qui rendent témoignage de la moisson métaphysique dont le génie humain est encore capable dans ses infatigables labeurs ?

Pour nos grandes découvertes a-t-il fallu l'intervention d'un Dieu, qui se prend à révéler qu'il est bien lui-même et non son voisin ? Ces découvertes seraient-elles par hasard au-dessous de l'invention de la trinité ? Permettez donc à l'homme de grandir outre mesure : plus l'âme sera gigantesque, plus

son auteur nous apparaîtra radieux. La première révélation de Dieu, c'est l'homme. La dernière de ses révélations, c'est la révélation elle-même.

Et encore prouve-t-elle que, jusqu'au sein de l'ignorance, surgissent des aspirations vers une mystérieuse immortalité.

Mais, faire intervenir Dieu pour révéler le secret de ses propres lois et la certitude de son existence, c'est imiter la fable grotesque de ce peintre espagnol, qui écrivait au-dessous de son tableau : *esto es un gallo!* ceci est un coq.

Singulière façon d'estimer l'artiste ou son public.

*
* *

Jésus fit planer sur le monde ces trois mots : égalité, liberté, fraternité.

Ils éblouirent, ils devaient éblouir les masses. Leur premier effet se produisit d'abord sur ce qu'on a longtemps nommé la populace ; sur ce qui, dans tous les âges et dans toutes les sociétés, est le plus près, par sa position précaire, du sentiment de la révolte et de la sédition.

Le christianisme fut aussitôt fondé. Il dura peu. Moyen incalculable d'influence, les habiles s'en emparèrent. L'influence appelle une domination, la domination une exploitation. C'est ainsi que, presque

à son origine, le christianisme devint le catholicisme.

Qu'a fait le catholicisme du christianisme ? D'une donnée splendide, il a tiré un ordre de choses monstrueux : le pire des despotismes.

Fidèle à son point de départ, le christianisme voulut détruire l'ancienne société, contre laquelle il était venu, ou plutôt des abus de laquelle il était né, comme il arrive toujours. Il n'y a là ni miracle, ni révélation. Nous n'y trouvons que de l'histoire vulgaire.

Il voulut détruire l'ancienne société et l'absorber au profit de la nouvelle doctrine : l'égalité, la liberté, la fraternité, base fondamentale, selon lui, de la société future. Tous les révolutionnaires suivent le même procédé ; mais toutes les révolutions aussi aboutissent à un résultat identique : à la réaction, à la duperie.

Disons cependant que le grand courant de l'esprit humain s'en dégage toujours et poursuit sa marche, tantôt caché, tantôt visible.

Pour atteindre son but et par un procédé logique, le christianisme fit ce qu'a fait plus tard Proudhon, sous une autre forme, mais avec une visée pareille. Le révolutionnaire de quarante-huit pose en fait que la propriété, c'est le vol, afin d'en confisquer le principe. Le christianisme proclame le détachement des biens de ce monde, détachement qui, franchement admis, équivaut à l'abdication du principe de propriété.

Par l'un, la propriété individuelle disparaît d'une manière violente ; elle disparaît de même, par l'autre, mais volontairement. Voilà toute la différence. Les deux tentatives conduisent au même résultat : l'abaissement des classes supérieures, la surélévation des classes d'en bas ; le nivellement ; l'éternelle aspiration.

Le christianisme ne s'arrête pas là. Il pose encore en principe le renoncement à soi, le renoncement à l'individualisme sur la terre au profit de la vie future. Vie future veut peut-être bien dire jours meilleurs ici-bas, non jours d'un autre monde ; mais peu importe : il tente d'arriver à l'égalité, à la liberté, à la fraternité par la suppression du moi terrestre. L'individualité supprimée, inaugure en effet l'abnégation, d'où dérive la fraternité.

L'abnégation produit une force morale indomptable, qui impose la liberté ; elle engendre, par la similitude d'origine et des fins suprêmes, l'égalité sociale.

Le renoncement à soi était un moyen bien trouvé pour une nature intelligente et naïve. Les temps modernes suivent une voie bien différente pour atteindre le même but, puisque, avant tout, ils cherchent à produire une personnalité fortement tranchée.

Ils n'ont pas tort, comme on va le voir, le procédé chrétien ayant tourné les tendances les plus nobles et les plus pures en une sanglante mystification de dix siècles.

Le terrain ainsi déblayé par le christianisme, l'ancienne société civile et politique se réduit à un imperceptible noyau, qui sombre et disparaît pour un temps. La nouvelle tend à la destruction du principe de la propriété, à la communauté des biens, au célibat, à la suppression de la famille, à l'anéantissement de l'initiative privée, au régime du cloître, à la castration humaine. Les aspirations terrestres s'effacent devant le terrible événement de la fin du monde, annoncée au nom de Dieu par son Eglise infaillible. Quant au monde réel et pratique, il est comme vidé; il sonne creux; il ne renferme plus ni esprit ni matière : c'est une vipère écrasée.

Il était loisible d'y fonder un idéal quelconque; malheureusement l'idéal chrétien s'attaque de front à la nature et à la société. La société et la nature le vainquirent.

*
* *

Si le Christ fut resté un homme, son œuvre était celle d'un novateur : elle eût été développée par l'élément civil et politique. Le concile de Nicée en fit un Dieu, c'est-à-dire un dominateur et le catholicisme, qui naît avec cette divinité de commande, se charge d'en faire ce que toutes les religions font de leurs dieux, des moyens d'exploitation.

Le christianisme est donc constitué par le catho-

licisme à partir du quatrième siècle. Il s'empare du monde ainsi préparé pour les destinées les plus grandioses et le confisque à son profit. Le catholicisme voudra pour l'homme, qui ne sait plus vouloir ; il possédera pour lui, qui doit vivre dans le détachement de biens dangereux. Maître des esprits, de la propriété, des corps et des âmes, le voilà érigé d'un bond en un despotisme comme il n'en fût jamais.

Mais ce despotisme se perfectionne encore en se démoralisant. Depuis le quatrième siècle jusqu'au onzième, l'Église est gouvernée par une aristocratie cléricale, par une sorte de féodalité décousue, sans lien d'union, à laquelle des conciles tracent de loin en loin des règles. Certains esprits trouvent que cette période revet un certain caractère démocratique, parce que des assemblées, des conciles président à la direction du convoi funèbre.

Venise, elle aussi, était gouvernée par des assemblées.

Mais, à partir du onzième siècle, le despotisme se complète ; le catholicisme devient monarchique ; la papauté se fonde ; Hildebrand, Louis XI en religion, comme ce dernier en politique, asservit l'épiscopat à Rome, s'assujettit les conciles, auxquels il usurpe une infaillibilité usurpée et l'absolutisme de l'Église est désormais sans limites.

Au treizième siècle, Innocent III fait décréter la confession par le concile de Latran et l'homme désormais est complétement et radicalement supprimé.

L'Eglise alors quel despotisme savant et grandiose

au point de vue de l'œuvre et de l'art. Y eût-il jamais rien de pareil ?

Un pape infaillible, représentant de Dieu sur la terre ! Hors de l'Eglise, point de salut ! La foi sauve bien plus que les actions ! la confession bien plus que le repentir ! Qu'est-ce que le repentir sans la confession ? Faire remise des péchés, purifier les âmes au point de leur rendre une innocence supérieure à l'innocence native ! Ayez la foi, confessez-vous, toutes les fautes, tous les crimes, les plus inimaginables dépravations prennent un caractère légal, qui épouvante le penseur et permet de comprendre les effroyables désordres de cette époque. Soumission ! servitude ! effacement absolu ! et tout vous est pardonné. Abdication de soi et domination de l'Eglise, telle est la destinée providentielle du catholicisme. Dieu n'a produit une création sublime que dans ce but. L'Eglise tout, le reste rien ! Voilà une œuvre du créateur comme il n'eut jamais pu en imaginer de pareille, bien certainement, s'il n'avait pas lu l'histoire apostolique et romaine de ces âges de barbarie.

Mais aussi comme l'Eglise, cette mère ineffable, traite les insoumis! se révolter? vouloir être soi? C'est le plus grand des crimes; car, être soi, c'est la nier.

Et quel avare tint jamais plus à son trésor ? En face de l'esprit d'insubordination révolutionnaire et, comparativement à l'Eglise, les souverains temporels sont de bien petits innocents, lorsqu'ils recourent aux repressions politiques.

C'est que nos souverains temporels sont des chefs de familles, ayant femmes et enfants, responsables devant une opinion qu'ils reconnaissent ou qui s'impose à leur pudeur.

Les souverains spirituels ne sont pas des hommes; ce sont des eunuques, des êtres contre nature, mutilés, châtrés, que l'ouragan des passions impuissantes emporte dans le vide, à l'âge de la caducité, sans souci d'un contrôle quelconque, l'humanité n'étant et ne pouvant être pour eux que la personnification d'un absolu mépris.

Si l'on pouvait concentrer en un seul courant aérien tous les soupirs, tous les gémissements, toutes les angoisses, tous les cris désolés qui s'échappèrent des cloîtres de l'Eglise, de ses prisons, de ses tortures, de ses bûchers, quel affreux concert nous viendrait du fond de ces âges atroces de l'abrutissement et, tout ce pieux martyrologe, pour quelques lambeaux de domination !

Ce qui démontre à fond le ridicule d'un principe ou sa pusillanimité, c'est de supposer le plein succès de ce principe.

Supposez donc les tendances du catholicisme complétement réalisées et le monde ne comporte plus qu'un immense couvent de vierges et de célibataires ayant à ses côtés un superbe tas de fagots pour éclairer les dissidents. C'était bien alors la consommation des siècles, tant annoncée et si peu venue.

Oui, le catholicisme ne fut qu'une grande igno-

rance, ou qu'une amère imposture. Il fut peut-être même l'une et l'autre.

Mais les principes faux ne l'emportent jamais sur les principes vrais. Les lois de la nature et les lois de la société triomphèrent. La réaction survint et la vie monacale tomba en discrédit sous la pression de l'individualité naissante. L'être actif sortit de sa propre abjection.

L'Eglise et la société laïque entrèrent enfin en lutte : cette société, dont le noyau ne disparut jamais entièrement et qui prend désormais pour ses chefs spirituels, non plus les papes, mais les hérétiques.

Ces hérétiques, nouveaux christ, tels que Wiclef et Jean Hus, furent brûlés par décision du concile de Constance; mais on ne date pas moins de leurs bûchers la résurrection de l'homme moderne et la décadence du despotisme catholique.

Le christianisme avait tenté de tout affranchir. Travesti en catholicisme, il avait tout asservi : il avait plus fait, il avait audacieusement porté la main sur les œuvres divines, afin de les supprimer.

Le catholicisme ne fut et ne peut être qu'une castration matérielle et morale.

IV

Tous les hommes sont pieux. Ils sont diversement religieux. La piété les unit, les religions les divisent.

Les religions d'autrefois, le catholicisme en tête, basées sur des révélations directes de Dieu, exigent la foi, c'est-à-dire l'admission aveugle de ce qu'on ne saurait comprendre. A ce titre, le premier venu qui catéchise a raison, que ce soit Luther, le Pape, Mahomet ou Cartouche. La persuasion est inutile ; il ne s'agit que d'introduire. On vous enfonce la foi comme le scalpel dans le cadavre à disséquer d'une école de médecine.

Si vous avez l'impiété de dire au ministre d'un culte révélé que sa parole n'est qu'un tissu de contresens ridicules, il vous répondra : blasphèmes, pauvre innocent ! ce sont là des mystères. Vous n'y entendez rien et moi pas davantage ; mais cela doit être parce que Dieu l'a dit, et Dieu l'a dit parce que l'Eglise l'affirme, et l'Eglise l'affirme parce qu'elle est infail-

lible, et vous devez la croire parce que, hors de l'Eglise, il n'est point de salut.

Si maintenant vous répondez que le culte, quel qu'il soit, témoigne dans sa propre cause, comme un empirique sur la place villageoise, et que Dieu n'est pas assez catholique pour inventer de ces dogmes, qui infirment toutes ses œuvres, qui nient toutes les lois naturelles, fondées sur une science rigoureusement mathématique, le cléricalisme criera aux gouvernements qu'ils s'égarent et n'ont d'autre voie de salut que par l'ignorance et une réaction implacable.

Ainsi, d'après le catholicisme, selon le lieu où vous naissez et les personnes de votre entourage, vous voilà destiné à être la victime de tout imposteur qui s'emparera de vous le premier en disant : croyez sans examen ; hors de ma foi, pas de voie sûre.

Voilà ce que comprend le siècle avec son gros bon sens, et c'est aussi pourquoi, repoussant l'assaut que lui livrent les castes sacerdotales, il s'adresse au contrôle individuel. Ce contrôle s'exerce par une raison qui apprécie, par un jugement qui décide.

Dès lors, si les religions du passé faisaient appel à la foi, c'est-à-dire au néant de l'initiative privée, la religion de l'avenir ne s'adressera qu'à l'intelligence personnelle éclairée par la raison. Les premières ne furent qu'une contrainte ; la dernière sera un enseignement. Autrefois il ne s'agissait que de croire ; aujourd'hui, avant tout, il faudra com-

prendre. Entre les deux ordres de faits, il y aura la distance qui sépare l'ignorance du savoir, les mystères des principes, les préjugés de la vérité, les dieux d'invention du Dieu véritable.

Mais, disent les religions révélées, la raison est sujette à erreur. Formidable réplique. Et la foi, qui accepte sans comprendre, sera-t-elle plus judicieuse? De quel droit, par suite, condamnez-vous le mahométan, le juif, le protestant, le bouddhiste qui, comme vous, ont la foi et, comme vous, acceptent sans les concevoir des dogmes inculqués, non enseignés.

La vraie religion ce n'est pas l'ignorance, c'est la science. L'œuvre révèle l'ouvrier. Comme toute création exige un créateur; comme la vie organique, avec la sublimité de ses combinaisons, n'a pu surgir seule du néant, il y a un Dieu et l'homme pénétrera ce Dieu proportionnellement à sa connaissance des choses créées.

Telle est la logique la plus élémentaire, et les masses entendront mieux ce simple raisonnement que tous les mystères ensemble, dont les contre-sens dérisoires n'ont aucune raison d'être, surtout en face des lois générales de Dieu, dont ils sont la négation, niés qu'ils sont à leur tour par elles, avec l'autorité d'une chose réelle indéniable.

Le mystère est un outrage à l'opinion publique et, celle-ci, qui ne réprime pas judiciairement, dédaigne publiquement. Cette pénalité en vaut une autre.

Il est donc plus simple d'être croyant par la

raison que par la foi. La foi, même quand elle existe, et rien n'est plus rare à l'état pur et absolu, cette foi comporte d'incessantes défaillances. La raison ne s'est jamais découragée au point d'élever un seul doute sur cette démonstration scientifique des plus simples d'esprit : qui de trois retranche deux, reste un.

La science démontre Dieu tout aussi naïvement, de la même manière, et la conviction qui en résulte fait dès lors partie de notre nature comme nos yeux, comme notre pensée, comme la certitude qu'un nombre triple est trois fois plus grand.

*
* *

Le catéchisme a-t-il jamais fait corps avec vous comme vos oreilles? comme une addition, comme une soustraction? Prenez un enfant à la mamelle. Qu'au lieu de porter ses regards sur la nature, il apprenne dans le catéchisme la parole, la pensée, les sensations, et vous en ferez un idiot. Cela doit être, puisque les personnes âgées doivent abdiquer leur sens commun pour y croire.

Par la croyance scientifique, l'on voit diparaître ce semblant de foi, qui patronne un semblant de conscience, interprète par suite d'une morale dénuée de sanction. Il faut aux lois, aux institutions des peuples, comme à la morale et à la conscience, pour

fonctionner régulièrement, autre chose que des semblants de religion.

Qu'est-ce que la religion en définitive, si ce n'est un promontoire de la vie, qui pointe dans l'inconnu, hors des limites de notre existence matérielle?

L'existence d'outre-tombe est déjà par soi un terrible problème sur lequel planent assez de doutes. Résoudrez-vous ce problème par un agent religieux plus problématique encore? Effacerez-vous le doute naturel par le doute artificiel? Amenerez-vous la certitude par la main de l'incertitude? Bien plus, produirez-vous l'affirmation par la négation?

Or, l'homme de ce monde, s'il ne devait pas être l'homme d'une autre vie, avec de la logique, ne pourrait être rationnellement qu'un scélérat. Lui, avant tout, il faudrait tout pour lui, et la suppression de ses semblables entrerait de droit dans ses visées naturelles.

Il deviendrait, par les résultats, un véritable catholicisme individuel.

Sans croyances, la morale, l'abnégation, le dévoûment, le citoyen, en un mot, ne sont que des choses de convention, dépourvues de consistance, et ne sauraient affirmer qu'en se niant.

Mais, si les croyances sont nécessaires, si elles sont une partie intégrante de notre être et de notre vie élevée à sa puissance suprême, il faut encore qu'elles soient aussi sérieuses que leur objet. Or, si Dieu, après avoir créé le monde, n'était capable de produire que le catholicisme, avec ses dogmes pour

l'interpréter, le servir et capter notre foi, Dieu nous paraîtrait tout aussi bouffon que si, après avoir créé la femme et, dans son enthousiasme, voulant la surpasser, il modelait un crapaud.

La vie sociale, telle que notre auteur l'a voulue pour le développement de l'humanité, n'est possible que par l'annexe d'une autre vie. Les sociétés comportent et comporteront toujours de ces exigences qui rendront indispensable un lendemain rémunérateur. Les désastres individuels, du reste, ne sont-ils pas soumis à une nécessité pareille? Pour que l'appréciation de Dieu lui-même soit complète, il faut lui voir un but dans ses œuvres et, le néant pour but, ce n'est que le néant de Dieu.

La croyance domine impérieusement tout ordre politique et, quand les peuples croiront en Dieu comme ils croient en leurs mains, en leurs sentiments, en leur esprit, en eux-mêmes, en un mot, on ne les verra plus, eux et leurs gouvernements, se décourager sur l'impuissance de leurs institutions, s'irriter de la mauvaise foi tracassière des partis, accuser de tous les maux tout ce qu'on nomme révolutionnaire, et tenter de stériles efforts pour remettre à flot des formes religieuses à jamais submergées.

Le monde officiel accuse de toutes les souffrances l'esprit révolutionnaire des temps modernes. Ici vient prendre place une observation que nous n'avons rencontrée nulle part.

Qu'est-ce enfin que ce prétendu esprit révolutionnaire? D'après les faits, on pourrait croire qu'il dé-

coule d'une visée politique. Nous pensons, nous, qu'il dérive d'une aspiration de croyance.

Tous les pays protestants progressent sans révolution. Les pays catholiques sont exposés à d'incessantes secousses révolutionnaires. Voyez la France, l'Espagne, l'Italie, le Mexique depuis soixante ans. Mettez en parallèle l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie, et demandez-vous la cause de ce contraste ?

La croyance protestante s'est assise pour un temps donné après épuration. Elle s'est rendue acceptable, déblayée de la presque totalité du culte, dégagée de presque tous les dogmes, réduite presqu'à Dieu et à la prédication de la morale universelle. Elle fait surtout de la vie pratique. Dans ces conditions, elle fournit encore une base à la société et un aliment aux âmes, en attendant qu'une plus grande force de l'esprit d'examen l'épure encore ou l'anéantisse, si elle résiste au progrès intellectuel.

Mais, pour le moment, il y a cette différence entre les peuples protestants et les peuples catholiques, que les premiers améliorent leurs institutions sans renverser, tandis que les seconds renversent sans améliorer.

L'on ne résoudra pas la question en disant que les races latines sont turbulantes de leur nature. Nous ne savons rien dans l'histoire de plus complétement abruti que ces races durant quelques siècles.

Une fois l'éveil donné, elles ont marché vite, et lorsqu'elles ont reconnu que, du double gouvernement spirituel et temporel, confondus par l'Eglise

dans la même divinité, le spirituel n'existait plus, tandis que le temporel, la pire espèce de pouvoir, continuait seul à fonctionner, sans utilité pour les intérêts moraux, nuisible aux intérêts matériels, elles ont douté de tout et vécu à l'aventure. De là, ce débordement frénétique du matérialisme dans tous les rangs de la société, et ces aspirations ardentes de tous vers la vie à grandes guides d'une actualité jugée sans lendemain.

*
* *

Autrefois la piété résultait de la peur d'une fin du monde prochaine. Aujourd'hui chacun se considère comme une fin du monde et veut mettre à profit le plus de temps possible.

C'est qu'après nous, si rien ne surnage de l'être, quelle longue, quelle profonde nuit pour réparer les forces perdues dans un éclair de mouvement qu'on nomme l'existence. Une éternité nous précède ; suivant les apparences, nous n'y comptons pas. Une éternité nous suit : y compterons-nous davantage? Voilà qui est effrayant si l'on y songe et ce qui doit faire réfléchir.

Les questions que nous abordons dans cette œuvre peuvent sembler oiseuses à plusieurs. Aujourd'hui l'on veut plus que jamais des romans qui intéressent,

qui étourdissent, qui produisent l'oubli de soi. Et plus que jamais cependant la personnalité se tranche et s'isole. L'oubli du soi catholique, dans les âges passés, est facile à comprendre ; c'est un oubli dans la sécurité du port. Mais, à l'heure présente, chercher un appui dans le vide, la clarté dans les ténèbres, la confiance dans le doute de tout, quelle folie. En restez-vous moins dans une actualité insaisissable, qui vous passionne, toute fugitive qu'elle est ; envahi pied à pied que vous êtes, en avant et en arrière, par deux éternités qui se poursuivent, ne laissant entre elles d'autre place, pour votre existence, que l'ombre d'un instant déjà passé quand vous l'avez pu saisir ?

Et le présent vous exalte, lui qui n'existe pas. Quel piédestal pour un siècle visant au sérieux !

Aussi, entendrez-vous dire : il est bon de ne pas réfléchir à ces choses ; mieux vaut s'étourdir.

S'étourdir !

Il est aisé ma foi de s'étourdir, quand un sordide égoïsme vous ramène sans cesse à vous-même. La soif ardente des plaisirs, des jouissances de toute nature, aiguise de plus en plus en vous le sentiment d'une personnalité solitaire, indépendante, vivace. Et cette individualité que l'éducation perfectionne ; que l'absence des croyances rejette dans le positivisme de l'actualité ; que l'abus des sens, par suite, isole, en ne laissant au-dessous d'elle que dégoût, impuissance et découragement, cette personnalité égoïste, comment l'étourdirez-vous au sein

de la satiété? Et que la satiété vient vite pour les seuls appétits du corps!

Perfectionner en nous l'instrument de toute pénétration, et puis chercher à s'étourdir! Et ces réveils et ces retours que provoquent en nous des riens comme les grandes douleurs? Le silence lui-même, un son, une minute de quiétude écoulée, le tumulte d'une grande fête, la rapidité de votre course en voyage, un temps d'arrêt, un cri, une larme, les vagues, une physionomie paisible, la profondeur des cieux, tout vous replace sans cesse en face de vous-même et de vos fins dernières. S'étourdir dans le vin, dans l'ambition, dans le libertinage, en quelque chose que ce soit, c'est rendre de plus en plus sonore la détonation du réveil!

S'étourdir est un remède pire que le mal. L'on ne s'étourdit pas sur les fins de l'homme. Il faut s'éclairer. Pour cela, il faut réfléchir. La paix de la vie doit se faire, non par le découragement de l'esprit, mais par la force de la confiance scientifique.

*
* *

Poursuivons. La bonté des gouvernements gît bien plutôt dans l'esprit des gouvernés que dans celui des formes politiques. Or, l'esprit public, sans une croyance morale profonde et suffisante, ce n'est pas un esprit public, ce n'est jamais qu'un esprit

individuel subdivisé et, avec l'esprit d'individualisme, sans un lien d'union commun, aucun gouvernement ne restera debout que passagèrement et, encore, à la condition de représenter lui-même une autorité personnelle redoutable.

Mais, et c'est là un fait certain, la piété intérieure n'est jamais plus vive chez les hommes des époques avancées, cela parce qu'elle est inquiète, qu'à la fin du règne officiel des croyances religieuses, dont le règne effectif cesse toujours quelques siècles avant son abolition publique. C'est-à-dire que, quelques siècles durant, les religions mortes vivent du respect humain, plus choyées que jamais en paroles, plus délaissées que jamais par les susceptibilités de la conscience.

Une croyance sérieuse doit donc être mise en lumière, non parce qu'elle est utile à l'homme et aux sociétés; non parce que, si elle n'existait pas, il faudrait l'inventer, ce qui implique des principes de convention et d'exploitation : il faut mettre une forte croyance en relief, parce qu'elle est la vérité éternelle; qu'elle s'impose et que les hommes et leurs institutions ne peuvent s'en passer. Comment s'en passeraient-ils, puisqu'elle est l'homme, puisqu'elle est la loi première des institutions? La croyance révélée par la science, c'est-à-dire la vérité, est le soleil moral du monde!

Or, nul ne pourra récuser Dieu démontré par la science, et il est certain que si la création n'avait pas fourni aux hommes l'idée d'un créateur, aucune

religion ne l'eût jamais fait connaître. Aussi mettons-nous au défi toutes les religions ensemble, elles qui s'entretiennent avec la divinité, de nous faire entrevoir une forme matérielle ou morale quelconque, dont la conception soit prise en dehors de la sphère de nos sens.

Voyons, révélateurs, révélez donc, au lieu de nous inventer des paradis, des purgatoires et des trinités prosaïques, qui font aussi peu d'honneur à votre logique qu'à vos épaisses imaginations.

Donc, pour connaître Dieu et l'enseigner, loin de faire appel à des corporations cléricales, qui, plus ou moins, seront toujours, comme dans le passé, des moyens d'abus et de duperie, nous nous adressons directement à l'université, qui dirige l'enseignement public et tient la tête de marche vers l'exploration de toutes les sciences. Elle est le premier mineur de Dieu, qui la délègue, non comme un souverain pontife infaillible, mais comme un simple professeur !

V

Qu'enseigne l'Université ? Les mathématiques, base de toute science. Puis, la physique, la chimie, la mécanique, l'anatomie individuelle et comparée, la botanique, la géologie, la dynamique, l'astronomie.

Par cet enseignement, que fait-elle? Elle dissèque pièce à pièce, atome par atome, principe par principe, prévision savante par réalisation sublime, l'œuvre sortie des mains de Dieu.

Un génie inconcevable de grandeur dote le néant du bienfait de la vie. — Et quel sentiment que celui de soi-même en songeant que l'on pourrait n'être rien ! Y pense-t-on parfois? — Ce néant, parti de si bas et monté si haut, recherche la cause d'une aussi formidable transformation ; il suit à la piste la main ouvrière qui modela un jour ses conceptions divines, par un élan spontané d'amour et comme justification du but utile de son être propre.

D'abord, quel magnifique emploi de ses facultés.

Puis, quoi de plus rationnel que de rechercher la nature de la cause dans ses effets ? En troisième lieu, l'existence une fois produite entre deux éternités et l'éternité, quand on y songe, c'est si désespérément long ! ne serait-il pas monstrueux de se sentir en possession de la vie, sans se préoccuper de son utilité, de son but, du concours qu'elle peut prêter aux fins qu'annonce sa mise en scène ? Une telle actrice peut-elle passer inaperçue ?

La toile une fois baissée, peut-il se faire que vous ne vous demandiez pas ce qu'elle devient ? Quand la mort semble éteindre l'existence ; quand Dieu, d'après des apparences futiles, semble n'avoir édifié un monument que pour y mettre le feu ; n'avoir animé un beau visage de femme des poésies les plus idéales du sentiment, que pour labourer ce chef-d'œuvre prophétique des rides de la décrépitude, vous voulez que l'homme ne s'interroge pas sur ce semblant de contradiction ?

Dieu n'est évidemment pas inférieur à son œuvre, et puisque nous proposons toujours un but à nos actions, quelles actions le plus souvent et quel but ! à plus forte raison le Créateur s'en est-il proposé un, et, celui-là, digne des prodiges constitutifs de la vie matérielle et morale qui, en définitive, ne saurait être qu'un premier enjeu.

Or, la mort n'est pas un but ; elle en est même la négation. Donc la mort n'est qu'une apparence ; car, pour qu'elle fût réelle, il faudrait l'impossible ; il faudrait que ce puits de science sur lequel repose

l'organisme de la vie à tous les degrés et dans toutes les sphères, fût une action du hasard et que Dieu n'existât point. Oui, la mort réelle serait une négation de Dieu, parce qu'un Dieu ne peut créer pour l'unique et sauvage satisfaction de détruire. Comme chez l'homme, ses œuvres doivent concourir à une affirmation et non à une négation. Une vie éternelle ne peut produire sans se nier un néant éternel !

Le monde en effet est une affirmation parce que : de même qu'il est plus difficile de se prouver une création sans créateur ; que cette preuve exige les tours de force des plus extravagantes hypothèses ; qu'il est plus aisé de se démontrer Dieu que de le nier, il est plus simple et plus logique d'assigner un but à la vie et de la voir survivre à sa destinée terrestre, que de l'en déshériter, quand la science vous expose le mécanisme splendide destiné à la produire, à la conserver individuellement, à la propager collectivement.

*
* *

Oh ! la science, comment ne pas l'aimer ? Elle sue Dieu par tous les pores. Et par Dieu hautement compris dans l'immensité de ses réalisations et de ses vues, elle nous impose la croyance en une autre vie !

Est-ce que le principe de la durée de l'existence

n'est point posé dès ici-bas dans la suite successive des générations? N'y a-t-il pas là un enseignement? une révélation secrète de desseins nettement voulus? Et quand tout concourt parmi nous à la reproduction de la vie ; quand on songe que toutes les actions de l'homme valide ont pour but occulte ou avoué le sentiment des rapports entre les sexes; que ce sentiment se manifeste par l'amour, invention égale à celle de la conception de l'existence, nous admettrions que la puissance divine vient échouer sur une tombe? Quel écueil! Et nous, de misérables êtres, nous saurions l'éviter. Si nous ne faisons pas toujours le bien, au moins savons-nous le concevoir. Dieu ne serait donc pas à notre niveau? Il est de ces suppositions tellement puériles qu'elles se réfutent d'elles-mêmes. La logique a ses évidences comme la lumière.

Voilà que Dieu, après avoir tout fait pour perpétuer l'être sur la terre, se donne subitement un soufflet sur les deux joues en disant : Ce que j'avais pu faire de la vie avec un peu de poussière, je ne le puis avec l'élément moral, bien autrement malléable et qui tant se prête aux vastes conceptions. C'est quand je me rapproche davantage de l'infini, de l'espace et de la durée, essences se rapportant le plus à ma propre essence, et où mon action peut atteindre toute sa plénitude, que je baisse pavillon, que je proclame mon inertie, que je désavoue des projets annoncés avec tant d'éclat par l'ébauche d'une création terrestre?

L'homme est donc forcé par tous ses instincts à deux recherches, qu'il doit poursuivre avec acharnement, surtout lorsqu'on le voit courir avec une sorte de désespoir frénétique après l'aliment de toutes les passions. Comme le foyer où ces passions dévorent n'est suspendu que par un cheveu au-dessus d'un abîme infini du rien être, d'après l'incrédule ou les idifférents du monde, nous devons avant tout avoir hâte de nous prouver Dieu ; puis, par la grandeur même de ce Dieu, l'utilité de ses œuvres, que puisse affirmer un but digne d'elles.

Cette double preuve résulte de l'étude des sciences ; mais elle résulte tout aussi bien de l'analyse d'une plume, d'une feuille, d'une écaille, que de l'entente des lois de l'astronomie ou de celles de la respiration comparée.

Qui est-ce qui doute des sciences exactes mathématiquement démontrées ? Personne. Dans ce domaine le doute est impossible et le principe de la vie est pour nous un point de départ assez sérieux, pour que nous n'admettions à ce sujet aucune espèce de scepticisme.

Puisque l'œuvre est scientifiquement affirmée à la raison, l'ouvrier doit l'être bien plus encore, la cause précédant toujours l'effet.

L'Université doit donc se proposer une double tâche : creuser la science aux yeux des générations et, dans cette science, faire resplendir un créateur.

*
* *

Se borner à dire : les propriétés de la matière, les lois de la nature régissent le monde, c'est tout simplement faire preuve d'idiotisme.

On dirait en vérité qu'on n'excite la science au progrès, que pour la mettre au service de l'industrie.

La science, avant tout, doit être l'enseignement de l'âme et sa nourriture.

Est-ce que les lois de la nature et les propriétés de la matière pousseront un pied de blé à son dernier développement, si un germe n'a pas été mis en terre ?

Or, c'est ce germe, prodige de science, qui constitue la merveille, c'est-à-dire Dieu, c'est-à-dire le principe éternel de vie ; car, si Dieu n'eût pas toujours existé, comment fût-il sorti du néant, qui est une table rase, pour arriver à l'être, qui signale une action ?

Les lois propres à la matière viennent développer le germe, parce que les lois de son développement ont été appropriées à toutes les exigences du milieu qui devait lui faire suivre un cours déterminé; mais, est-ce que les propriétés de la matière conçoivent un seul germe, les germes de toutes les créatures, avec un esprit de prévision tel que, de

leur conservation individuelle, ils passent à leur reproduction collective?

En vérité, le hasard serait plus merveilleux que Dieu, si le hasard produisait l'existence, l'ensemble des existences, d'après un plan uniforme, avec une constitution morale, instincts ou esprits, appropriée aux lois de ces existences physiques, si savamment disposées pour rendre durable la vie passagère de chaque individu.

S'il en était ainsi, qu'importent les noms, ce hasard serait Dieu lui-même. Mais, nous sommes si stupides réellement, que les solutions nous semblent toujours plus naturelles par le compliqué que par le simple, par le surnaturel que par les analogies.

Si vous trouviez une montre dans les sables du désert, diriez-vous qu'elle a été produite par le concours fortuit des éléments?

L'existence matérielle, siége d'une existence morale éblouissante, se rencontre dans les solitudes de l'espace et de la durée et, en face de la splendeur de ce mécanisme si rigoureusement mathématique, l'on vient nous entretenir de l'intervention du hasard! L'on vient nous dire qu'un ouvrier aveugle d'origine fabrique des chronomètres et voyage de pied ferme dans les Alpes, comme un aigle plane dans les cieux!

Dieu a donc fait comme tous les architectes; il s'est servi des matériaux placés sous sa main, avec les propriétés qui leur étaient propres.

Mais, il est puéril d'enseigner, avec le catéchisme,

qu'il a créé l'espace, le temps, la matière et ses lois.

Il faut en effet avoir l'ignorance des inventeurs du catholicisme pour oser dire que Dieu produit la durée. Cet aplomb est superbe. Dieu doit être éternel, mais dans l'éternité et, l'éternité, n'est-ce pas la durée? Faites donc, s'il est possible, qu'un être éternel précède l'éternité. L'éternité peut exister sans un Dieu, mais un Dieu ne peut être que dans ce qui dure, dans le temps; que dans ce qui vous contient, dans l'espace. S'il débordait l'espace, où serait-il?

Que de mots vides de sens sortis du catholicisme et avec quel cortége de contre-sens. Puis vous vous étonnez que l'homme, dans la virilité de l'âge; que la société, dans ses luttes contre les gênes de la vie commune, abandonnent, avec le sourire de l'indifférence, les religions enfantines que vous prêchez et dont l'esprit d'examen s'empare quoi qu'on fasse?

Dans le cadre si prodigieusement splendide de l'espace et de la durée — quel cadre! — Dieu a mis les choses matérielles en œuvre, d'après leurs propriétés, auxquelles il subordonna ses créations, et c'est là précisément que gît la manifestation suprême de sa puissance.

D'après ce principe, il lui a été tout aussi facile d'organiser la vie dans le feu, c'est-à-dire dans les soleils qui scintillent au firmament, que dans les astres éteints qui promènent leurs glaciers au sein de l'infini.

Il est donc ridicule à la science d'avancer que la

vie est impossible avec un trop grand froid ou un trop fort degré de chaleur, et qu'une foule de mondes vides et déserts se trouvent privés de l'être.

La vie comporte toutes les formes et toutes les conditions d'existence. Il n'y a de limite que le pouvoir illimité de Dieu. Notre création en fournit un commencement de preuves.

Si les habitants du soleil ont des aperçus aussi étroits que les nôtres, ils jugent notre planète inhabitable par suite d'un froid trop excessif, de même que, n'admettant la vie que sous les formes matérielles de notre propre existence, nous nions la possibilité de toute vie dans une sphère embrasée.

Si nous ne trouvions pas de poissons dans l'eau, très certainement nous nierions qu'une immense famille d'êtres pût habiter les profondeurs de l'Océan et y accomplir sa destinée, comme l'oiseau dans les airs. Le problème a-t-il été résolu et pour l'air et pour l'eau? Pourquoi le serait-il moins pour le feu et pour la glace? Qu'est-ce qui empêche sa solution pour le vide insaisissable de l'éther et pour le peuplement des sphères célestes, que Dieu ne peut vouer à une monotone solitude, après avoir entassé la vie dans tous les recoins de notre monde? Qu'est-ce qui empêche encore sa solution pour une durée infinie dans le temps, après cette inondation de la vie dans toutes les données du possible universel?

Quelle solution est impossible à ce pouvoir que la science, mais la science réfléchie et digne d'elle-même, nous révèle si profond et si insurmontable?

*
* *

La vie est partout. Elle est disséminée à profusion de toutes parts. Elle pénètre dans les profondeurs les plus secrètes de l'infini, parce que la puissance divine est illimitée, et que, pour elle, il ne saurait y avoir rien de vide, rien de superflu et d'inutile là où tout doit avoir une destination, où tout doit concourir à une grande fin : une fin digne d'une puissance éternelle.

Ce raisonnement est logique et, qu'on en soit convaincu, nous ne sommes pas un logicien plus rigoureux que Dieu.

Cette fin, les religions révélées la définissent. Et c'est dans cette présomption d'une ignorance vaniteuse que se révèle toute la petitesse de leurs conceptions cléricales. Aussitôt que nous cherchons à voler de nos propres ailes, en dehors de la sphère par le créateur assignée à nos évolutions positives, nous divagons, et cela doit être, faute des données que comporte un ordre de choses intellectuel supérieur à notre nature terrestre et aux inspirations qu'elle nous fournit.

Aussi, voyez donc quel paradis catholique l'on propose aux enthousiasmes de nos âmes ? Savez-vous quelque chose de plus morne, de plus livide, de plus saintement ennuyeux ? Pour notre compte,

nous trouvons l'enfer bien autrement accentué dans ses couleurs de toute nature et son séjour préférable, soit comme habitation, soit comme composition sociale. La compagnie des saints et des saintes a pour le commun des martyrs un assez médiocre attrait.

Le but que Dieu se propose, sa manière d'y procéder, les réalisations possibles à une puissance sans bornes, sont pour nous lettres closes. Le fini n'étreint pas l'infini. Crétins que nous sommes, laïques ou dignitaires sacrés, ne nous mesurons pas à Dieu; sachons nous en rapporter à la toute-puissance suprême sur les formes ultérieures de notre principe de vie, et sur les horizons nouveaux qu'il peut faire resplendir sous les regards de l'être.

Mais, n'y a-t-il pas de quoi se cacher le visage de honte, quand on songe que l'homme, nous ne dirons pas isolé, mais en corps, voulant se montrer créateur à son tour, et, dans l'ordre des choses morales par-dessus le marché, nous édifie une existence dans le ciel, qu'il compose, qu'il décrit, qu'il mesure, qu'il habille, qu'il peuple à sa guise. Quel édifice et quelle existence ! Quelle burlesque parodie ! Comme le bon Dieu, dans sa miséricorde badine, doit rire de ses plagiaires.

Messieurs, si Dieu vous parlant à l'oreille, au sein du néant, vous eût dit : Je vais créer la vie ! vous fussiez-vous douté, vous hommes de toutes les religions révélées et à définitions de choses indéfinissables, vous fussiez-vous douté des formes qu'il pou-

vait donner à ce je ne sais quoi de prodigieux qu'il annonce sous le nom d'existence? Quel principe, quelle invention aux yeux de ce qui n'est pas! Sondez-vous toute la profondeur de l'écart?

Puis, eussiez-vous imaginé les formes si diverses, si brillantes, si poétiques, si enthousiastes de sentiment, de volupté, de flamme, dont il allait revêtir une sainte lumière, la vie, effroi de votre néant? Eussiez-vous eu l'idée du mécanisme intérieur de toutes ces formes pour alimenter le principe vital, pour en faire jaillir le principe intellectuel, pour rendre ce principe accessible à toutes les sensations du dehors, réalités ou rêveries sublimes, avec la douleur pour flambeau?

Eh bien! quant à l'avenir extra-terrestre, vous êtes ce néant dont nous venons de parler. Entre vos définitions et cet avenir, il y a la même distance qu'entre la mort universelle d'autrefois et la vie générale des créations présentes.

Ne profanez donc pas l'œuvre future de Dieu en la définissant. Bornez-vous à croire, par analogie, que lorsqu'il a pu édifier, avec de la matière, toutes les splendeurs que vous révèlent vos yeux et vos oreilles et que la science explique à vos entendements, ce Dieu sublime, dans l'ordre des choses morales, dans une sphère qui se rapproche davantage de son essence, avec des éléments qui se prêtent outre mesure aux desseins grandioses, montrera de plus en plus, sous cet horizon désormais sans limites, ce que signifie l'infini dans l'infini de ses conceptions!

Après ce que Dieu a fait, rapportez-vous en donc à lui pour ce qui reste à faire, et, de grâce, veuillez ne pas le suppléer de vos imaginations d'eunuques ; car, s'il n'était capable que de ce que vous lui prêtez, en fait d'avenir, nous dirions que s'étant révélé, par la création, dans l'âge viril du génie suprême, il a fini par tomber en enfance.

VI

La morale et la science ont-elles besoin de dogmes, d'une représentation de Dieu ici-bas, d'une Rome quelconque, Église dite universelle? Sans cette Église universelle, sans un représentant infaillible de la divinité, la vérité des mathématiques, la permanence des effets chimiques, la rigoureuse exactitude des lois de la physique sont-elles compromises?

S'il n'y a pas un Pape à Rome, ni conciles, ni évêques dans le monde, ni jésuites dans le coin des alcôves, ce principe moral : faites à autrui ce que vous voudriez qui vous fût fait, cessera-t-il d'être un principe d'une beauté intime, d'une utilité individuelle et sociale scientifiquement démontrées? Au fond de la conscience, et sans le commentaire d'une vieillesse infaillible, au sein de ses infirmités et de l'atrophie des passions, ce qui dénature caractères et jugements, chacun de nous ne sentira-t-il pas que cette parole est d'une vérité éternelle, comme tout ce que consacre la tradition? Qu'avec un Dieu au

ciel, elle doit être forcément mise en œuvre, sauf recours contre une âme responsable?

Il ne s'agit donc pas pour les individus et pour les gouvernements du maintien d'un Souverain Pontife dans une Rome antique ou moderne , il s'agit tout simplement de faire que le Créateur soit si clairement démontré aux hommes, qu'il fasse désormais partie de leur nature morale, comme l'attestation de la vue, du toucher et de l'ouïe fait partie de leur nature physique.

Voilà ce qu'il faut, et il ne faut point autre chose, si l'on ne veut pas s'abuser, fonder l'avenir des Etats sur de décevantes chimères, et maintenir les peuples dans cette fournaise ardente d'une incrédulité jésuitique, qui affiche l'adoration par intérêt et convenance, afin que les autres se soumettent à une règle de respect pour les faits accomplis, dont la tiédeur de votre foi vous dégage.

Les formes religieuses et leurs dogmes sont complétement superflus. Ce sont là des causes d'obscurcissement et des moyens de duplicité contraires aux pures croyances et à leur pratique loyale. C'est par des œuvres, non par des génuflexions, qu'on prouve son respect de Dieu et d'autrui, de soi-même surtout.

L'on a coutume de dire qu'il faut un intermédiaire entre l'homme et Dieu ; que de simples principes sont trop abstraits et abandonnent l'âme à un isolement funeste.

Voyez le protestantisme s'il est surchargé d

liturgie, et à quoi se réduisent les simulacres de son cérémonial. Cette religion, qui se borne à prêcher la morale et son application à la vie usuelle, est nue de tout culte, et, cependant, ses fidèles sont tout aussi fervents que les nôtres, pour ne pas dire plus.

Le protestantisme, religion d'une bonne moitié de l'Europe, est donc compatible avec l'organisation de vastes États et suffit, bien que réduit à une sorte d'abstraction, aux exigences privées de l'être et à ses communications avec l'objet de sa foi.

Cette religion se passe à merveille d'un représentant de Dieu, et d'une infaillibilité humaine, et de dogmes, et d'un culte, et de la divinité de ce culte, déifié par l'esprit envahisseur de toute caste cléricale. Elle s'en passe et n'en maintient pas moins bien, ou pas moins mal, son unité, que le catholicisme romain.

Elle s'identifie mieux surtout avec les nations qui l'adoptent, comme doivent le faire toutes les institutions sociales, parce qu'elle puise ses inspirations et son initiative dans l'esprit national dont elle fait partie.

Les états catholiques reçoivent l'impulsion d'un monde placé hors du monde moderne. Etranger à chaque peuple, il tente de tout ramener aux vues mesquines et cupides de son coin de terre, resté en arrière de mille ans par ses traditions, ses mœurs, son ignorance, et surtout par l'esprit de routine et de caducité inhérent aux vieilles corporations sacer-

dotales. C'est comme si le moyen âge relevait sa tête gothique pour inspirer de ses conseils et même de ses commandements la société politique et civile des temps nouveaux.

Pourquoi ne monterait-il pas également dans la chaire de nos facultés pour enseigner la science comme il l'enseignait autrefois ? Ce serait grotesque, vous voudrez bien en convenir ? Et vous n'admettez pas qu'il est plus grotesque encore de prêcher des contre-sens, en face de ce qui caractérise surtout les époques civilisées, c'est-à-dire le bon sens public ?

Aussi, abandonne-t-on ce monde polaire à l'oubli du passé. Il compte encore quelques traînards, des esprits timides, des infirmes, la femme mondaine, à son retour de la jeunesse, la femme des champs, qui songe bien plus encore à la prospérité de son cheptel ; mais les masses l'ont franchi. C'est un tableau de famille en plus dans la galerie de l'histoire.

De quoi se compose donc une croyance religieuse? De Dieu, d'une âme, d'une autre vie, de la morale, de la conscience.

Pour enseigner ces choses et les faire pratiquer, pourquoi des hommes étrangers à la vie des autres hommes ?

*
* *

Nous venons de le dire, pour enseigner ces choses

et les faire pratiquer, pourquoi des hommes étrangers à la vie des autres hommes? Pourquoi un célibat douteux et, le plus souvent, scandaleux ? Pourquoi des décisions sans appel, en dehors des appréciations de votre propre jugement, sur la donnée qui intéresse le plus votre quiétude, sur celle qui s'impose le moins à l'indépendance de votre esprit? Pourquoi faire apparaître Dieu en personne, quand on ne le voit nulle part, quand il a l'air de se cacher honteusement, malgré que vous l'annonciez présent partout en chair et en os, ignares ignorants que vous êtes ? Pourquoi le faire intervenir en cachette quand il est intervenu de la seule façon digne de lui : par la production de l'univers entier ! Pourquoi des dogmes, des mystères, des contre-sens, véritables négations du Créateur par la négation des lois propres à son œuvre ? Pourquoi des cérémonies inintelligibles, qui ne prouvent rien, faussent le jugement et n'atteignent aucun but justifiable? En un mot, pourquoi un véritable matériel religieux qui, sous le non de religion, substitue l'accessoire au principal, l'effet à la cause et le sacerdoce à Dieu?

D'où il résulte que, lorsque la forme religieuse s'écroule, comme tout ce qui est d'échafaudage humain, cessant de croire à la religion, les masses cessent de croire en Dieu. Mais aussi, comment un clergé infaillible peut-il être assez imprudent ou assez ambitieux pour identifier Dieu et la religion, ce qui passe avec ce qui reste?

C'est là un véritable attentat à la sûreté indivi-

duelle, et à celle surtout des sociétés, sans compter l'outrage fait à la majesté divine.

Dieu, affirmé par la science, doit se passer de tout autre missionnaire. La science, c'est-à-dire la création expliquée, rend de lui un témoignage authentique partout où un être quelconque peut subsister.

La science est une, parce que les lois de la création sont partout les mêmes. Le même enseignement régnera donc de toutes parts. La croyance sera forcément uniforme, et l'on n'aura plus le triste spectacle d'entendre annoncer autant de Dieux divers, qu'il y a de religions diverses, ce qui jette dans les âmes un doute désastreux, tant sur l'existence de la divinité, que sur les fins dernières de l'être et, par suite, sur les règles morales qui doivent présider aux actes de la vie publique et privée.

Comment voulez-vous qu'on tienne à son semblable, aux gouvernements, à l'ordre, aux progrès pacifiques, lorsqu'on sent la croyance s'échapper de l'âme, et tous les vides de l'incertitude, c'est-à-dire notre suppression, la remplacer?

Or, la science, base de toute foi dans l'avenir, ayant pour interprète naturel l'Université, tête de l'enseignement dans tous les Etats, le personnel universitaire sera un jour substitué au personnel clérical,

L'Université, pour remplir dignement sa tâche, n'aura qu'à élever son esprit au-dessus de son terre à terre actuel. Elle se borne à constater des effets.

Elle devra remonter aux causes. Elle creuse la science jusqu'aux lois de la matière ; elle devra la creuser jusqu'à la combinaison intellectuelle qui mit ces lois en jeu, pour les faire concourir à une fin qui n'est pas leur fin propre, prises isolément. Elle devra l'approfondir jusqu'à ce je ne sais quoi d'inimaginable qui, dans des lois contradictoires, trouve des notes dont il compose la plus surprenante harmonie, que le néant fait homme pût s'attendre à écouter.

Elle enseignera les sciences et, par elles, prouvera Dieu et la vie future.

Elle enseignera la morale, qui résulte des rapports des hommes entre eux, des rapports de l'homme avec le reste de la création, des rapports de l'homme avec son auteur suprême. La morale est, elle aussi, une science exacte, émanant de l'étude des sciences physiques. Elle en constitue la tête et pour ainsi dire le modèle. Elle est comme un premier reflet ou un premier rayon du mécanisme moral de sphères supérieures, dont le mécanisme terrestre n'est qu'un écho lointain, résonnant à l'âme au travers d'une enveloppe de boue : boue trop souvent ignoble et parfois si ravissante.

*
* *

La chaire universitaire agrandie devient donc la chaire religieuse de l'avenir.

Est-ce à dire que nous allons demander à l'Université de nous faire des tours de force, qui imposeraient fort peu à l'expérience positive de l'esprit public, à sa sagacité et à sa malice railleuse ? Nous ne disons donc pas à nos professeurs de se vouer à la virginité. L'on ne comprend pas trop ce qu'elle peut produire d'utile auprès des croyants, et l'on pourrait lui trouver des préoccupations assez inutiles. Nous ne les engageons pas davantage aux cérémonies propres à frapper l'ignorance, l'ignorance devant être bannie comme la plus impitoyable adversaire de Dieu, puisque elle bouche la vue et empêche de le voir. Evidemment, ils n'auront jamais l'idée d'une présence réelle, qui fait avaler à l'homme, comme à un anthropophage, la chair, le sang et les os d'une divinité, sans compter ses excréments. A quoi bon des vêtements aux formes excentriques, des gestes pouvant faire croire à des exorcismes ou à des évocations fantastiques, quand les instruments de chimie, de physique, de l'astronomie nous mènent droit à Dieu avec le concours des quatre règles de l'arithmétique ? Ils sont nos facultés agrandies, des mains plus puissantes, une vue plus longue, un échafaudage qui nous élève au faite de l'édifice, des ailes qui nous transportent : ils sont le pouvoir d'appropriation humaine porté à son maximum d'énergie.

Les appareils de la science, avec leurs démonstrations irréfutables, voilà ce qui forme la seul liturgie rationnelle.

Ces appareils et ces instruments, c'est l'œil de

l'homme civilisé ouvert sur Dieu : c'est la chaîne du sublime forçat.

Comparez donc ces liens, qui fusionnent l'être dans son auteur, avec les liens catholiques, tels que la foi, c'est-à-dire l'aveuglement; tels que les mystères, c'est-à-dire la négation du sens commun; tels que la trinité, c'est-à-dire le distinct qui est indistinct; tels que les dogmes, qui sont aujourd'hui des vérités éternelles, et demain de burlesques mensonges; tels que la virginité après enfantement; tels que ces principes superbes : il n'est que la foi qui sauve; hors de l'Eglise, point de salut; acceptez et croyez sans examen; renoncez à votre esprit, à votre initiative, à votre raison, en faveur de l'infaillibilité cléricale, ce qui revient en pratique à ce beau succès autoritaire : livrez-vous pieds et poings liés.

Il y a dans le nouvel enseignement religieux de quoi satisfaire les plus récalcitrants. Mais, comme après la satisfaction de la raison et de son jugement, point de départ de toute conviction solide, on trouve dans l'organisme humain autre chose à contenter : le cœur, les sentiments, leurs poésies et leurs enthousiasmes, leurs aspirations et pour ainsi dire leur prescience d'un inconnu en d'autres destinées, servons-nous de tout ce que Dieu mit dans nos mains pour remonter à lui et nous être un moyen de projection hors du matérialisme de nos sphères.

La musique est le plus magnifique langage de l'âme et ce qui la fait le plus vibrer. La musique des cathédrales, mêlée aux solennelles volées de

cloches, est peut-être ce qu'il y a de plus réel dans le culte catholique, et lorsque vous aurez fait précéder vos instructions scientifiques sur Dieu par ces concerts, qui vous rendent plus accessibles au bien et au beau, vous verrez si votre parole ne sera pas mieux entendue que celle du prêtre, expliquant des dogmes puérils, qu'il ne comprend pas.

Ce n'est pas ici le lieu, dans un cadre restreint, où nous ne signalons que des données générales, d'exposer nos idées sur l'organisation universitaire, en vue de sa double mission scientifique et religieuse. Mais, si le moyen religieux de l'avenir c'est la science, et il n'en existe pas d'autre ; toute conviction résultant d'une démonstration, deux ou trois élèves de l'école normale, par canton, y remplaceront tôt ou tard avec avantage les dix curés que nous y comptons en moyenne, surtout s'ils sont tenus de se faire recevoir médecins. Quelle différence entre la vie oisive et monotone des uns et la vie si comble et si utile des autres. Quelles merveilles pour les paysans que les révélations splendides d'une science mise graduellement à leur portée, soit pour leur apprendre Dieu, soit pour leur enseigner la chimie organique applicable à leurs travaux?

Et dans les villes, alors que nos savants de l'Ecole polytechnique et de l'Ecole normale viendront jeter la lumière à plaines mains dans les ténèbres des choses existantes, verra-t-on sur la physionomie de l'auditoire ce sourire du doute, de la tristesse ou de la raillerie, quand ce n'est pas le calme

glacial de l'indifférence, qui accueille d'habitude la parole des prédicants apostoliques romains?

Mais, qu'importe au clergé, pourvu qu'on entende la messe, qu'on se confesse et que l'on communie? Ce qu'il veut, ce sont des actes de soumission, qui assurent le règne de son temporel. C'est également plus commode pour les fidèles qui, dans l'oubli des œuvres fraternelles de la morale suprême, mais dans la pratique du culte, croient trouver un sûr moyen de salut.

L'influence cléricale y gagne ce que l'ordre social y perd. Mais la société surnage et les gouvernements paient pour les coupables.

Du reste, le système des conférences, qui tend à se propager aujourd'hui, est un acheminement vers notre ordre d'idées. Qu'il élargisse sa sphère; qu'après le but social, il vise au but religieux, par la philosophie de la science, et ces enseignements privés de l'opinion peuvent amener d'immenses résultats.

La science a déjà fait une position à son génie dans le monde, puisque l'esprit domine et conduit toutes choses. Elle en fera une à son âme dans les ténèbres si horriblement saisissantes de l'avenir, qui, pour le doute comme pour la négation, est la plus effroyable des réalités. Etre! et songer qu'on peut n'être plus après la mort! Non, jamais, jamais! Que c'est long un jamais sans retour! L'œil se ferme et ne se rouvre plus. Le temps a beau durer, plus il vieillit, plus renaît sa jeunesse et plus vous vous enfoncez dans une éternité qui, désormais pour vous,

sera sans commencement ! Le néant, toujours le néant !

Il y a dans la poursuite de cette idée les éléments de toutes les rages et de toutes les folies.

Mais, Dieu serait un monstre infernal s'il n'avait animé le néant que pour faire savourer à la vie les terreurs d'un néant éternel.

Ou plutôt, il n'y aurait pas de Dieu, et le temps, l'espace et l'être ne seraient que le vain mirage d'une indéfinissable orgie de la fatalité.

VII

Le mot religion ne peut tarder à disparaître, du moins dans son acception ancienne. La preuve de l'existence de Dieu est une science ; la preuve de la nécessité d'une autre vie est une science ; la preuve de la certitude de la morale est une science. Il existe des sciences morales comme des sciences physiques : elles sont aussi exactes les unes que les autres.

La vérité repose toujours sur une science ou en devient l'origine, si du reste elle n'en forme pas un embranchement. Mais, comme religion signifie vérité relative ou de convention, et que les siècles seront de plus en plus portés à n'admettre que des vérités absolues ; qu'ils repousseront chaque jour davantage les actes de l'arbitraire et tout ce qui aurait tendance à paraître imposé, surtout dans le domaine de l'esprit ; que la foi, sorte de violation de la raison et de son for intérieur, n'est que la négation des éléments sur lesquels elle repose et dont elle cache la pusillanimité ; que toute conviction solide, et les exigences

de la vie méritent bien quelque solidité, veut être brillamment éclairée, profondément mûrie ; par ces considérations, les religions révélées qui n'admettent qu'ignorance, qui repoussent sensément tout examen et toute discussion, seront remplacées par la science, qui ne se fonde, ne se développe et ne subjugue que par les investigations les plus infatigables.

Ainsi, à la place du mot religion, il y aura le mot science de Dieu ou science morale.

Et, dans cet ordre de faits, les opinions personnelles, les décisions arbitraires, les actes d'intolérance deviendront impossibles, les instruments de la science, c'est-à-dire les appareils de toute sorte, puis les mathématiques, et enfin la logique sanctionnée par le bon sens de tous, ce qui constitue l'opinion, tranchant souverainement les questions de toute nature.

Rien n'est indépendant comme la science et rien de plus souverain. Quand la conscience des sociétés reposera sur cet élément de certitude, qui inspire à l'âme tant de dignité, en lui montrant ce qu'elle est capable de découvrir et qui rend si humbles tous les orgueils, en révélant à leur petitesse de si écrasantes grandeurs, vous aurez des citoyens libres par le caractère, soumis à l'esprit de hiérarchie par l'habitude de l'ordre, que leur inspirera l'étude d'un ordre supérieur.

L'esprit d'indépendance, l'esprit de hiérarchie, c'est-à-dire le respect d'autrui, le respect de soi, qui

nous font aujourd'hui complétement défaut, telles sont les deux garanties indispensables à la permanence des gouvernements et à la souveraineté des nations.

Les gouvernements s'abuseraient s'ils comptaient sur la durée parce que l'esprit public est sans caractère, et soumet servilement sa volonté aux décrets d'un absolutisme quelconque. Un tel esprit public n'aime rien, ne s'attache à rien, n'estime rien, doute de tout, se joue de tout, et n'inspire ses actions que des soubresauts d'une volonté capricieuse, sans traditions, sans pressentiments, qui édifie et renverse par lassitude de ce qui est, par entraînement irréfléchi vers ce qui n'est pas. C'est un sable mouvant; c'est le vide !

*
* *

Un peuple qui sait vouloir, qui sait imposer sa volonté, n'accepte que les choses lui paraissant acceptables, et ne permet pas aux gouvernements ces fautes qui les perdent. Ce peuple devient responsable, et il faut qu'il le soit dans l'intérêt public, dans l'intérêt de l'autorité.

Un peuple composé d'hommes et non d'enfants, comme aujourd'hui, enfants qu'il faut tenir en tutelle, sauf vitres cassées, ce peuple d'hommes comprend

l'esprit de hiérarchie et s'y soumet. Alors il fait plus des neuf dixièmes de la tâche des gouvernements, par son acceptation volontaire des actes officiels et par le concours qu'il leur prête.

Les gouvernements ont donc intérêt à former des hommes, pour se trouver en face d'un élément sérieux, constituant lui-même une donnée permanente. Comment voulez-vous rencontrer de la permanence dans la durée des pouvoirs sociaux, alors que la société elle-même n'offre qu'instabilité ?

On ne cesse de crier contre les gouvernements et, par suite, chacun est à la recherche de la forme gouvernementale la plus parfaite. Si les partis ont de la consistance, c'est que chacun d'eux se prétend en possession des meilleures institutions politiques.

Or, il faudrait se convaincre de ce fait, c'est que la forme des gouvernements importe moins que la constitution morale des gouvernés. Il n'est pas de bon gouvernement avec un mauvais esprit public, tandis qu'un bon esprit public fait de tout pouvoir un bon gouvernement.

La tâche des pouvoirs politiques n'est pas une mince corvée. Nous disons par suite aux gouvernements : prenez le moins possible d'autorité, et il vous en restera toujours trop. Rétrécissez la sphère de votre responsabilité et rejetez-en la plus large part sur les intéressés eux-mêmes. Il faut à tout prix se soustraire aux récriminations de l'intérêt personnel. Alors même qu'il agit par son initiative propre, vous le voyez rejeter la faute de ses mé-

comptes sur ce qui fût le plus étranger à ses décisions.

Nous disons aux intéressés : est-il possible que tous les gouvernements soient mauvais ? Et, cependant, vous les renversez tous les uns après les autres ; vous amoncelez des ruines et prétendez fonder. Or, tous les pouvoirs, quelle que soit leur forme, gouvernent à peu près de même et selon des errements à peu près identiques. Cela prouve une chose : c'est que l'intérêt gouvernable comporte des exigences, qui imposent des modes uniformes et non multiples, blâmés par toutes les oppositions, et que toutes les oppositions pratiquent forcément lorsque le pouvoir tombe dans leurs mains.

Que les peuples se gouvernent : ils ne le feront peut-être pas mieux que les autres ; mais au moins ne pourront-ils s'en prendre qu'à eux-mêmes.

Nous disons encore aux gouvernés : au lieu de vous abandonner à un individualisme désastreux, qui vous porte à nier tout ce qui n'est pas vous-mêmes, sachez avoir un intérêt national, avec une volonté personnelle désintéressée, mais ferme, mais impartiale. Inspirez-vous d'un esprit de hiérarchie, si opposé à l'état présent des caractères, qui vous permette d'accepter les supériorités sans envie, la volonté d'autrui, ses intérêts, et vous fasse un devoir de leur prêter main-forte.

Or, vous n'aurez une noble indépendance de caractère et l'esprit hiérarchique qu'à l'aide d'une ferme croyance. L'abnégation individuelle, d'où résulte

la hiérarchie, soit dans la société, soit dans la famille, vous ne l'obtenez que par un détachement bien entendu des choses d'ici-bas; la fierté, sans orgueil, d'où naît l'indépendance des caractères, vous ne la réalisez que par une juste appréciation par chacun de son individualisme, dans ses rapports avec les autres hommes et avec son Dieu, c'est-à-dire avec la destinée commune, destinée identique pour tous et où grands et petits, à l'état réel d'âmes égales entre elles, prendront rang, l'heure venue, selon les œuvres de leur passé. Si c'était là une chimère, elle déshonorerait Dieu et ferait honneur à l'homme, capable d'inventer la magnificence de son auteur, l'immortalité, une suprême justice. Ou plutôt, répétons-le à satiété, il n'y aurait pas de Dieu et, par contre, il ne saurait exister de création.

La croyance seule obtient les résultats dont nous venons de parler. La vie présente ne peut atteindre son maximum de supériorité que par la perspective d'une vie future. Sans vie future, et quels que soient vos raisonnements sur le devoir, sur une conscience publique de convention, qu'on admet ou qu'on repousse selon ses goûts, il n'y aurait de logique que le plus sordide égoïsme. Alors, il serait sensé de dire : le succès seul justifie les moyens; seul l'insuccès les flétrit. Le dévouement, l'amour du bien, l'abnégation, tout ce qu'il y a de noble en nous serait un leurre de la duperie, et les plus grandes vertus humaines ne seraient que des vices attentatoires à la plénitude des jouissances, vers laquelle

nous devrions mathématiquement viser, sauf à n'être que des machines sans raisonnement.

Alors, des choses sublimes se trouveraient sorties du néant pour n'aboutir qu'à la négation de leur source originelle. Il faudrait être idiot pour penser de la sorte.

VIII

Voici comment nous entendons l'enseignement religieux par la science.

Un professeur ou un simple particulier monte en chaire ; car la chaire est accessible à tous et l'enseignement de Dieu n'est pas plus un privilége ou un monopole que l'étude, la richesse ou le travail.

L'orateur monte en chaire soit dans nos cathédrales, soit dans les bibliothèques publiques, soit dans les musées, soit dans les palais des beaux-arts, soit dans les laboratoires de chimie, soit au sein de la nature, soit dans les observatoires d'astronomie.

La musique entrant de plus en plus dans l'éducation nationale, des concerts précèdent l'instruction : ils détachent l'homme de lui-même, l'émancipent des attaches terrestres par trop matérielles et, en étendant l'esprit, donnent de l'essor à l'âme.

L'orateur s'exprime ainsi :

*
* *

Mesdames et messieurs,

Savoir, c'est croire ! nous le prouverons. Par suite, l'ignorance, c'est ou une foi aveugle passagère, ou le doute, ou la négation.

Or, l'homme, sans croyances, s'il est logique, doit être un franc scélérat. S'il reste bon, c'est un niais qui n'a jamais su faire, en vue de ses sens, la seule chose qui vaille en lui, ni une addition, ni une soustraction.

Tout ce qu'il additionne au profit de ses passions, il doit le conquérir. Tout ce qu'on leur soustrait, on le lui vole : telle est la loi naturelle du matérialisme.

Si la société ne se composait que de scélérats, que serait l'humanité ? Une dérogation hideuse à l'ordre sublime qui règne dans la nature entière. Comme un acte de simple bon sens consiste à dire que l'humanité, couronnement de l'édifice, ne doit point déroger à l'ordre parfait qui l'encadre, et qu'elle doit au contraire compléter l'harmonie universelle, le sens commun seul indique que l'homme, au lieu d'être mauvais, doit être bon.

Pour être bon, il doit croire ; pour croire, il faut qu'il sache : dès-lors, instruisons-nous.

Pour s'instruire et s'identifier les choses apprises,

il faut avant tout juger par soi-même. Nous faisons donc appel à l'initiative propre et libre de chacun.

Nous repoussons comme un vice, comme une abdication criminelle de soi, toute acceptation d'un enseignement quelconque sans examen. Achetez-vous un champ, un cheval sans les voir et sans savoir ce qu'ils valent? Une croyance, d'où dépend le repos de la vie et la paix des sociétés, vaut-elle moins la peine qu'un cheval ou qu'un champ d'attirer l'attention de votre esprit et d'exercer votre jugement ?

Ce que l'on se démontre vrai fait partie de notre être et n'est plus sujet au doute. Deux et deux font quatre, est une partie intégrante de votre nature morale, comme vos mains et vos yeux font partie intégrante de votre corps.

La croyance ne peut-elle pas arriver à ce même degré d'identité avec notre être? Bien mieux, et la croyance scientifique va plus loin, elle est nous-mêmes !

Nous disons :

Toute création exige un créateur, donc il y a un Dieu. Faisons de la logique la plus rigoureuse.

*
* *

L'on nous répondra : si la création a toujours été, un créateur est inutile, et il n'en existe pas.

Mais, d'abord, si notre planète n'est qu'un éclat

du soleil, et si elle fut un jour incandescente, ce que semble attester sa forme, elle était inhabitable pour son règne animal et végétal actuels : donc ce règne a été créé.

S'il n'a pas été créé, est-il né spontanément par le concours fortuit des éléments? Mais, alors, pourquoi ne l'a-t-on pas vu depuis naître de même? Si aujourd'hui les hommes ne surgissent pas de terre par hasard, pourquoi en auraient-ils été davantage autrefois les produits directs?

D'un autre côté, nous avons la preuve chimique du séjour des eaux dans les plus hautes régions. Il est probable, non pas que ces eaux s'élevèrent au-dessus des plus hautes montagnes calcaires, leur masse totale ne comporte pas un pareil niveau pour le monde entier, mais que les bas-fonds de la mer ont été soulevés, et que, durant des siècles, la surface entière de la terre fut engloutie sous des océans. Les continents actuels, d'abord submergés, mis plus tard à découvert et peuplés, il faut encore admettre un créateur.

Mais, peut-on objecter : il est des chaînes de pics qui jamais ne furent sous-marines.

Par leur constitution, elles étaient tout aussi inhabitables que si elles se fussent trouvées sous les eaux. Quelle végétation trouvez-vous possible sur une roche nue et stérile?

Mais, bien que l'intérieur de la terre soit encore en feu, ce qui fait présumer une origine incandescente; bien qu'il soit probable que sa surface, sauf

quelques crêtes désertes, fût pendant de longs siècles submergée, écartons ces deux hypothèses et serrons la question de plus près.

Si l'homme, avec tout le règne animal et végétal, duraient tout d'une venue, l'on pourrait fort bien supposer qu'ils n'eûrent pas de commencement. Mais, qu'est-ce que la durée de la vie dans ses conditions organiques présentes ? Une suite non interrompue de commencements et de fins.

D'un autre côté, l'homme, comme tout le règne vital, naît d'un germe et se reproduit par lui. A chaque instant il commence et finit, et il commence par une cause génératrice connue, indépendante de l'intervention du hasard ou du concours fortuit des éléments. Sa vie a un début, c'est-à-dire un commencement ; elle provient d'un germe, c'est-à-dire d'une composition providentiellement voulue, dans l'homme qui précède, et celui-ci devient par suite un créateur.

L'homme dérive donc toujours d'une origine : c'est le principe ! Et, vous avez beau remonter au plus loin dans la durée, ce principe y conserve son empire, et il faut, quoi qu'on fasse, atteindre une dernière limite où l'homme émane d'un auteur suprême et antérieur.

Nous venons de le dire : à chaque instant, dans la durée, l'homme commence et finit, et nous supposerions, contre toutes les analogies, alors qu'il n'est pas d'autre manière de raisonner, que ce qui recommence sans cesse ne commence jamais ?

Mais, cette nécessité rigoureuse du germe, n'est-elle pas une date ? n'implique-t-elle pas une origine ? une introduction sur la scène ? Fait-elle pressentir une durée sans commencement, elle qui commence ? elle qui interrompt la durée ?

Remontez donc de germe en germe, c'est-à-dire de commencement en commencement, quel est le dernier chaînon de la série ? Toujours le même temps d'arrêt : un commencement !

De même et à l'opposé, remontez de l'infini à l'infini, le dernier terme, c'est l'infini !

C'est fatalement la combinaison des deux premières vérités éternelles : le fini et l'infini ; c'est un commencement de la matière organisée dans ce qui ne commence pas : création ! éternité ! Dieu !

Mais, si la vie organique ne commence point, pourquoi donc commence-t-elle aujourd'hui à toute heure dans la suite des générations ? Comment se fait-il qu'elle ne puisse éclater dans le domaine de l'existence sans un père et une mère, combinaison double et par suite plus compliquée ; sans un germe, sans un auteur, sans un créateur ? Sans un principe qui commence lui-même, jusqu'à la cause première qui ne saurait commencer ?

Voyons, qu'on veuille bien nous donner une bonne raison. Ce qui est certain, c'est que toutes les analogies sont pour nous.

Donc, tout commence ici-bas, et cela doit être puisque tout finit. Finir est le propre de la matière organisée, du moins dans sa forme organique, parce

que cette forme est un état contraint, une situation tendue, une dérogation aux lois de chaque atome pris isolément. Ce n'est point là un état naturel de la matière, c'est un état artificiel. De même, le mouvement imposé au repos par la vie est une donnée violente, qui exige une impulsion et par suite une intervention étrangère.

S'il vous plaît de dire que des choses qui commencent et finissent sans cesse, n'ont jamais commencé, c'est-à-dire qu'elles ont duré toujours, nous aurons autant de raison en disant qu'elles ne finissent jamais. Vous prenez la proposition par un bout, qui échappe à notre vue ; nous la prenons par l'autre, qui est actuel et tombe sous nos sens, voilà toute la différence. Or, l'homme finit, et la race a beau persister, la race n'est pas un être, une unité individuelle, l'œuvre en un mot. L'œuvre finissant, cette œuvre commence !

Puis, enfin, le fini est dans les données essentielles de la matière : le fini dans ses formes innées ; à plus forte raison dans ses formes composées.

Or, une suite successive de finis, implique forcément une fin dernière. De même, une suite successive de commencements, implique de toute nécessité un commencement originel.

Donc la création commence. Et, que ce soit par l'ensemble des êtres ou par quelques-uns seulement et d'une manière successive, peu importe. L'essentiel, c'est qu'il faille un créateur.

Assistons dès lors à l'organisation de la vie et

voyons si, Dieu absent, elle peut être le fait du hasard.

*
* *

Le catéchisme catholique enseigne que Dieu fit toutes choses de rien. C'est là une absurdité ajoutée a tant d'autres.

Il est des choses qui existent de soi et qui sont coexistantes. Ainsi, l'espace, la durée, Dieu, la matière, sont des données fatalement éternelles.

En dehors de ces quatre faits, que la fatalité suprême des temps pose pour base de ce grand problème de l'être universel, hors duquel nous ignorons ce qui pourrait exister; car, que mettre à sa place? nous n'admettons plus que la Providence et son immense harmonie, c'est-à-dire des choses voulues dans un ordre déterminé.

Mais, Dieu crée si peu la matière, qu'il ne dépend pas de lui d'en introduire un seul atome de plus dans l'espace ou de l'en supprimer. Ce qui est, est, et ne peut pas ne pas être. Chassez-le, ce sera toujours quelque part. Produisez-le, c'était où vous l'avez pris.

Vous dites que Dieu fait toutes choses de rien? qu'il peut tout? Évidemment il peut beaucoup; mais qu'il tente donc de supprimer l'espace et la durée?

Lui aussi subit une loi : il ne peut pas ne pas être dans ce qui dure et dans ce qui contient, tout infini qu'il soit.

Il est donc ridicule, surtout dans des matières qui, plus que les autres, exigent la plus scrupuleuse certitude, d'avancer des mots vides de sens ou dont on ne sait mesurer la portée.

Dieu invente donc la vie organique.

A-t-il commencé par notre monde ? Ce n'est pas probable. Dans leur nombre prodigieux, nous figurons au rang des plus infiniment petits. Notre classement par importance nous rejette donc loin des premiers débuts.

Levez les yeux au ciel par une belle nuit et, quoique tous les astres qui l'encombrent soient séparés par des millions et des milliards de lieues, ils se touchent au point, comparativement à l'étendue de leur cadre, qu'ils s'offrent à notre regard sous les apparences d'un nuage de poussière. Une poussière de mondes, est-ce plus miraculeux qu'une poussière qui s'envole des grands chemins ? Pas davantage. Cela donne seulement une vague idée de ces deux termes ; fini et infini ! Et ces deux termes, quel canevas pour un Dieu.

Mais, aussi, comme il s'est élevé au niveau de ces données éblouissantes pour nos conceptions.

Or, qui sait la multiplicité des formes de la vie appropriées aux milieux constitutifs de ces sphères célestes ? Et qui peut savoir notre rang dans l'ordre de production de l'existence au sein de ces atomes

qu'on qualifie du nom d'univers? Ces univers imperceptibles dans le grand univers, n'ont-ils pas un âge entre eux? On l'ignore, et qu'importe pourvu que Dieu nous apparaisse démesurément grand.

Dieu crée un jour la vie organique de notre planète. La veille, elle n'existait pas. C'est d'une table rase qu'il tire l'idée de notre création. Quel bel acte d'initiative! Quel exemple il nous donne! Et le catholicisme qui tenta de supprimer l'initiative humaine, lui qui en abusa d'une façon si grotesque et si sanglante!

Avant que de poursuivre, un mot de réponse à certains contempteurs de Dieu. Il en est qui prétendent qu'une vie imparfaite et grossière est tout d'abord née d'elle-même; puis, qu'elle s'est insensiblement perfectionnée au point de devenir tous les êtres que nous connaissons.

Alors du ver, puisqu'il faut descendre aux classes les plus simples, du ver se perfectionnant dans la suite des siècles, vous admettez que sont provenus l'homme et le cheval? C'est assez fort. Prenons la contre-partie. Croyez-vous qu'une dégénérescence illimitée puisse jamais faire du cheval et de l'homme un petit moucheron?

Cela tourne à la bouffonnerie. Mais, enfin, il n'y a rien là de plus excentrique que certains dogmes du catholicisme.

Comme nous ne pouvons embrasser la création entière pour la disséquer comparativement, restreignons-nous à une seule unité dans chaque règne.

Analysons l'homme, l'insecte et le poisson, ce qui vit sur terre, dans l'air et au fond des eaux.

Cette opération n'est pas autre chose qu'un jaugeage de Dieu. L'humanité apprend ainsi à le connaître dans la mesure de ses connaissances. Si nous pouvions tout savoir, nous saurions le Créateur dans son entier; mais, par l'étude de notre monde, nous n'obtiendrons jamais qu'une fraction des connaissances possibles, et notre conception de Dieu correspondra à cette fraction, fraction éblouissante de grandeur et qui peut certes bien suffire à la certitude humaine.

IX

Dieu tire l'homme de la matière. A la place de la mort, il met la vie. Dans ce qui n'avait nulle conscience de l'être, de l'étendue, de la durée, du bruit, du mouvement, de la lumière, des sensations, des pressentiments, des aspirations vers tous les inconnus, il implante une individualité, un moi, une glace immense et sublime dans laquelle viendront se refléter les choses qui sont : accouplement incomparable, où ce qui est ne rayonne plus dans le vide, se perdant au sein de l'oubli et rencontre un je ne sais quoi qui est à son tour, avec le sentiment de sa propre existence, avec la certitude anxieuse qu'il pourrait ne pas exister et qui vient servir de témoin ou de spectateur, à ce choc journalier entre une éternité de néant et une éternité de vie.

Quel contraste ! quelle distance entre les deux termes qui viennent de se rapprocher. Etre, ne pas être se donnent la main. Il n'est qu'un Dieu pour avoir de pareilles idées. Nous, hommes, dans nos inventions, nous ne faisons que découvrir ce qui

existe. Dieu invente ce qui n'est pas. Comprenez-vous celà ? Ce qui n'est pas, le concevoir !

Comment s'y prend-il pour organiser la vie ? Dieu a beau être caché dans le fini de nos perceptions, bien plutôt que dans l'infini de sa grandeur, voyez-le cependant, examinez-le face à face lorsqu'il produit l'existence : suivez avec nous l'œuvre du grand artiste et pressez, avec tous les attendrissements de l'amour, cette main qui se cache, mais que votre cœur peut saisir !

Qu'il nous soit permis de dire, entre parenthèse, que cette pensée si simple vient de nous arracher une larme.

Dieu met sur pied un squelette. C'est la charpente de la vie. Quoi de plus affreux ? Et qui pourrait jamais se douter que, de ce monstre placide, sortira ce chef-d'œuvre de poésie matérielle et morale qu'on nomme la femme ? Que cette épouvantable tête de mort, avec les trois ignobles trous de la face, deviendra cette belle tête de jeune fille, si gracieusement posée sur les épaules et où les trous repoussants seront remplacés par des yeux magiques, merveille de forme et d'expression céleste ; par une bouche ravissante, dont les lèvres vous parleront comme les yeux un langage indéfinissable de bonheur, quoique peut-être avec plus d'intimité ? Qui pourrait se douter encore que sur ce crâne de plomb, mat et d'apparence rocheuse, viendra se déployer à flots de soie une chevelure magnétique capable d'embraser vos sens ? Que sous cette cheve-

lure, un front paisible et pur vous fera rêver toutes les quiétudes; que l'ensemble de la physionomie révélera, par l'organe des éléments matériels, les lointains échos de l'essence du génie vital en des sphères inconnues !

En face du squelette, ce hideux rudiment de l'être, qui eût pu se douter d'une transformation pareille ? Mais que Dieu sait partir de bas pour s'élever haut. Comme il entend les contrastes et comme du plus petit il s'élève au plus grand ; du laid au beau ; du moucheron, immense harmonie imperceptible, à l'harmonie plus imperceptible encore des mondes jetés en dehors de nos orgueilleuses perceptions.

Mais, n'anticipons pas. Dans cette charpente osseuse, il s'agit de placer la vie. Quel problème ! Le résoudra-t-il ?

Voyez d'abord les muscles qui viennent rattacher entre elles toutes les articulations, toutes les parties qui auront à se mouvoir; puis les nerfs se répandre partout où la volonté devra se transmettre, dans tous les recoins d'où une sensation pourra faire retour sous forme de douleur, de joie ou d'avertissement salutaire ; les artères, comme un tronc d'arbre, se ramifier à l'infini jusque dans les prolongements les plus extrêmes du corps ; de ces sections extrêmes naître les veines par des ramifications semblables et venir former un tronc principal et collecteur. En cet état, le squelette est déjà enveloppé d'un nuage épais de filaments et de cordages qui obscurcit la vue. Rendez-vous dans un musée d'ana-

tomie et ce premier spectacle de l'organisme humain frappera vivement votre esprit.

Qu'introduit encore Dieu dans le squelette pour atteindre le but qu'il se propose ?

Il y place des poumons, un cœur, un estomac, des entrailles, le foie, un cerveau ; puis des yeux, un nez, des oreilles, une bouche, des dents, une langue, des pieds, des mains, des formes, le tout recouvert d'une peau ou enveloppe qu'aucune feuille de fleur ne saurait égaler dans sa moiteur limpide et rayonnante.

Voilà l'homme et la femme créés. Le squelette en totalisant ses organes, est devenu un tout magnifique. Il est prêt pour l'action. Quelle sera cette action ?

*
* *

Cette action, c'est la vie. Qu'est-ce que la vie ? La physiologie nous répond :

« La vie est-elle un principe ou un résultat? Elle n'est ni un principe, ni un résulat : c'est une propriété de la matière organisée, dont l'essence, la cause première, le pourquoi nous sont inconnus, comme le pourquoi, l'essence de la couleur ou de la ténacité du fer et de l'or. »

Nous trouvons que la physiologie se trompe gra-

vement, quand elle affirme que la vie n'est pas un principe ; qu'elle est la propriété de la matière organisée, non un résultat de cette organisation, ou plutôt un principe usant de cette organisation , comme un voyageur use de la locomotive.

D'abord, et en général, si la vie n'est pas un principe, une unité indépendante, une individualité propre, comment existait-elle avant toute organisation physique ? Vous dites qu'elle n'a pas existé. Mais comment alors a pu se produire la vie organique , dont vous annoncez qu'elle est la propriété ?

Par le concours fortuit des éléments ? Vous, physiologie, vous savez trop la science mathématique , qui préside à l'organisme anatomique des êtres, et au jeu de cet appareil, pour admettre des combinaisons aussi merveilleuses par le fait du hasard ; combinaisons qui ne sont point isolées, qui embrassent une immense échelle de variétés infinies , avec une égale base , les mêmes lois de développement et des tendances pareilles.

Il y a là un vaste plan, largement conçu , savamment exécuté. Quels que soient nos efforts pour y découvrir du fortuit, nous ne pouvons y parvenir.

Serait-ce par cette raison plus simple qu'elle aurait toujours existé ?

Mais vous savez qu'individuellement la vie ne dure pas toujours. En effet :

La vie comporte, selon vous, deux modes : la végétalité, l'animalité , c'est-à-dire la vie organique, la vie animale.

La vie animale comme la vie végétale sont soumises toujours à une dernière loi inhérente à leur nature, et qui est celle de leur reproduction. La prédominance de ce dernier terme est si tranchée, qu'on serait porté à croire que l'ensemble de l'organisme n'a pour but que la reproduction de cet organisme.

Dans les animaux comme dans l'espèce humaine, examinez donc cette merveille des appareils reproducteurs et, non-seulement ces appareils et leurs fonctions, mais encore les instincts et les passions insurmontables qui en assurent le jeu et les résultats.

Or, la reproduction se fait par un germe, par une chose qui n'existe pas de soi, et qui vient d'être organisée. Il faut l'homme et la femme pour produire ce commencement. Et, notez-le, il y a commencement; c'est une date ; c'est une interruption dans la durée ; la personnalité n'est plus la même. Tout être commençant, les êtres ont commencé ; tout être étant créé, la création eut un créateur.

Si deux et deux font quatre, la logique a son évidence comme le soleil.

D'un autre côté, ce germe créé par l'homme, comme l'homme fut autrefois créé par Dieu, est-ce un simple organisme qui aura pour propriété matérielle la vie, comme l'enseigne la science physiologique?

Mais comment la vie serait-elle la propriété de la matière organisée, quand cette même matière désorganisée, ou avant toute organisation, ne possède pas

intrinséquement cette même vie? Si chaque atome isolé en est privé, s'il ne possède pas l'existence, vous avez beau l'agréger sous quelque forme que ce soit, il ne saurait fournir ce qui n'est pas en lui. Quelle que soit l'addition des propriétés de molécules sans vie végétale ou animale, le total du vide et de l'absence c'est forcément l'absence et le vide.

Or, avec les propriétés de la matière vous obtenez des combinaisons mécaniques, cela se conçoit. De même que le mélange de couleurs donne naissance à des couleurs, le mélange de parfums produit des parfums; mais, d'une combinaison ou d'une action mécanique à la faculté de sentir, il y a la distance qui sépare la mort de la vie.

La matière a des attractions, des répulsions; cependant, la matière est-elle sensible? La sensation est-elle dans son essence?

Si la matière inorganique sent, c'est qu'elle est vivante; si elle ne sent pas isolée, elle ne sentira pas davantage combinée. Organisée, elle peut devenir un appareil, instrument mécanique d'une action, puisqu'elle possède des propriétés mécaniques; mais elle ne formera pas l'essence d'une action capable de sentir. L'agrégation ne changera pas sa nature et ne saurait la mettre à même d'avoir le sentiment qu'elle est, puisque ce sentiment n'est pas dans sa nature intime et isolée.

Organisation, ce n'est pas création. L'organisation de la matière ne la transforme pas dans son essence, et ne la modifie que dans sa forme et ses propriétés

physiques. Désagrégée, elle redevient ce qu'elle était et elle n'a plus aucune apparence de vie.

Donc, la vie n'est pas une propriété de la matière organisée. Dites qu'elle est une propriété simplement de la matière : vous serez rationnel, bien que dans le faux. Dites si vous voulez alors qu'elle est un résultat de la matière organique, puisqu'elle est, selon vous, le propre de ses éléments constitutifs, et nous vous comprendrons ; mais annoncer qu'elle n'est ni un principe ni un résultat, et parler en même temps d'une essence inconnue pour expliquer les phénomènes de l'action vitale dans la vie d'un organisme, c'est nier en paroles ce qu'on affirme par les idées.

*
* *

Si la vie n'est pas un principe, si elle n'existe pas par elle-même ; s'il lui faut pour la produire des agents morts, qu'est-ce donc que cette essence de la vie organique qui met tout en mouvement, bien qu'elle reste pour vous à l'état de mystère ?

Mais, parce que vous ne la connaissez point, est-ce une raison pour qu'elle n'existe pas ? La raison est si peu décisive que, en supposant qu'elle soit chimérique, vous êtes contraint de l'inventer sous le nom d'essence inconnue.

Privez d'air un homme bien portant. Le voilà

asphyxié. Son organisme n'a éprouvé aucune lésion. Il est seulement privé de vie.

Si la vie est la propriété de la matière organisée, pourquoi cet homme est-il mort ?

C'est que cette essence inconnue dont vous parlez et qui, selon vous, n'est pas un principe de vie, a déserté ses organes ; c'est qu'en l'absence du grand principe et malgré la présence de l'organisme, la mort est là comme elle se trouve partout où ne réside pas la vie, comme le froid glacial pénètre tout ce qu'abandonne la chaleur, comme les ténèbres envahissent tout ce que déserte la lumière. La vie est la lumière et la chaleur de la mort ; elle est surtout sa sensibilité.

Bichat a écrit que la vie est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort.

Mais, qu'est-ce qui résiste à la mort, si ce n'est la vie ? Et la vie, est-ce la matière ? C'est si peu la matière, que sans matière il n'y aurait pas de mort. Aussi, Bichat n'a pas dit : l'ensemble des organes ; l'erreur eût été par trop grossière. Il parle de l'ensemble de leurs fonctions ; mais l'ensemble de ces fonctions, de ces actions, c'est tout simplement l'existence.

Il y a deux grandes lois qui régissent le monde : l'attraction, la répulsion. Elles sont la principale propriété de la matière ; est-ce que cette propriété ressemble à la vie organique, à la vie animale, à la vie intellectuelle ?

Il est possible du reste et par analogie, que la vie

intellectuelle soit une grande combinaison de répulsion et d'attraction de l'essence vitale; mais cette essence ne peut être que de soi.

Ce n'est là qu'une hypothèse gratuite et, puisque nous sommes dans le champ des données hypothétiques, qui vous dit, si vous êtes bien pénétré de la puissance du progrès ; si vous avez la conviction comme nous que la vie est un principe et l'organisme son instrument; si vous avez assisté à des expériences de magnétisme et que vous ayez vu l'esprit agir à distance, sans l'intermédiaire des sens, qui vous dit qu'un jour l'on ne parviendra pas à déplacer l'individualité d'un corps et à la fixer dans un autre, comme on fixe des images sur les cartons de la photographie?

C'est déjà trop de l'énoncé qui précède et, pour ne pas tomber dans le ridicule, nous nous abstiendrons d'exposer les idées qui résultent de nos méditations.

Mais, le progrès ne se fait que par des tentatives, et, de téméraires, elles deviennent normales, lorsque le succès les couronne.

Le matérialisme, et la science est aujourd'hui plus que jamais matérialiste, nous parle sans cesse des propriétés de la matière pour expliquer la vie et fournir le secret de son origine.

Ces propriétés, que sont-elles? Ont-elles un caractère déterminé, permanent, qui lui soient propres? Pour notre compte, nous ne les trouvons que relatives.

Si la terre allait évoluer à mille lieues du soleil,

ces propriétés ne seraient plus les mêmes ; si elle courait se perdre dans les profondeurs de l'espace, elles varieraient en sens inverse dans des proportions pareilles.

Quelles sont donc les propriétés propres de la matière? Les trouvez-vous dans un juste milieu ou dans les extrêmes? Par suite, la matière a-t-elle des propriétés absolues ? Non.

Et c'est le relatif qui deviendrait l'origine du positif? C'est le fait moral qui serait subordonné à l'éventualité physique ?

On appelle aujourd'hui positiviste un matérialiste. Nous trouvons, nous, que les seuls spiritualistes sont des hommes positifs.

Il y a un courant de sensations qui va des extrémités au cerveau ; mais n'y a-t-il pas un courant vital qui, du cerveau, court vers les extrémités et les déborde, en usant tout, en dévorant tout par son contact ?

Dans les jouissances ou les douleurs matérielles, qui aboutissent matériellement au cerveau , est-ce qu'il n'y a pas un je ne sais quoi d'intime et d'indéfinissable, une unité se possédant indivisible, qui ne saurait compatir avec la divisibilité de la matière et qui, éprouvant la sensation, la domine, s'isole d'elle et de l'organe conducteur, pour leur devenir comme étrangère?

Et dans les grandes souffrances morales, cet isolant suprême , est-ce que le principe inconnu ne se révèle pas comme indépendant de l'organisme, de

façon à laisser croire parfois qu'il cesse d'en faire partie?

Non, non, pour qui sait étudier et réfléchir, le principe de la vie ne peut faire l'objet d'un doute.

*
* *

Mais, reprenons la démonstration de Dieu : c'est là le point capital. Dieu admis et universellement incarné dans notre nature, il advient de lui ce qui résulte d'un appareil, dont le terme correspondant est une fonction ; on le reconnaît forcément comme créateur et, du moment qu'il crée, n'étant pas au-dessous de l'homme, qui ne fait rien sans but utile, le but qu'il se propose dans la création ne peut être la mort, négation de tout résultat et, par suite, persistance de l'œuvre : une autre vie.

Voilà où conduit le raisonnement appuyé sur la science. Le raisonnement et la science, c'est-à-dire la logique et Dieu, valent bien, ce nous semble, la foi, cette abdication de l'être moral, cet abrutissement volontaire de l'être intellectuel, appuyés sur la trinité, en voie de copulation avec sa créature pour produire en elle cet amalgame inextricable d'un père qui devient son propre fils, d'un fils qui engendre son père, d'un Saint-Esprit assez matériel pour procréer des enfants, mais pas assez pour offenser une virginité théologique.

Oh ! tristesse des aberrations humaines ! Et penser que dans quelques jours une vaste assemblée de vieillards délibérera gravement sur les destinées du monde moral, en invoquant la trinité pour son titre autoritaire ! Son point d'appui est un mystère, c'est-à-dire une chose incompréhensible. Et un droit précis résulte de ce qu'on ne comprend pas ? C'est un contre-sens qui vous délègue, c'est une anomalie, et vous puiseriez dans cette erreur chimique, mathématique et scientifique un caractère d'infaillibilité ?

S'il nous prenait fantaisie de dire que la lune est une belle jeune fille, le soleil un beau garçon, et que, chaque nuit, à la faveur d'une obscurité protectrice, ils se rapprochent pour se conter des douceurs, que répondriez-vous ? Que le soleil serait assez naïf de donner des rendez-vous la nuit et que votre candeur ne condescend pas jusqu'à nous accorder créance.

Mystère ! répliquerions-nous, que cette nuit en plein soleil. On ne raisonne pas ces vérités, parce qu'elles sont inexplicables, et comme la raison est orgueilleuse et sujette à erreur, mieux vaut ne pas s'en servir et croire sans la comprendre une proposition qu'elle trouve drolatique. Si vous vous trompez, ce sera par le fait d'autrui ; il n'y aura pas de votre faute ; vous y puiserez votre justification et le soleil et la lune ne vous en voudront pas du tout.

L'on cherche à définir Dieu, et l'on ne peut pas même définir la vie. La vie se démontre et Dieu se prouve comme choses de fait, mais sans qu'on puisse

remonter à leur essence. Ils sont; mais que sont-ils? Et qu'importe, pourvu qu'ils soient. Le fini matériel est une mauvaise toise pour mesurer l'infini moral. Il faut être pauvre de toute l'ignorance présomptueuse des castes sacerdotales pour oser entreprendre la définition de Dieu, de son action organisatrice, de ses desseins pour l'avenir, de sa demeure, presque de son mobilier et de ses hardes.

Mais, parce que nous ne pouvons analyser l'essence de Dieu et de la vie, est-ce à dire pour cela qu'elle soit un mystère? Un mystère théologique est ce qui choque la raison et qu'on lui impose de vive force. La foi, bien qu'acceptée, est toujours une usurpation sur le bon sens privé et un soufflet de mépris à la face du libre arbitre humain.

Ce qu'on ne s'explique pas dans la nature ne revêt point par ce fait les qualités si précieuses du mystère. Les choses naturelles sont mathématiquement démontrées, jusqu'à une certaine limite, et acceptées par la raison, qui se les impose elle-même sous la pression de l'évidence; mais, cette limite passée, nos facultés étant finies, cessent de voir ce qui se continue toujours rationnel au delà de nos perceptions.

Il n'existe donc pas de mystères. Il n'y a que des impuissances. Le mystère n'est nulle part. Le bras de l'agent investigateur n'est pas assez long, voilà tout. Que notre vue s'étende, elle verra plus loin, et plus loin ce sera encore de la logique. La difficulté est donc en nous, êtres bornés, non dans les faits

extérieurs, qui sont la science, le bon sens, l'opposé du mystère.

Le progrès a écrit dans les carrefours de toutes les vieilles institutions, de tous les préjugés, de toutes les idées décrépites, surtout de toutes les religions révélées : expropriation pour cause d'utilité publique.

Devant l'utilité publique, tout s'efface, tout s'aplanit : il n'y a pas d'obstacles.

Nous avons vu des niais, visant à l'importance, vouloir arrêter dans nos campagnes le passage d'une route, cet élément vital des temps nouveaux, et faire sommation à la pioche de vider les lieux.

Utilité publique ! et la route passait et avec elle la richesse, le bien-être, le progrès, l'avenir !

Que les conciles fassent à leur guise des sommations. L'utilité humaine est là. L'esprit, son libre arbitre, son enseignement, la science veulent passer pour aller à Dieu, comme passe le magnétisme pour unir au pôle la pointe d'une aiguille de boussole. La route qu'il leur faut, c'est le libre examen en toute chose et, de même que savoir, c'est croire, tout examiner en religion comme en politique, c'est tout conserver en le ramenant au vrai. La route doit donc s'ouvrir et elle s'ouvrira.

*
* *

Revenons à la physiologie. Nous tâchons, par des digressions indispensables du reste et liées au sujet, de soulager la tension d'esprit assez fatigante qu'exigent des matières aussi graves, mais sans perdre de vue notre but.

Notre but est clair. Nous combattons le hasard et la vie de la matière. La vie de la matière, c'est la mort érigée en un système savamment conçu par un hasard qui ne conçoit rien et veut encore moins.

Chose inouïe : les penseurs de cette école et tous ceux qui ne pensent pas, mais qui suivent le torrent, font faire au hasard un tour de force prodigieux. Qu'un Dieu, qui est la science et la vie et de plus l'infini, organise un monde avec splendeur, c'est magnifique, mais naturel. Que le hasard, qui est la mort, avec tous les attributs de la mort : aveuglement, insensibilité, absence de force, imprévoyance, le vide, en un mot, un vide absolu, organise un monde magique comme exécution de détail, comme larges vues d'ensemble, et d'après des lois propres à l'élément constitutif, lois qu'on met en œuvre dans leurs combinaisons les plus savantes et, cela, sans les connaître, c'est quelque chose de fabuleux, qu'on nous passe le ridicule du mot ; mais il

faut un mot ridicule pour caractériser de telles aberrations.

Nous combattons pour Dieu et pour la vie comme principes indépendants de toute essence matérielle. Nous cherchons la paix de l'homme, par suite, et l'ordre des sociétés.

De pareilles luttes n'ont pas l'attrait des agencements dramatiques de nos romans modernes et, cependant, allez au fond des choses, prévoyez des heures qui doivent venir et vous comprendrez qu'il y ait quelque importance à savoir sans délai si nous sommes destinés à la vie ou au néant. Vivez uniquement aujourd'hui de distractions et d'oublis successifs : vous verrez ce que seront un jour le réveil, et votre chute dans un sentiment intime de vous-même qui, loin d'être un piedestal, ne sera plus qu'un abîme sans fond.

Ce que nous cherchons, nous, c'est de faire jaillir l'immortalité du fond même de cet abîme.

Si nous étions destinés au néant, oh ! alors, cette création sublime, qui nous transporte d'enthousiasme, cette création nous ferait horreur. Les lambeaux de charognes qu'on jette aux bêtes fauves d'une ménagerie nous inspireraient moins de dégoût, et le monde organique ne serait à nos yeux que cette pâture, mais plus avilie et plus dégénérée, puisque, dans l'espèce, loin d'assouvir une faim régénératrice, elle ne ferait qu'ouvrir les appétits d'une voracité suprême de destruction.

Revenons à l'organisme humain, chef-d'œuvre

d'un hasard dont la clairvoyance nous émerveille.

Nous avons vu se dresser un squelette avec sa charpente osseuse, ses muscles, ses nerfs, son estomac, ses intestins, le foie, les reins, le cœur, les poumons, les organes de la génération, ceux de la vue, de l'ouïe, du tact, de l'odorat, le tout centralisé par le cerveau.

Dans cet ensemble si compliqué et cependant si simple, simple comme la vérité, mais non comme un mystère théologique, où tous les appareils exercent des fonctions distinctes, un grand trait-d'union relie entre elles toutes les parties pour les faire concourir au même résultat.

Dans cette machine prodigieuse, nous trouvons l'application de toutes les sciences dans ce qu'elles ont de plus rigoureusement précis.

L'estomac, les intestins grêles, le foie, les reins, les glandes disséminées de toutes parts, les poumons sont des laboratoires de chimie, où cette vaste science se livre aux combinaisons les plus savantes, pour décomposer la matière et la recomposer, selon des appropriations prévues et voulues. La chimie humaine suit de très-loin les opérations de cette chimie naturelle, et reste confondue des effets surnaturels qu'elle obtient.

Le cœur, avec ses embranchements infinis, artères et veines, met en œuvre la science entière de la dynamyque ou de la force et du mouvement.

L'organe du poumon, outre ses fonctions chimiques, fait application de la science la plus élevée

de la pyrotechnie ou de l'usage du feu, la vie organique proprement dite n'étant pas autre chose qu'une locomotive tirant son action du feu et du charbon. Or, notre locomotive humaine fait, sans qu'on s'en doute, un tel usage de combustible et de calorique, que son foyer dégage par vingt-quatre heures assez de chaleur pour élever à l'ébullition 25 litres d'eau.

Le système nerveux embrasse la science de la télégraphie par la mise en pratique du magnétisme et de l'électricité.

L'organisme si complexe de la vue et si étonnamment réussi, met en pratique les sciences ayant pour objet la lumière, les perspectives, les formes, les mouvements, les rapports, l'optique.

L'instrument de l'ouïe exige, pour sa construction, une connaissance approfondie de la science de l'acoustique ou de la théorie des sons.

Pour les perceptions du goût, pour celles de l'odorat, quelles inventions magiques il a fallu trouver, afin de décomposer, sur des ramifications nerveuses, les molécules insaisissables des saveurs, des parfums, des émanations de toute sorte.

Et le cerveau, quel cataclysme des sciences les plus diverses et les moins connues il exige pour sa conception, que suit une exécution triomphante. Là viennent se refléter toutes les images, toutes les couleurs, tous les mouvements, toutes les harmonies de formes et de sons, d'expression et de sentiment du monde extérieur qui, avec son immensité de détail et d'ensemble, se reconstitue vivant dans

quelques centimètres carrés, non-seulement pour son existence présente, mais encore dans son existence évanouie. Là aussi viennent se grouper en une sainte famille toutes les sensations intérieures, toutes celles de la vie morale, qui embrasse la connaissance comparée de toutes les sciences, dans ce qu'elles ont de plus transcendant, jusqu'aux aspirations les plus éthérées vers un inconnu, qui n'a d'autres limites que Dieu, ce commencement illimité de l'infini!

Et les organes de la reproduction dans les deux sexes, en ont-ils exigé des mondes de science pour la création d'un germe imperceptible, renfermant l'être à l'état microscopique, et capable, par des alluvions successives, soit dans le sein de la mère, soit à l'état libre, de prendre des proportions comparativement gigantesques? La physiologie de cet organisme, dans son ensemble et dans ses fonctions, est quelque chose d'éblouissant. Et, ce qui ne l'est pas moins, c'est le faisceau des sentiments sublimes qui le mettent en jeu, et qui succèdent à ses résultats. L'amour d'une jeune fille, quoi de plus pur? L'amour maternel d'une jeune femme, quoi de plus saint?

Et ce phénomène sans nom de la création de l'homme et de la femme, création matérielle et morale faite l'une pour l'autre à tel point, que celle-ci sans celle-là est un hors-d'œuvre inutile, cette création, vient-on nous dire, est l'œuvre du hasard. Si les hommes de science ne vont pas si loin, ils se taisent et n'osent pas confesser un Dieu.

Qu'est-ce donc que le hasard, en admettant même les propriétés chimiques de la matière?

C'est le chaos; c'est ce que nous avons vu en pleine mer pendant la tempête. Les flots, poussés par des forces aveugles, obéissent aux lois matérielles et produisent un mouvement confus, monotone, hébété, livide, qui donne le vertige, qui soulève le cœur, et forme bien réellement ici une véritable harmonie de hasard.

Eh bien! c'est à cet artiste des tempêtes que l'on attribue la création.

Il paraît que l'imagination humaine aime les miracles. Si les castes sacerdotales en inventent, les savants n'ignorent pas la manière de les improviser.

*
* *

Encore un mot sur les hauts faits du hasard. La matière est-elle douée de l'existence? Suivons-la jusque dans ses apparences de vie. Suivons en même temps Dieu jusque sous les apparences de son néant.

Un repas est servi. Il se compose de matière. L'homme est là qui représente un ensemble d'appareils destinés à la décomposition et à la recomposition de cette matière inerte sous forme humaine.

Les aliments sont portés à la bouche. Celle-ci est

construite avec tant d'art et d'esprit de prévoyance, qu'elle est pourvue de ce qui lui est utile pour faire quatre choses indispensables : elle goûte, elle sent, elle broie, elle insalive sa bouchée.

Par la déglutition, le bol alimentaire est précipité dans l'estomac. Dans cet organe, la matière est réduite en chyme, à l'aide du suc gastrique, et au moyen de deux actions, l'une mécanique, l'autre chimique. En cet état, nous ne trouvons encore en elle rien de vivant.

Le chyme suffisamment préparé, voit le pylore lui livrer passage, et il arrive dans les intestins grêles, où il devient du chyle.

Comment se fait-il que le pylore ne laisse passer le chyme que lorsque la préparation est à point ? Mais, comment se fait-il aussi que l'enfant vienne au monde juste au moment où la gestation est terminée ? C'est un mécanisme bien merveilleux que celui de nos appareils !

Dans les intestins grêles, les matières alimentaires sont converties en chyle et rendues propres à l'absorption, par l'intervention de la bile et du suc pancréatique.

Comment se fait-il que ces deux sucs viennent se mêler aux aliments, alors qu'ils leur sont nécessaires, le pancréas et le foie n'étant que des laboratoires matériels, que des ustensiles de chimie.

Après cette troisième transformation, la matière ne porte encore en elle aucun signe de vie.

Les vaisseaux chylifères, qui naissent à la surface

du tube intestinal, pompent le chyle et le portent au cœur.

Le chyle, de blanc qu'il était à l'origine des vaisseaux chylifères, prend dans son parcours jusqu'au canal thoracique une teinte rosée, qui le prépare à devenir du sang.

Encore là, pas la moindre vie. Ce n'est qu'une simple agrégation de matériaux.

Dans le canal thoracique, le chyle se mêle au sang veineux, qui arrive épuisé de toutes les parties du corps, où il a déposé ses principes assimilables, afin de les renouveler.

Du canal thoracique, il pénètre dans le cœur, qui, pompe refoulante, le chasse vers les poumons.

Là, dans cet appareil si savamment conçu et dont la description mécanique et chimique ferait tant d'honneur au hasard et à ses promoteurs, s'opère le phénomène de la respiration. Et, chyle et sang veineux, définitivement transformés en sang artériel, susceptible d'assimilation à tous nos organes, reviennent au cœur, qui, par ses gonflements et ses contractions, débutant avec la vie et ne s'arrêtant qu'avec elle, repousse ce sang avec énergie vers tous les points de l'organisme.

Il se précipite dans les artères, comme dans un goufre, en un torrent rouge et écumeux. Il débute par l'aorte, d'où partent à droite et à gauche des rameaux, qui le font remonter dans les deux bras et des deux côtés de la tête. Voilà pour le service supérieur.

Ce service assuré, l'aorte descend le long de la colonne vertébrale jusqu'aux reins. Chemin faisant, elle projette de toutes parts des multitudes d'artères, qui se répandent dans le tronc. A partir des reins, l'aorte se bifurque et pousse deux grands jets, qui vont s'épanouir à l'extrémité des pieds.

A ce système artériel, nous trouvons une contre-partie. De ses extrémités, plus ténues que des cheveux et qui tapissent tout le corps d'un tissu serré, à l'intérieur ainsi qu'à la surface, de ses extrémités partent, comme un prolongement ou une continuation, les veines capillaires. Celles-ci font reprendre au sang épuisé la route du cœur. Elles constituent, par leurs fonctions, un arbre dont les racines naissent de l'extrémité des branches, tandis que le tronc, à l'inverse du tronc artériel, au lieu d'être le point de départ de la circulation, en forme le point d'arrivée.

Avec ce double système de va et vient, le sang, après avoir laissé à tous les organes ses parties nutritives, nécessaires à leur développement ou à leur entretien, fait retour vers le cœur, entraînant avec lui les molécules usées de l'organisme, qui désormais ne pourraient que l'obstruer, loin de le servir. Ce sang veineux est devenu noir, et, avant que de rentrer dans le cœur, se mêle au chyle, comme nous l'avons vu, et passe dans le poumon pour y reprendre les vertus régénératrices du sang artériel.

Le sang veineux, à son retour de la circulation active, traverse le foie et y dépose en partie les

détritus, les balayures, le coke pour ainsi dire de tout ce qui a fini son temps dans les mille agrégations de nos organes, et le foie, par un travail chimique, dont les appareils distillatoires sont merveilleux, en fait de la bile, qu'il versera au moment voulu dans la digestion.

Les liquides, eux aussi, ont leurs appareils digestifs et excréteurs, comme les solides que nous mâchons et l'air que l'on respire.

Si nous voulions décrire chaque organe en détail, pour en développer le mécanisme propre, puis la fonction spéciale et celle de corrélation, il faudrait des milliers de volumes. Du reste, ce soin appartient à l'anatomie et à la physiologie et n'entre pas dans notre tâche.

Il n'est pas une articulation, un os, un muscle, un nerf, une artère, une veine, un tissu, une glande, un ongle, un cheveu, sans compter les grands organes, qui ne soit un chef-d'œuvre accompli dans sa construction. C'est bien là le cas de dire, avec le proverbe, qu'il faut le voir pour le croire.

Et si, maintenant, nous mettions en lumière l'organisme entier de la reproduction, avec les phénomènes successifs de ses fonctions, quel ne serait pas l'étonnement de tous ceux qui, par indifférence ou ignorance, attribuent aussi bien au hasard qu'à Dieu la création des choses sublimes de ce monde, dont nous nous bornons communément à admirer les surfaces ?

*
* *

Mais, abandonnons ces aperçus sommaires sur ce qui est de simple organisation mécanique et chimique, pour élargir le cadre de nos idées et condenser la question.

Nous avons suivi le chyle jusqu'au cœur et, de là, dans les poumons. Avant son entrée dans le poumon, il n'est pas assimilable au corps. A sa sortie, il peut s'unir à notre organisme matériel; il peut devenir le nous physique. Selon la généralité des physiologistes, des médecins, des savants et d'un grand nombre de philosophes, il porte la vie dans l'homme et la constitue, puisque un principe vital indépendant n'existe nulle part.

C'est là une des questions les plus graves. Nous n'en savons pas qui lui soit supérieure. Être ou ne pas être vaut la peine qu'on y songe. La santé ainsi que la bonne fortune ne durent pas toujours, et même, dans les joies de la prospérité ou de la jeunesse, il est de ces attractions terribles, qui vous attirent en sens inverse, les unes en haut vers l'inconnu, les autres en bas vers une fosse égalitaire, et le pur matérialisme répond mal à ces deux exigences de notre mystérieuse activité.

Le sang doit jouer un grand rôle dans notre composition d'ensemble puisque, à l'intérieur comme à

l'extérieur sous-cutané, nous nageons dans un bain de sang.

C'est qu'en effet nous sommes un composé de sang dans notre totalité matérielle et, de plus, pour fonctionner, il faut que ce composé baigne dans le sang.

Dès lors le sang, après avoir passé dans le poumon et s'être transformé en sang artériel, renferme-t-il la vie ?

Pour qu'il la renferme, il faut qu'elle soit dans le chyle et, plus loin, dans les aliments qui l'ont composé ; ou bien, il faut qu'on la trouve dans l'air absorbé par la respiration.

Or, qu'est-ce que la vie ? Un principe capable de recevoir une impression, de la sentir et de se l'approprier. Mieux encore, la vie, c'est le sentiment du moi. Que l'être se définisse à lui-même ce moi pour en jouir et se dire : je suis, ou qu'il ne se le définisse pas, et se borne à faire volontairement ce qui est nécessaire pour le défendre et garantir sa durée, le moi, latent ou visible à soi-même, n'en est pas moins une vie qui se sent individuellement, qui se reconnaît soi, et ne se confond pas avec autrui.

Sentir qu'on est soi et non autrui, telle est, selon nous, la définition la plus exacte et la plus précise de la vie. Se distinguer de tout ce qui n'est pas nous, c'est affirmer le moi et constater son essence. C'est être, en un mot.

Un rocher, est ; un repas, est ; l'air, est. Ce sont là les éléments du sang et de l'organisme humain ;

mais, sont-ils, existent-ils dans l'acception vitale du terme et selon notre définition, que nous croyons exacte, puisqu'elle ressort d'une analyse rigoureuse de la personnalité ?

Ces éléments sont des faits palpables, composables et décomposables; mais non des choses actives qui sentent, qui aient le sentiment ou la sensation de leur être. Le moi visible ou caché y fait défaut. Le sentiment ou même la seule sensation de soi y manque.

Et, d'abord, pour remonter à l'agent constitutif de notre organisme, quelle est la composition du sang? Dans le sang nous allons trouver tous les éléments de notre corps; mais nous n'y trouverons pas la vie.

Après une saignée, le sang se sépare en deux parties. L'une est un liquide jaunâtre, le sérum; l'autre une masse rouge, le caillot.

Qu'est-ce que le sérum, qu'est-ce que le caillot?

Le caillot se compose de globules aplatis, blancs au centre, avec des bords gélatineux de couleur écarlate. Ces globules sont reliés entre eux par de la fibrine.

De quoi se composent ces globules, qui ressemblent à des raies? De quoi se compose la fibrine, qui sert à la contexture des muscles?

La fibrine n'est pas autre chose que du gluten, qui lui-même est une colle. Qu'est-ce qui entre dans la composition du gluten? Le carbone, l'hydrogène, l'oxygène, l'azote, telle est la base de la fibrine.

Les globules, de leur côté, ne sont encore que de

l'albumine. L'albumine, comme la fibrine, comme la caséine, c'est toujours du carbone, de l'hydrogène, de l'oxygène, de l'azote et dans les mêmes proportions. C'est le même composé sous des noms différents. Ce composé renferme tous les éléments de l'organisme.

Ainsi, la caséine, qui est le lait, nourrit l'enfant nouveau-né et développe ses os, ses muscles, ses cheveux, son total organique.

L'albumine, qui est le blanc d'œuf, nourrit le petit poulet et développe ses os, ses muscles, ses tissus, ses plumes, le total de son organisme.

C'est que l'albumine, la caséine, la fibrine, c'est toujours du gluten, une colle, de la matière, une attraction, une répulsion : la grande loi !

Le caillot nage dans le sérum. Qu'est-ce que le sérum ? De l'eau et de l'albumine, c'est-à-dire du blanc d'œuf, du lait ou caséine, de la fibrine ou gluten, en un mot, c'est de la colle et de l'eau.

Complétons-nous en fournissant les proportions du composé. Dans 1,000 grammes de sang nous trouvons 870 grammes de sérum et 130 grammes de caillot.

Dans les 870 grammes de sérum figurent 790 grammes d'eau, 70 grammes d'albumine et 10 grammes de sels. Le sel de cuisine entre pour moitié dans ce dernier chiffre. Les 5 grammes complémentaires se composent d'hydro-chlorate de potasse et de soude, d'acétate de soude, soude carbonatée, phosphate de soude, etc., etc.

Le caillot comporte 130 grammes. Sur ce chiffre nous trouvons 3 grammes de fibrine, 2 grammes de fer et 125 grammes de globules, c'est-à-dire d'albumine.

Sous l'influence de la chaleur animale, le caillot et le sérum ne font qu'un dans les vaisseaux de la circulation.

La ténuité de ce liquide est extrême, tout obstrué qu'il soit de ses globules, puisqu'il circule dans les veines d'une mouche, qui elles aussi sans doute possèdent leur épanouissement capillaire.

Lorsque Dieu lançait les mondes et lorsqu'il travaillait au sang et aux vaisseaux invisibles dans lesquels il circule, quels extrêmes! Mais il n'y a ni l'infiniment grand, ni l'infiniment petit pour l'infini.

Maintenant, nous avons deux questions à nous adresser. Qu'est le sang en lui-même, d'après sa composition? Quelle est sa fonction?

Tout l'organisme naît du sang: c'est lui qui le produit par des compositions et des décompositions successives; par des alluvions nouvelles venant remplacer des alluvions usées; en mettant des matériaux neufs à la place des vieux matériaux.

Or, le sang se compose des huit dixièmes d'eau, la presque totalité de la masse, et des deux dixièmes de gluten, ou pain, ou lait, ou fromage, ce qui revient au même, ces substances n'étant que de l'oxygène, de l'hydrogène, du carbone et de l'azote dans des proportions identiques.

D'où proviennent ces substances ? des végétaux. Le règne animal est donc fondé sur le règne végétal. Et nous ajoutons, par analogie, que le règne intellectuel est basé sur les deux règnes qui le précèdent et dont l'un tire son origine de l'autre.

Nous avons défini la vie : le sentiment de soi ne se confondant pas avec le sentiment d'autrui ; car, l'on ne va sans doute pas appeler existence ce mouvement organique des corps, soit végétaux, soit animaux, qui les fait se développer matériellement, sans que ces corps aient le sentiment de leur être.

Dès lors, nous le demandons, trouvez-vous le sentiment de soi dans les atomes de la poussière du gluten ? Trouvez-vous le sentiment de soi dans les atomes constitutifs de l'eau ? Le trouvez-vous dans les atomes de l'air ?

Nous allons plus loin : nous ne le trouvons pas même dans l'ensemble des organes de notre corps. Ces organes agissent d'un mouvement mécanique comme la végétation, tant sous l'influence de la chaleur que sous l'influence des propriétés attractives ou répulsives de la matière. Par ces propriétés et la contexture de leur agencement, ils sont ou absorbants, ou excréteurs, ou contractiles, ou élastiques, ou assimilants ; mais ce n'est point là le signe de la vie. C'est de la chimie, c'est de la mécanique transcendante; c'est admirable comme invention et comme exécution ; mais, au point de vue réellement vital, ce n'est que de la mort mise

en jeu par des propriétés passives et fatales, domptées par une puissance suprême.

Ainsi, le sang, qui est le grand constructeur de l'organisme, ou plutôt l'unique agent dont celui-ci se sert pour subsister, est-il vivant? Concourt-il à son œuvre comme une essence qui vit?

Le sang n'est pas autre chose que la terre dans laquelle les racines des végétaux vont puiser leurs sucs réparateurs. Il n'y a que cette seule différence, c'est qu'il va au devant des racines de nos organes, tandis que le sol nourricier ne bouge pas.

Et le sang vit si peu de lui-même; il fait son œuvre d'une façon si inintelligente, si passive, si morte, que, selon l'organisme ou le moule étalon qui l'emploie, vous lui voyez modeler toute espèce de formes : la tortue, le poisson, l'oiseau, le cheval ou l'homme indistinctement. Il n'est qu'une rivière bourbeuse déposant du limon.

Du reste, en dehors des vaisseaux qui lui impriment la circulation, qu'est-il ? Piquez-le, hachez-le, sent-il la moindre impression? Donne-t-il aucun signe de vie ?

La digestion des éléments qui le constituent n'a qu'un but : diviser indéfiniment une matière inerte, la réduire en une poudre impalpable, la volatiliser, pour ainsi dire, afin de la rendre propre à tout, de lui permettre de s'infiltrer de toutes parts et de suinter à travers tous les tissus. Mais, cette matière morte, d'où tirerait-elle la vie ?

Nous dira-t-on : dans une composition chimique, l'un des éléments donne à l'autre ce qui lui manque ; les deux réunis pourvoient un troisième de ce qui lui fait défaut ; les trois ensemble complètent à demi un quatrième ; les quatre premiers prennent à un cinquième de quoi être moins incomplets, et cela successivement, jusqu'à ce qu'on arrive à la vie pour résultante.

Mais, comme ce qui manque à chacun en particulier, c'est la vie, et qu'ils ne peuvent donner ce qu'ils n'ont pas, vous n'obtiendrez jamais un chiffre, pour total, avec une addition de zéros. La vie ne naît pas de la mort ; le vide ne sera jamais l'origine de ce qui est.

*
* *

Plus nous nous élevons dans un ordre d'idées qui s'obscurcit à mesure qu'on se rapproche de son dénouement, plus nous devons tâcher d'être clair, de procéder avec méthode et de faire appel à une logique serrée.

L'intelligence humaine étant le seul révélateur de Dieu et de notre avenir extra-terrestre, perfectionnons de plus en plus ce magnifique instrument, que la vérité fait jouer juste et qui joue toujours faux par l'erreur. Cherchons la vérité dans la science ; elle n'est que là.

Le corps humain qu'on trouve vivant, si l'on ne réfléchit pas, n'est point la vie. Nous n'en trouvons pas une seule parcelle dans sa contexture. Il est l'ensemble des agents de la vie, voilà tout. Mais au point de vue vital, il est la mort présente, tout comme la matière qui le compose. Existe-t-il plus que le fil télégraphique sur lequel court l'électricité? Existe-t-il différemment, quant au résultat, que le rail sur lequel vole la locomotive? Sans le fil de fer, que devient le fluide électrique? Faut-il les confondre l'un dans l'autre et dire que l'appareil est le principe de l'action?

C'est là cependant ce que font les savants à l'égard du corps humain. Ils confondent la vie avec ses organes et, des organes, ils font le principal.

Au principe vital de l'homme, comme à l'électricité, il fallait des agents matériels pour agir sur la matière. Comment un pur esprit, interné dans ce monde et destiné à des relations avec le milieu au sein duquel il venait d'être lancé, eût pu nouer ces relations, en tirer parti, les exploiter, si vous le supposez privé d'organes physiques? La force pour mouvoir la matière, un sens pour la sentir, pour la goûter, pour l'entendre, pour s'en faire écouter, où puisera-t-il ces moyens si vous le condamnez à vivre sur la terre à l'état d'esprit? Mais, vous le frappez d'esclavage par l'excès même de sa liberté. Vous l'emprisonnez dans le vide. Il ne peut se communiquer à rien : c'est la vie portant le néant à la place du cœur.

Il fallait donc sur la terre des organes à la vie, comme à l'électricité il faut le fil conducteur et à la locomotive le rail. Maintenant, montons d'un degré dans notre raisonnement.

Est-ce que notre main, est-ce que notre pied, est-ce que nos yeux, est-ce que nos oreilles, est-ce que notre odorat, est-ce que nos organes, quels qu'ils soient, ont le sentiment des impressions qu'ils reçoivent ? Est-ce qu'ils vivent d'un moi qui ne se confonde pas avec autrui? Est-ce qu'ils sentent qu'ils sont, soit sous le coup d'une sensation, soit dans l'isolement absolu de toute atteinte étrangère ?

Isolés d'un principe vital qui est en nous, nos divers appareils peuvent être considérés comme n'existant pas. Leurs plaies, leurs blessures, leurs plus vives douleurs ne sont nullement ressenties. Si le corps vit, cependant, ne devrait-il pas avoir la conscience vitale du mal éprouvé ? Comment se fait-il qu'il soit loisible de vous supprimer un membre, sans que vous puissiez vous en apercevoir, si sa communication avec le cerveau est rompue ? La vie ne lui est donc pas propre ? Elle n'est donc que relative ? C'est donc le cerveau qui renferme la vie et non le membre.

Si nos divers membres, si nos divers organes, si tout l'organisme n'éprouvent la souffrance qu'à la condition de la transmettre à l'organe cérébral, en dehors de lui rien ne vit. Sauf un coin imperceptible, le corps est mort. Il végète ; mais il n'existe pas. Des mouvements mécaniques ou chimiques

l'entraînent, semblables au mouvement de la pierre qui tombe par les lois de la pesanteur ou de l'attraction, semblables aux fusions et aux désagrégations de la matière dans un appareil de chimie. Ces mouvements ne constituent pas l'existence.

L'organisme humain transmet mécaniquement les sensations qu'il reçoit matériellement; mais, il n'est pas le principe qui goûte, qui entend, qui voit, qui sent. Il n'est qu'une lunette d'approche, qu'un cornet acoustique, c'est-à-dire un instrument passif, plus perfectionné qu'un autre, voilà tout.

Quel est donc le principe qui concentre les sensations? Ce principe est-il le cerveau lui-même? ou le cerveau n'est-il à son tour qu'un organe?

Ce principe, est un. Il est indivisible. Il est surtout inorganique, ce qui revient à dire qu'il est d'essence immatérielle. Nous allions ajouter : ou du moins il n'est pas d'essence ayant trait à la matière connue. Les demi-mesures nous paraissent mauvaises en ce sens qu'elles sont toujours des compromis entre l'erreur et la vérité, entre le passé et l'avenir. Ces compromis ne sont pas des solutions.

Eh bien! pour être rationnel et logique, nous dirons que le principe vital est inorganique et, par suite, d'essence immatérielle!

Tâchons de le prouver.

*
* *

Les impressions de nos sens sont isolées et indépendantes les unes des autres. L'œil ne peut que faire voir, l'oreille ne peut que faire entendre, l'odorat ne peut que faire sentir. Ce que l'odorat sent, l'oreille ne le sent pas, ce que l'oreille entend, l'œil ne l'entend pas. Chacun de ces organes a sa spécialité et, en dehors de cette spécialité, ne figure en aucune manière dans les manifestations de la vie, encore moins dans le sentiment qu'elle a d'elle-même. Sauf la fonction qui lui est propre, il n'existe pas. Il se révèle à nous comme moyen, comme auxiliaire; mais nous sentons qu'il n'est pas nous. L'œil obéit à notre volonté, nous apporte des impressions et, cependant, entre les objets qu'il reflète et le principe vivant qui perçoit, nous ne nous apercevons seulement pas de son existence. La vie s'épanouit à l'extérieur, et l'extérieur s'épanche dans notre être intime, comme s'il n'existait aucun intermédiaire.

Cela prouve la perfection des instruments; mais cela démontre aussi qu'ils sont étrangers au principe vital du moi. S'il n'en était pas ainsi, chaque organe aurait son moi particulier, sa vie à part, et il faudrait encore arriver à un dernier agent centralisateur capable de faire l'unité au sein des impressions si diverses de tous nos sens.

C'est là ce que prétendent nos savants modernes. Ils n'admettent que l'organisme et, selon eux, lui seul produit la vie.

Du moment que l'organisme produit la vie, le moi est matériel. Dès lors, il est un corps organisé. Il est impossible de l'admettre inorganique, parce qu'alors il serait un esprit. La matière sans organisation jouissant du moi, pourquoi s'être donné la peine de créer la vie organique? L'on se donne beaucoup de mal, l'on dépense des prodiges de science, afin de produire le moins, quand on possède le plus venu seul et existant de soi.

Les savants sont trop logiques pour admettre cette dernière hypothèse. Comme, selon eux, la vie résulte de l'organisme, elle est forcément matérielle et plus nécessairement encore organisée.

Voilà donc le moi qui possède des organes, et, quelque éthérée que soit l'essence de ce moi; quelque aériens que soient ses organes, il en possède, puisque il n'est qu'une matière à sensations.

Nous nous trouvons dès lors en présence de deux hypothèses. Le moi est ou organique, ou inorganique, c'est-à-dire immatériel.

Jugeant toujours par analogie, si le moi est matériel, il est organisé comme toute matière active. Dans une sphère plus élevée que notre corps, il doit être la reproduction et comme l'écho de ce corps. Subissant une organisation, il lui faut par suite un sens pour chaque espèce de sensation, comme il arrive pour le cerveau. Il est dès lors un principe multiple,

dépourvu d'unité, qui se soustrait à l'intimité rigoureusement unitaire du moi.

Encore, dans cette hypothèse, aucun de ces sens, quelque éthérés, quelque subtils qu'on les suppose, ne sera le moi dans l'inaction. Il ne se sentira pas plus dans les autres sens que les autres sens ne se sentiront en lui. Il en sera comme de l'ouïe qui ne voit pas, comme de l'œil qui n'entend pas. Chaque organe sera la mort en dehors de sa spécialité. Or, un organe qui, en dehors de sa spécialité, ne vit pas, ne perçoit pas, n'a pas le sentiment de son être, n'est qu'un instrument passif, qu'un moyen, qu'un fil électrique, qu'un rail ; il n'est rien par lui-même et ne peut être que l'agent d'un principe supérieur.

Rien n'est fatiguant comme une trop grande tension de l'esprit. Cependant, le sujet en vaut la peine et nous demandons qu'on veuille bien méditer sérieusement avec nous quelques minutes. Nous voilà parvenus au point le plus élevé des horizons de notre étude.

Nous n'avons pas trouvé le moi de la vie dans les aliments ; nous ne le trouvons pas davantage dans la bouchée que nous broyons, dans le chyme de l'estomac, dans le chyle des intestins grèles, dans le sang des artères, dans les organes que forme ce sang.

En remontant plus haut, nous ne le rencontrons pas encore dans l'organisme si parfait des sens : l'œil, l'odorat, le toucher, l'ouïe, le goût. Il est dé-

montré que ces magnifiques appareils ne valent qu'autant qu'ils sont en rapport avec le cerveau.

Le corps médical moderne prétend que dans le cerveau seul gît le principe de la vie.

Nous répondons que le cerveau centralise les impressions; mais il ne s'agit pas de résoudre ainsi les questions par des affirmations abstraites. Puisque votre action vitale est matérielle, elle est analysable jusqu'à sa dernière limite, et nous sommes loin d'y toucher.

Votre principe vital étant matériel, et la matière, quelque volatile que vous la supposiez, n'étant jamais que de la matière, cette matière doit être organisée pour être susceptible d'une perception.

Il faut que ce fait soit bien établi, et vous ne sauriez nous le nier, vous dont les travaux ne portent que sur l'organisme de la vie, et qui ne trouvez nulle part l'existence que sous forme organique.

Voilà donc qui est entendu.

Eh bien! vous reconnaissez que le moi vital, qui ne se confond pas avec le moi vital d'autrui, que ce moi n'existe dans aucun de nos organes; qu'il faut remonter au cerveau, avec les impressions, pour découvrir sa trace et lui assigner un siége.

Vous en restez là, niant une vie indépendante du corps, mais sans analyser d'un autre côté la vie matérielle de votre cerveau générateur.

Dès lors, la matière devant être organisée pour être susceptible, non-seulement de végéter, non-seulement de subsister à la façon mécanique des

organes ; mais encore, et à plus forte raison, pour vivre activement et sentir, votre vie cérébrale, votre agent centralisateur, votre essence sensitive, votre fluide perceptif, votre collecteur indéfini, en un mot, étant matériel, doit être forcément un organisme pour fonctionner.

Or, et toutes les analogies vous condamnent à subir ce fait, il est démontré que les organes ne portent pas en eux la vie complète, le sentiment du moi.

Si les organes ne sentent rien par eux-mêmes dans le corps ; s'ils ne sont doués d'aucun sentiment vital constitutif du moi ; si nous ne les trouvons qu'à l'état d'instrument passif d'un soi que vous êtes obligé d'admettre en lui-même, tout en contestant sa composition ou son essence ; si en définitive jusqu'au cerveau, toute l'échelle des appareils organiques exige un élément centralisateur, pourquoi l'organisme vital qui siége dans la tête dérogerait-il à la règle commune ? Pourquoi donc ici seulement un appareil matériel se transformerait-il de lui-même en une matière douée de cette vie propre, qui lui permettrait de se passer de toute activité centrale, d'un principe collecteur ? Pourquoi, à cette limite suprême, ne reconnaissez-vous pas que ce qui a lieu jusque-là dans le fonctionnement des organes, se continuera jusqu'au bout ? Pourquoi s'arrêter court et nier au sommet de l'œuvre les antécédents de la physiologie, ses procédés, ses lois, ses causes, ses effets, et dénaturer l'essence de ses agents ?

Comment se fait-il que vous en veniez à traiter votre base fondamentale, qui est, soit la matière brute, soit la matière organisée, comme un simple et pur esprit ?

Voyons, fournisez-nous une réponse satisfaisante. Sans ambages, votre solution ?

Revenez avec nous à la logique de la science. A l'ensemble d'un organisme comme le corps humain, qui se compose d'une multitude d'appareils divers, n'ayant pas par eux-mêmes et en eux-mêmes le moi de la vie, sans lequel la vie n'existe pas, il faut un principe de centralisation. Ce principe, selon vous, c'est le cerveau. Admis. Mais enfin vous êtes contraints de reconnaître qu'en l'absence du cerveau, l'ensemble des organes du corps ne constituerait pas l'existence, avec son moi unitaire et sa centralisation des impressions venues de toutes parts ? Vous êtes dès lors obligés d'avouer que, sans le cerveau, la perception des sens serait perdue, n'aboutirait à rien et ne serait pas même perçue ? Ce qui revient pour vous à affirmer que le moi n'est pas dans les organes et que ceux-ci ne jouent qu'un rôle passif ; qu'en dernière analyse un collecteur commun leur devient indispensable.

Cela nous suffit.

Or, si cette façon de raisonner et d'observer les phénomènes de la nature est juste et se fonde sur la vérité, comme elle se base sur l'analogie, un organisme quelconque n'est jamais par lui-même la vie originelle et se réduit au simple rôle d'instrument.

Au fond de cet instrument un être actif est toujours nécessaire, qu'il s'appelle cerveau ou porte un autre nom.

Or, cet être actif, ce centralisateur, s'il est matériel, par sa nature même, ne pourra fonctionner qu'à l'état organique.

C'est précisément ce qui arrive pour le cerveau, votre grand collecteur, votre principe de vie. Etant matériel, il est la matière organisée, et, loin d'être la vie réelle, il n'est qu'un organisme comme un autre.

Organisme, par suite élément passif, il faut chercher une activité quelconque sous les replis de ses appareils. Un appareil, en physiologie, répondant toujours à une fonction, et l'appareil n'étant jamais par lui-même le dernier aboutissant de ses impressions, nous ne pouvons voir dans le cerveau qu'un organe centralisant des organes. Mais, il suffit que l'on constate sa nature matérielle, pour se prouver qu'il n'est qu'un organisme et, à ce titre, qu'un agent passif, nécessiteux d'un principe doué d'activité.

Si vous admettez que l'élément vital fonctionne sans organisation de la matière, vous faites appel à un esprit, ce qui n'entre pas dans vos principes.

Du moment qu'à la matière il faut une organisation pour exercer une fonction vitale, la matière par elle-même n'est pas l'action de la vie, puisque tout organisme exige un agent centralisateur, qui le mette en jeu et reçoive ses impressions.

Et tout organisme veut cet agent central, parce qu'un organisme, tous les faits de la physiologie sont là qui le démontrent, est un moyen de transmission, d'action mécanique, d'action chimique, et non d'action vitale ayant le sentiment de soi distinct du sentiment d'autrui.

Or, ce centralisateur ne pouvant être matériel, puisqu'il ne peut être organique, est nécessairement immatériel.

Il ne peut être organique, nous le répétons, parce qu'il n'aurait alors que le caractère passif de tout organe.

Donc, pour être ce qu'il doit être, c'est-à-dire actif, il faut qu'il soit inorganique, c'est-à-dire immatériel : matériel, il lui faudrait des organes, et, par tous ses organes, nous le trouverions passif.

Cette façon de raisonner ressemble fort à du rabâchage ; mais, la question est si grave et ces matières sont si obscures par elles-mêmes, qu'il nous semble opportun de tourner et retourner dans tous les sens notre argumentation.

Si l'on nous oppose des objections auxquelles nous ne puissions répondre, nous le regretterons. Il nous serait dur de perdre notre foi dans la puissance de l'esprit humain, pour s'élever à la preuve de l'âme et de son immortalité.

La matière ne produit des effets, ayant quelque apparence de vie, que sous forme organique.

La forme organique n'est qu'un agent passif,

puisque, sans le cerveau qui centralise, les organes sont de nul effet.

L'organisme est donc un moyen de la vie, et non la vie; nous ne le rencontrons qu'à l'état d'instrument. Nous ne le voyons pas à l'état d'individualité.

Organisme voulant dire moyen d'action, et la matière ne pouvant se révéler active que par des organes, cette même matière nous démontre de la sorte qu'elle ne peut exister qu'à l'état de vassalité, sous la domination d'un élément qui échappe à ses lois et puisse fonctionner en dehors de toute combinaison organique.

Or, cet élément ne pouvant être matériel, il ne reste qu'une alternative : il est immatériel.

S'il est immatériel, plus d'organes en lui; par contre, plus d'agents passifs; par suite, inutilité d'un agent centralisateur quelconque, ayant le caractère d'activité voulu pour rassembler en une seule main les mille rênes qui aboutissent à lui de toutes parts. Il clôture la série des causes.

*
* *

Tâchons de remonter plus haut encore, sauf à nous répéter. Le sujet est aride : il faut beaucoup de patience pour nous suivre sur un pareil terrain.

Les organes de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, du

toucher, du goût, ne sentent rien par eux-mêmes : ils se bornent à transmettre leurs impressions au cerveau.

Mais, si l'œil ne sent pas, si l'odorat ne voit pas, si le goût n'entend pas, cela prouve que chacun de ces organes a sa spécialité, et que chacun d'eux n'est plus rien en dehors de sa fonction spéciale.

Par suite, il faut un centre collecteur. Ce centre existe ; c'est le cerveau.

Si cet agent central est matériel, il suffit qu'il soit matière pour qu'il en résulte la nécessité d'un organisme.

Le cerveau est en effet un vaste appareil, dont on ignore le mode d'action et l'essence. Mais l'action est constatée : elle existe.

Est-ce à dire qu'elle soit indéfinissable, et qu'elle échappe à l'analyse de la logique? Nous ne le pensons pas.

Puisque le cerveau est un organisme, cet organisme exige des organes.

Ici, comme dans l'ordre physiologique que nous venons de parcourir, chacun de ces organes aura et devra avoir sa spécialité. Le sens de l'ouïe ne pourra sentir, le sens du goût ne saurait voir, le sens du toucher sera dans l'impossibilité d'entendre. Il en sera ainsi, puisque l'agent est matériel; qu'étant matériel, il est organisé; qu'étant organisé, il ne comporte d'abord que des fonctions spéciales, et qu'en second lieu, ne percevant pas en dernier ressort par lui-même, il n'est qu'un instrument passif.

Dès lors, dans le cerveau, il faut encore introduire un élément centralisateur actif, inorganique, c'est-à-dire immatériel.

Si vous persistez à lui maintenir les caractères de la matière, même la plus volatile, notre argumentation conservera indéfiniment sa force sur la nécessité d'un organisme pour tout ce qui est matériel, et l'incessante obligation finale d'un principe collecteur commun.

Or, et revenons-en toujours où nous conduit la puissance du raisonnement, ce collecteur commun, pour être susceptible de recueillir dans son unité, dans son moi indivisible toutes les sensations, même les plus diverses et les plus opposées, ne pourra être un organisme, ne saurait être que ce qui se passe d'organisation : un principe immatériel !

Un élément immatériel de vie se passe d'organes et, par suite, le même agent qui voit, peut entendre; celui-là même qui voit et entend, peut sentir. N'étant pas par lui-même un organisme, c'est-à-dire un intermédiaire, il est directement accessible à toutes les impressions et les perçoit.

Les physiologistes se figurent qu'ils sont de rigoureux logiciens en ne reconnaissant qu'une vie organique, tandis que cette affirmation seule en est la négation.

Qu'ils nous prouvent donc que les sens sentent par eux-mêmes; qu'ils ne sont pas un instrument passif et peuvent se passer d'un agent central, qui fasse son profit des impressions qu'ils transmettent?

Qu'ils prouvent donc que la matière brute est supérieure à la matière organique pour produire des actions compliquées ?

S'ils ne le peuvent pas, ils reconnaissent qu'un organisme est supérieur; par cela même, que tout organe n'est jamais qu'un agent ou mécanique, ou chimique, ou passif, n'étant pas le moi se distinguant d'autrui. Puisqu'au fond de tout organe il faut un collecteur distinct de l'appareil, nous les croyons dans l'obligation d'avouer qu'un organisme n'est jamais la vie active.

Or, comme un élément immatériel seul peut se passer de tout organisme, ne sont-ils pas dans la nécessité d'admettre l'immatérialité vitale?

Ils rendent par là sa précision mathématique à la physiologie et leur logique aux raisonnements qui l'interprètent.

Sinon, après avoir, d'un bout à l'autre de la science physiologique, expliqué l'action des organes par des lois positives, fondées sur des éléments certains, ils sont obligés, en arrivant en tête de l'œuvre, c'est-à-dire au cerveau, d'abandonner leur méthode et de faire appel à un agent inconnu, qui se distingue des organes et capable de centraliser les sensations diffuses de l'organisme entier.

Or, si pour rester dans l'ordre de leurs idées matérialistes et ils y restent, l'agent inconnu est à leur yeux d'essence physique, par cela même il est organique et, par ce fait dès lors, astreint à un centralisateur.

Qu'on remarque bien ce qui va suivre : le cerveau, d'après la physiologie, est, non pas le siége de l'activité humaine, mais la source de cette activité, la source unique et son élément constitutif.

Le cerveau étant matériel ne peut être qu'un organisme. Un organisme exige toujours un collecteur central. D'où il résulte que le cerveau, qui centralise les impressions des organes, lesquels sans lui n'auraient aucun sentiment des choses perçues, ce cerveau étant lui-même un organisme, veut à son tour un centralisateur. Si ce nouveau centralisateur est encore matériel, il devra être organique, par suite, pourvu lui aussi d'un agent de centralisation, et, cela, indéfiniment, tout cerveau superposé d'un cerveau, à la suite duquel devra venir sans fin une succession de cerveaux, capables d'être, sans trève, les centralisateurs les uns des autres.

Ce n'est pas là une exagération, c'est de la logique. Nous sommes dans les analogies en raisonnant de la sorte. Toute vie matérielle est organique. Tout organisme aboutit à un cerveau, c'est-à-dire à un centralisateur, les organes n'ayant pas le sentiment de soi par eux-mêmes.

Or, si tout organisme exige un collecteur central, tant que nous admettrons que ce collecteur est matériel, il faudra le reconnaître organique, par suite fatalement astreint et, cela, indéfiniment, jusqu'à l'absurde, à ne pouvoir agir à son tour sans un centralisateur.

A quoi arrive-t-on par ce procédé ? A n'avoir pas

un seul collecteur central; à ne pouvoir constituer un seul cerveau. De cerveau en cerveau, vous avez beau remonter vers un principe originel, il suffit que ce principe soit matériel pour imposer incessamment la nécessité d'une essence centralisatrice.

Vous remontez ainsi jusque dans l'infini et vous vous y perdez.

Or, il suffit au corps humain d'une seule masse cérébrale pour centraliser à merveille les impressions des organes. Cet agent cérébral est donc le siége d'un élément inorganique et par suite immatériel.

Résumons-nous :

Tout organisme impliquant un élément actif de centralisation, et la matière ne pouvant exercer une action vitale qu'à l'état organique, vie et organisme sont la négation l'un de l'autre. Donc, l'essence de l'être individuel n'est pas matérielle !

Nous attendons la réfutation de cette formule.

*
* *

Nous luttons contre le clergé, contre les savants, le corps médical en tête, non pour le stérile plaisir de la lutte, mais pour conserver au monde une espérance suprême qui s'en va.

Nous allons raisonner, par une analyse circonspecte, à la limite des choses palpables et de celles

qui ne le sont pas, cotoyant le connu et l'inconnu, sans nous laisser égarer dans le champ si périlleux et qui tant vous attire, des hypothèses qu'une analogie scientifique quelconque ne vient pas vivifier.

Placez-vous au bord de la mer ou sur une crète élevée des Pyrénées ou des Alpes. Plus l'immensité de l'Océan se développera vague et attractive sous vos regards; plus, au sein des montagnes, vous vous éleverez joyeux et calme dans une solitude aérienne vierge de toute vibration vivante, plus vous reconnaîtrez qu'est juste une expression de Victor Hugo, dont on s'est moqué, parce qu'il la répète souvent, mais qui, toutefois, est physiologiquement exacte. Ce mot est celui-ci : irradiation.

D'abord, plus vous montez sur les grands reliefs géologiques, plus vous sentez votre être moral se détacher de l'organisme matériel, le déborder et envahir l'infini, comme un déluge irrésistible, auquel d'impuissants rivages imprimeraient de plus fougueux élans. Ce domaine insaisissable et sans limites du vide des cieux, que son peuple de mondes à peine visibles fait paraître encore plus démesurément grand, semble être bien plus la résidence promise de notre nature intime, que ce corps avec lequel nous rampons, quand tous nos instincts nous portent à planer !

Il s'opère alors de vous à tous les inconnus d'horizons qui ne finissent pas, une irradiation magnétique ou morale à laquelle rien ne résiste, pas même l'évidence que tout infini démontré est le

point de départ d'un infini qu'aucune démonstration ne fait comprendre.

Quelle irradiation ! Et si l'essence de l'être n'était que matière, cette matière, qui est le fini et qui, à ce titre, ne devrait concevoir que les choses finies, serait-il possible à nous de ne nous trouver à l'aise et dans notre élément qu'au sein d'une immensité sans bornes, les bornes soulevant d'indignation les plus impérieux instincts de notre nature?

Ce serait là un contre-sens qui ne peut pas exister, et qui n'existe pas. Dieu lui-même ne fait pas quelque chose de rien, et, avant tout, il reste dans la logique.

Quand on est soumis aux irradiations prophétiques de l'être, soit aux bords de la mer, soit du haut des points élevés, soit dans ces fêtes charmantes, où les femmes parées, sous l'éclat des lumières, rayonnent et vous font rayonner; soit au sein de campagnes paisibles, soitmême comme Souverains ou comme hommes d'Etat, devant les préoccupations politiques ayant pour but consciencieux la prospérité et le bonheur des peuples, au sein, disons-nous, de ces irradiations sublimes, qui font que la vie se précède déjà en ses destinées ultérieures, que l'homme est différent de ce qu'avait tenté d'en faire le catholicisme? Que cette irradiation ressemble peu au maillot de fer, brodé de travestissements burlesques, dans lequel un clergé ambitieux chercha, dix-neuf siècles durant, à étreindre l'intelligence humaine, pour atrophier ses plus

nobles élans vers la possession d'un libre arbitre conservateur, surtout moralisateur, et, par-dessus tout, contempteur de tous les préjugés et de toutes les ignorances.

Mais, ce sont là des phrases faciles et sonores qui, si elles acheminent vers des inductions ou des probabilités, ne prouvent rien néanmoins.

Rapprochons-nous davantage des faits pratiques d'une physiologie supérieure.

Au sein d'un milieu quelconque, étudiez le fonctionnement de votre organisme. Il est le centre, non pas de sensations multiples, qui viennent l'envahir de toutes parts, mais d'une irradiation qui, au point de vue purement physiologique, serait inexplicable.

Vos yeux, vos oreilles, votre odorat, l'ensemble de vos sens reçoivent des impressions, les transmettent au cerveau, et celui-ci les accueille, les savoure ou en souffre dans ses antres caverneux : voilà physiologiquement ce qui doit s'accomplir.

Mais, il n'en est pas ainsi. Votre œil se tourne vers un objet ou un panorama éloigné. Au lieu d'en jouir en vous-même, c'est vous-même qui allez en jouir sur place. Votre être, loin d'attendre au fond du cerveau, marche à la rencontre et se porte au bout de votre vue.

Vous vous irradiez ainsi jusqu'au plus profond du firmament, pour aller épanouir votre existence terrestre dans la lueur scintillante des étoiles et, sensation active, non sensation passive, votre vie fonc-

tionne bien plus hors de vous qu'en vous, dans le cours de votre migration ici-bas.

Votre oreille est frappée d'un son. Le savourez-vous à l'intérieur de la cervelle? Étudiez et vous reconnaîtrez que vous allez, non pas le recueillir, mais en jouir sur les lieux, par une irradiation de vous-même, qui vous fait voir aussi bien qu'entendre, aussi bien que mesurer loin du centre cérébral.

Bien plus, et ce qui démontre que l'être intime de votre moi n'est pas matériel, c'est-à-dire organique, c'est-à-dire un organisme où chaque sens exerce une fonction spéciale, en dehors de laquelle il n'est plus rien; ce qui prouve que cet être intime est immatériel, c'est-à-dire encore inorganique, c'est que le même élément qui s'est porté au devant des objets de la vue, se porte aussi au devant des objets du son, et que, non-seulement il en mesure les modulations, mais en détermine de plus les distances, comme par une perception visuelle.

En un mot, c'est le même esprit, le même sentiment, un moi unique qui entend, qui sent, qui goûte, qui voit. Il est apte à toutes les sensations et les reçoit toutes indistinctement, quels que soient les organes qui les lui transmettent. Donc, il est immatériel puisque, matériel, un organisme lui serait indispensable et qu'avec cet organisme, un centralisateur deviendrait indéfiniment nécessaire, les centralisateurs successifs n'étant que des organismes consécutifs exigeant, dans une série sans limites, un

élément actif qui, de sa nature, serait toujours passif.

*
* *

Nous devons chercher la manifestation de l'essence individuelle dans tout ce qui peut révéler son être.

C'est dans les rêves que nous trouvons le moi et son esprit le plus nettement séparés, comme disjoints, et à l'état de deux choses distinctes.

Que le matérialisme des physiologistes veuille bien nous expliquer la situation double de l'homme dans ses rêves? En rêvant, nous sommes deux bien tranchés : l'un, qui est le nous, et qui en conserve le caractère, les instincts, les habitudes, le sentiment du moi; mais plus habile pour ainsi dire, plus dégagé d'entraves, disant des choses qui nous surprennent au réveil. L'autre, une sorte d'étranger importun, introduit chez soi malgré soi, qui nous contrecarre, nous fait des réparties blessantes, auxquelles nous ne nous fussions jamais attendus; qui nous place dans des alternatives imprévues, malgré notre volonté et tous nos efforts d'opposition; qui nous précipite dans des abîmes; qui nous poursuit la mort à la main, sans que nous puissions fuir : un antagoniste, en un mot, complétement distinct de notre personnalité.

Ce qui distingue d'abord ces deux activités indi-

viduelles, c'est que la première, la nôtre, est, pour ainsi dire, clouée sur une croix. Si son esprit paraît être plus lucide, plus pénétrant, sa situation est moins libre qu'à l'état de veille. Elle est en nous comme internée dans une ville d'exil. — C'est bien triste l'exil! L'on nous en a imposé la douloureuse expérience. Quand on a été exilé soi-même, comment peut-on exiler les autres ? — Elle est comme incarcérée dans une prison sans murailles et sans barreaux, tandis que la seconde jouit d'une complète indépendance. Elle est en vous, dans le même organisme, résulte de lui, et ne dépend de vous en aucune manière.

Eh bien! si nous jugeons sainement ces observations physiologiques, elles confirment nos raisonnements antérieurs et démontrent l'immatérialité de notre essence vitale, en même temps qu'elles signalent le point d'intersection entre l'organisme physique et l'élément actif de l'être.

Qu'est-ce donc que cet étranger qui se pose devant vous en antagoniste? C'est la fin de l'organisme, la dernière expression de ce que peut la matière pour simuler la vie active et lui servir d'intermédiaire avec les choses physiques ; c'est l'image gardée de la perception des sens ; cette image photographiée, pour ainsi dire, convertie en mémoire par les appareils du cerveau et tenue en réserve, comme un livre sans cesse ouvert, dans lequel viendra lire notre activité intérieure.

Nos perceptions, à mesure de leurs impressions,

sont contrôlées, soit par la conscience, soit par l'esprit ; la conscience, qui n'est rien de réel et n'est qu'un jugement du sentiment, au lieu d'être un jugement de la raison. Ce contrôle, écho moral de l'acte accompli, se fixe au cerveau en même temps que le souvenir de sa cause, y forme un album de faits et de leur appréciation passée, et c'est cette même appréciation mentale des actes qui reparaît dans les rêves sous forme personnelle. De telle sorte que l'élément étranger, dans les songes, n'est autre que le remords ou la satisfaction, que le sentiment intérieur éprouvé à la suite de chaque impression reçue.

Mais, dira-t-on, car, loin d'éluder les objections, il faut en toute bonne foi aller au devant, qu'est-ce qui donne l'activité à ces sortes de caractères imprimés dans les labyrinthes du cerveau, en l'absence de toute intervention du moi ? Cette activité ne serait-elle pas elle-même notre propre personnalité ?

Pour notre compte, nous n'y voyons que le dernier coup de collier du jeu d'un organisme matériel et, comme nous venons de le dire, la dernière expression de la matière pour simuler la vie. De même que, dans le délire, vous parlez malgré vous ; que, dans la folie, vous répétez involontairement et comme de force certains mots, des phrases dépourvues de sens, vos doigts parcourront un clavier couvert d'un mouchoir et en tireront des harmonies, pendant que votre tête sera tournée et que vous penserez à autre chose. Est-ce que les dévotes ne

récitent pas très-pieusement et très-exactement les plus longues prières, alors que leur esprit vagabonde et que peut-être, en route, il trouve à glaner des imperfections dans la toilette et dans la conduite du prochain?

Les organes du cerveau prennent des habitudes et fonctionnent, comme une machine qui marche une fois montée. Mais, cette action cérébrale n'est qu'un acte de réminiscence; qu'un tourbillonnement mécanique et confus, incohérent, sans direction, dépourvu de but et de point de départ.

Comme, en définitive, l'existence humaine est basée sur les deux règnes qui la précédent et qu'elle les complète en les résumant; qu'il y a en elle d'abord la vie végétale, puis la vie animale, nous trouvons que, dans le délire, dans la folie, dans l'étranger des rêves, une fermentation animale se manifeste seule.

Et c'est bien là cette vie impersonnelle et diffuse telle qu'elle doit être comme résultat d'un organisme qu'un élément actif ne centralise pas. Cette individualité travestie, produit d'impressions diverses, arrivées au cerveau par des organes différents, reste dans le songe ce qu'il faut que soit un ensemble de sensations débordées, qu'aucun rivage ne dirige vers le réservoir commun.

Répétons-le, cet étranger du rêve nous donne la mesure de ce que peut, de tout ce que peut un magnifique organisme pour réaliser les apparences de la vie active par des éléments matériels. Il met en

évidence les dernières limites du possible de la matière dans cet ordre de faits, comme le polype révèle la première borne du chemin qui conduit du néant à l'existence.

Et c'est ici que la vérité des principes de la science et de son implacable logique, paraît le plus donner gain de cause à notre formule : Tout organisme exige un centralisateur actif : or, la matière n'exerçant d'action vitale que sous forme organique, le centralisateur doit être immatériel, afin de pouvoir se passer d'organes essentiellement passifs.

*
* *

Nous disons que la réalité paraît nous donner gain de cause. Paraît en effet; car nous ne saurions affirmer, avant que d'avoir été réfuté. Qui sait si notre échafaudage, que nous croyons solide, ne sera pas culbuté de fond en comble par le plus simple argument que nous n'avons su prévoir?

En attendant, confiant dans la foi de la raison humaine et de sa logique, étayons nos principes de tout ce qui peut démontrer que la science naturelle, sérieusement sondée, conduit à la découverte de ses secrets les plus intimes, qui sont Dieu et l'âme, l'infini et l'immortalité.

Nous ne sommes pas satisfait des recherches faites jusqu'ici pour arriver à se démontrer l'exis-

tence d'une autre vie. Les religions, dans cette voie, qui est leur domaine spécial, ont fait fausse route, bien plus encore que les diverses philosophies. Loin de réveiller le scepticisme, elles ont poussé à la négation, par le ridicule puéril et saugrenu de leurs définitions burlesques.

L'opinion publique, cette grande boussole du génie humain, sera-t-elle plus satisfaite de nos investigations? Ce sujet est si profond; le scruter est si difficile! Mais, nous n'en restons pas moins convaincu que Dieu ne s'est pas produit comme impénétrable, et que le bon sens de l'homme, aidé du bon sens de la science, parviendra un jour à se démontrer que deux et deux font quatre, c'est-à-dire qu'une création ne peut exister sans créateur, et qu'un créateur ne peut produire pour le sauvage plaisir de détruire, ce qui revient à cette conséquence mathématique : la vie inventée ne peut être l'invention de la mort!

Par l'œuvre que nous écrivons avec tant de plaisir, et, ce qui le prouve, c'est qu'elle a été produite en deux mois, sommes-nous dans le bon chemin? N'y a-t-il qu'à le suivre et à le déblayer pour atteindre un but utile? Nous l'ignorons. Dans tous les cas, puisque nous croyons être dans le vrai, tâchons de faire de la logique avec nos données premières.

Le matérialisme physiologique nie formellement l'existence de l'âme.

L'organisme du cerveau suffit, selon sa doctrine, à l'activité de la vie.

A l'état de veille, sensations et siége des sensations se confondent. Mais, la science doit tout scruter et bouleverser l'objet de ses études de fond en comble, jusqu'à ce qu'elle arrive au nœud des difficultés, qui est le nœud des solutions.

Or, dans le sommeil, nous trouvons l'homme comme dédoublé et comme disjoint.

L'un, produit par l'organisme, et nous l'analysons, se trouve en tout conforme à ce qu'il doit être comme émanation directe du cerveau. C'est-à-dire qu'il est diffus, désordonné, impersonnel et fatalement enchaîné dans une marche sans direction. C'est bien là un organisme non centralisé, le chaos vivant livré à lui-même.

Mais, que dites-vous de ce moi du rêve, que vous ne sauriez nier, parce que le premier venu en constate la présence, et qui reste au fond des sens comme une forme lumineuse sous des flots agités ?

Cette activité permanente, intimément personnelle, complétement distincte de cette autre personnalité qui, du reste, est tantôt un animal, tantôt un abîme, une chose animée ou inerte, pouvez-vous la confondre avec les émanations du cerveau, quelles qu'elles soient ? Ces émanations fantastiques et désordonnées, échos ou retentissements d'impressions produites sur des organes, peut-on les identifier avec ce qui s'en sépare fatalement par le sentiment d'un moi, contre lequel se dresse une individualité adverse ?

Qu'est-ce donc alors que ce moi, qui est bien

réellement nous-même, à l'heure qu'assoupi, le corps n'existe plus, et qu'il ne reste de l'être qu'un principe en éveil, ayant conscience de soi ? L'organisme est pour ainsi dire mort. Il ne sent rien : c'est une sorte d'image vivante du vide. Mais, dans ce cas, tout ce qui est matière en lui doit sommeiller ? Comment se fait-il que ce soit précisément le moi qui survive ; qui ne participe pas à la paralysie générale ? Il n'est donc pas de même essence ?

Nous expliquera-t-on d'une manière raisonnable comment il peut se faire que, lorsque toute, mais toute la personnalité organique sommeille, il y ait en nous un principe qui ne dort pas ? Ce principe diffère donc du corps ? N'est-il pas évident que son exception l'affirme ? N'est-il pas clair que, s'il était matière, il se trouverait anéanti comme le reste de la matière corporelle dans un complet oubli de soi ?

Dans ces sortes d'études physiques, il faut tenir grand compte des analogies, parce que les mêmes lois physiques doivent produire les mêmes effets matériels.

Si notre personnalité était matérielle, et par suite un organisme, remarquez bien ceci, comme tout ce qui est organique éprouve le besoin d'un sommeil réparateur, le moi, simple organe, devrait dormir aussi, surtout dans le moment même où l'ensemble de cette organisation, qui est sensée produire notre individualité par son jeu, cesse de fonctionner, et ne produit que son propre anéantissement.

Il est donc naturel de croire que l'élément vital

de notre activité est immatériel, et, par suite, inorganique, puisqu'il n'obéit pas aux lois générales de la matière organisée.

Mais, ce qui gênera le plus la réfutation de nos adversaires, bien que les deux considérations qui précèdent nous paraissent des plus puissantes, c'est la double individualité des songes. Ces individualités ne peuvent être confondues, puisque l'une est vous et que l'autre est distinctement autrui.

Or, celle-ci dépend des organes, ne pouvant être produite que par eux, tandis que l'autre est vous-même. Est-il admissible qu'elles soient de nature identique ? Mais alors pourquoi ne produisent-elles pas des résultats pareils ?

Pourquoi celle-ci est-elle l'opposé de celle-là? Pourquoi n'avons-nous le sentiment de cette vie étrangère, que lorsque la vie qui nous représente est en éveil ? Pourquoi nous sommes-nous invariablement le même moi, tandis que notre antagoniste est tantôt un gouffre, tantôt un assassin, un bœuf, un chien enragé, un cercueil, une vipère ?

Et disons-le, entre parenthèse, que de vipères à l'état de réveil : vipères auxquelles vous donnez toutes vos sympathies, et qui, en échange, vous abreuvent de poison !

Jugeant toujours par analogie, il est naturel de croire que l'élément étranger n'est qu'un reflet des sens puisque, d'une part, il est multiple, passif, indépendant comme eux, et diffus à l'égal de la diversité de leurs impressions; que, de l'autre, notre

activité ne maîtrisant plus ces sens dans le sommeil, l'écho de leurs sensations acquises se dégage en toute liberté. Ces deux preuves paraissent concluantes pour démontrer que la seconde personne du rêve, parfois si acharnée contre nous, naît des organes, et en rayonne, comme ce ronflement sonore d'une batteuse en action.

Et il est tout aussi simple de penser, par la même analogie, que tout organisme exigeant un centralisateur, le moi si bien caractérisé du rêve, et que les sens agitent dans les soubresauts de leur assoupissement, mais qui moins que jamais se confond avec eux, est une activité différente de la matière, exempte de ses lois constitutives, capable dès lors de centraliser énergiquement des impressions cérébrales. Il est logique de croire, en un mot, que ce qui ne peut pas être matériel soit immatériel. Or, le principe actif ne peut être matériel, parce que toute chose matérielle est organique, c'est-à-dire passive.

Donc, l'âme est immatérielle; ne tire pas sa vie du corps; peut se passer de lui après sa dernière heure, et se trouve dans les conditions voulues pour survivre à la mort.

*
* *

Nous venons de voir, par les raisonnements qui

précèdent, l'âme humaine se dégager de tout organisme matériel, son activité se manifestant incompatible avec toute constitution organique.

Il est un autre ordre de faits que nous devons signaler, et qui, plus approfondi par les expériences que sollicite un sujet aussi important, mettra l'âme, sans aucun doute, dans tout le relief de son indépendante personnalité.

Nous trouvant à l'étranger, dans une ville des bords de la mer, un nouveau venu, bon magnétiseur, mais non par métier, nous entretint longuement du magnétisme. Un tout jeune homme, voyageur de passage, s'offrit à lui pour expérimenter une science à laquelle il croyait peu.

Le magnétisé fut conduit en esprit dans une direction du littoral que nous venions de parcourir, et s'arrêta à cent lieues, dans une bourgade solitaire enfouie au fond d'un golfe.

Il nous décrivit exactement les lieux ; puis, s'étant introduit dans une habitation dont nous avions été l'hôte pendant quelques jours, il pénétra dans un cabinet où un enfant écrivait ses devoirs, fit le portrait de l'enfant, et, sur notre demande, lut le nom du petit écolier au bas de sa page.

Nil ! s'écria le magnétisé. L'enfant s'appelait Nilès ; mais, après les trois premières lettres de son nom, et pour faire l'homme d'importance, il tirait un trait, et il ne restait de lisible que ce mot : Nil.

Voilà ce que nous avons vu. Qu'on juge de l'étonnement d'un homme dont la préoccupation la plus

constante a toujours été l'étude des fins dernières de l'être.

Il résulte de ces faits, que l'esprit du magnétisé s'était séparé de son organisme d'une manière assez absolue pour se transporter à de grandes distances, et y lire un mot sans l'auxiliaire des sens. Il en était donc complétement dégagé dans son action effective.

D'un autre côté, il restait encore assez étroitement lié à son organisme pour pouvoir exprimer, au milieu de nous, ce que son regard lisait à cent lieues.

Rendu à lui-même, le magnétisé n'eut aucun souvenir de ce qui venait de se passer.

Si l'âme humaine, comme le prétendent les physiologistes, n'est que le résultat des combinaisons du cerveau, elle ne doit percevoir que dans la sphère de rayonnement de cet organe. Là où le cerveau ne domine point l'horizon ; là où la vue, l'ouïe, l'odorat ne peuvent atteindre, elle est incapable de rien saisir.

Comment se fait-il que notre magnétisé ait pu lire à cent lieues de distance, quand ni lui, ni le magnétiseur ne connaissaient la bourgade où nous étions seul en esprit?

Est-ce que ce simple fait ne prouve pas, de la manière la plus évidente, ce que nous avons dit sur l'essence vitale de l'être et sur son immatérialité? Nous avons d'abord démontré notre opinion par des procédés presque mathématiques, nous fondant sur des données positives, telles que la puissance rela-

tive de tout organisme et son impuissance absoleu, selon la destination à laquelle on veut qu'il soit consacré. Le sommeil de cet organisme, avec l'ensemble des phénomènes qu'il présente, est venu nous donner gain de cause, en même temps que le magnétisme a confirmé une résultante de notre logique.

Il est regrettable que le magnétisme n'ait pas été pris plus au sérieux, et que, plutôt que de l'expérimenter en contrôlant l'inconnu par le connu, ce qui était la règle, on ait fait par lui du charlatanisme, en appliquant ce que l'on ne connaissait pas à des investigations sur ce que l'on connaissait bien moins encore.

Il y a dans le magnétisme une grande science à venir, et l'on arrivera par lui à des révélations inattendues. A la limite des choses visibles, il y a les choses invisibles. Il faut avoir l'esprit bien étroit pour supposer que nous et notre monde positif, nous sommes la dernière expression, non-seulement des réalités existantes, mais encore des éventualités réalisables.

Comment, alors que vous voyez la vie sous toutes les formes encombrer la terre dans ses moindres recoins, les eaux dans leurs plus impénétrables profondeurs, l'air dans ses plus infiniments petits et ses plus infiniments grands, vous allez supposer que tout s'arrête là, tout court, à la limite de la végétalité de vos organes? Qu'il n'y a plus rien plus loin

et au-dessus ? Que l'infini ne sait concevoir que le fini, alors qu'il est si logique de croire que l'infini ne projette qu'un infini conforme à son essence ? Oh ! impuissance d'un avide orgueil, qui préfère tout nier que de ne pas tout savoir, et vous ne pressentez donc pas, en face de la splendeur de Dieu, révélée par ses œuvres, que, dans la sphère de l'invisible, son immensité a dû être bien autrement à l'aise pour produire selon les conceptions gigantesques de son sublime génie ?

Mais, n'anticipons pas ; constatons des faits.

Il y avait, et il y a peut-être encore à Niort une somnambule d'une lucidité extrême. Simple ouvrière, elleétait complé tement illettrée.

Elle a guéri des milliers de malades. Tout en blâmant, au point de vue des investigations profitables à la science magnétique, l'application d'un élément inconnu à des maladies si problématiques en elles-mêmes, produisons cependant des résultats.

Cette femme a guéri des milliers de malades dans toutes les classes, des juges, des officiers de marine, de riches propriétaires et des pauvres, beaucoup de pauvres.

Pour notre compte, nous l'avons consultée. Son ordonnance prescrivait une plante que nous ne connaissions pas. Elle se servait toujours des qualifications populaires. Vous la trouverez, nous dit-elle, à Poitiers, dans telle rue, sur la toiture de la maison d'un boulanger ; je la vois. Elle ne s'était pas trom-

pée. Ce qui est certain, c'est que nous n'avons plus revu la moindre trace d'un commencement de maladie du foie.

Cette sommambule jouissant d'une réputation extraordinaire dans les dix ou quinze départements limitrophes des Deux-Sèvres; le somnambulisme étant considéré par le parti clérical comme un principe anti-religieux, ainsi que le spiritisme, que nous ne connaissons pas; le corps médical ayant lui aussi ses retranchements à défendre; et le parquet ne pouvant pas plus vivre de sa carrière, sans attaquer, que le soldat sans fusiller; de plus, la réaction triomphant alors sur toute la ligne, comme triomphent les épidémies qui passent, un procès fut intenté au somnambulisme.

Dans ce procès, où furent entendus trois ou quatre cents témoins, un jeune juge, que la somnambule avait sauvé d'une maladie de poitrine, dit au tribunal : elle m'avait prescrit une plante; ne la connaissant pas, elle répondit : vous la trouverez derrière la remise de votre hôtel, dans le jardin : je l'aperçois d'ici. Le fait avait été vérifié exact.

Un officier de marine déclara que la prévenue avait parfaitement décrit l'appartement de son petit garçon, qui se débattait dans les convulsions de l'agonie. Elle lui dit : reprenez bien vite le chemin de fer. En arrivant chez vous, faites telle chose et votre enfant sera rétabli dans trois jours : sa prédiction se réalisa.

Il serait trop long de répéter toutes les déposi-

tions. Elles impressionnèrent vivement le public; mais, elles ne nous surprirent pas, car, quelque temps avant, une personne indiscrète ayant consulté la somnambule avec nos cheveux, celle-ci décrivit notre caractère de main de maître, et, mieux que personne, nous savions la pénétration de son esprit appliquée à scruter un autre esprit.

Les trois ou quatre cents témoins ayant terminé leurs dépositions, qui auraient dû frapper des caractères sérieux, en présence surtout des découvertes splendides du passé et de celles des temps modernes, qui permettent de croire tout possible, le somnambulisme fut condamné à un mois de prison et aux frais, qui s'élevaient à une dizaine de mille francs.

Nous pourrions nous étonner, si l'histoire n'était pleine de gloires martyrisées et de martyrs, dont les travaux forment le bagage triomphal de la civilisation.

La persécution est la loi du progrès. Le magnétisme n'est pas connu, pas plus du reste que la vapeur, que l'électricité autrefois; que l'astronomie, que la chimie, que la photographie, et des juges condamnent! Qu'est-ce qui prouve qu'ils n'ont pas condamné l'âme humaine?

L'Empereur informé, fit tout ce qu'il pouvait faire: il grâcia de la prison; supérieur à la législation routinière de son pays et à un mécanisme judiciaire qui, lorsque certaines lois ne sont pas rapportées, devrait comprendre qu'elles doivent tomber en désuétude.

Le magnétisme s'affirme de lui-même tout comme l'électricité. Qui se fût douté autrefois, en voyant la foudre éclater dans la nue, que, par elle, deux interlocuteurs pourraient s'entretenir un jour, de Saint-Pétersbourg à Lisbonne, aussi commodément que dans le tête à tête d'une molle causeuse ?

Le magnétisme jouera un grand rôle dans l'avenir. Mais, d'abord, qu'est-il dans son essence ?

La physiologie l'admet. Peut-elle s'y refuser ? Elle l'admet comme élément matériel.

S'il constitue l'âme, nous disons qu'il est immatériel. S'il n'est qu'une sorte d'électricité animale, peu nous importe sa matière.

Electricité animale, il se trouverait assujetti, comme toute matière, à un organisme, c'est-à-dire qu'il serait d'essence passive ; que ses effets seraient mécaniques comme ceux de l'élément électrique, et que, de plus, comme tout ce qui est composé, il se décomposerait un jour. Or, dans cette œuvre, si nous combattons la matière avec tant d'acharnement, en tant qu'essence vitale, c'est que, de même qu'après la fin de l'ensemble de nos organes toute trace de vie s'efface, on peut dire, par analogie, que l'existence est incompatible avec un organisme quelconque ; qu'elle lui est imposée de force ; qu'elle fait violence au repos naturel des choses physiques ; qu'elle n'est, dès lors, que l'état artificiel d'un mouvement passager ; que tout tend à rentrer dans la mort primitive, comme tout tend à retomber dans les

ténèbres et dans le froid glacial originels, en l'absence de la chaleur et de la lumière.

Par contre, matière active voulant dire organisme, et organisme signifiant une fin, nous n'admettons que l'immatérialité comme élément d'une vie durable. La question, ainsi décomposée, se trouve réduite à sa plus simple expression. La lutte s'établit entre l'esprit et la matière.

Or, nous croyons avoir démontré que la matière, que son organisme, ne jouaient, dans les manifestations de l'existence corporelle, qu'un rôle mécanique, et qu'il fallait toujours arriver à un centralisateur immatériel, c'est-à-dire inorganique.

Si la logique n'a pas ses évidences mathématiques, comment oser affirmer que deux et deux font quatre? Et, en sens inverse, pourquoi ne soutiendriez-vous point que la pâte est plus chaude que le four?

* * *

Le magnétisme peut-il bien être matériel, quand vous le voyez agir à d'immenses distances, ou plutôt, en dehors de la sphère d'action des sens?

Matériel, il serait un organisme et dépendrait rigoureusement du système organique qui le comporte : il ne pourrait se passer de lui.

D'après nos expériences, il s'en passe, et, bien

mieux, il ne peut pas même s'en servir, puisque son action s'exerce là où l'organisme magnétisé ne se trouve point. Donc, il est immatériel.

Le magnétisme ne doit pas être d'essence physique, car il n'en manifeste aucun des caractères et révèle bien moins encore les effets.

L'électricité, émanation de la matière, est évidemment matérielle et produit directement des effets matériels.

Le magnétisme est par soi-même un principe de vie, et voilà ce qui le distingue.

Ainsi, à l'électricité, il faut un fil qui la transmette, et ses effets transmis sont mécaniques.

Le magnétisme lance son être hors du corps; ne dépend plus de lui évidemment, l'action de celui-ci ne dépassant pas ses limites corporelles, et se dirige alors par sa propre volonté. A sa destination, il perçoit; fait par là preuve d'activité, se manifeste par une action toute vitale et s'annonce de la sorte, en son essence et ses révélations, comme un principe qui vit de lui-même.

Réveillé, le magnétisé n'a plus souvenir des perceptions du sommeil magnétique.

Cela se conçoit. Le principe vivant a perçu sans l'intermédiaire des sens ou de l'organisme cérébral qui, par suite, n'a reçu aucune empreinte de mémoire. Le cerveau ne saurait donc garder ce qui n'est pas entré en lui. Et, ce défaut de souvenir prouve nettement deux choses : d'abord, que le magnétisme agit en toute indépendance de l'orga-

nisme ; puis, qu'un principe inorganique réduit à lui-même est susceptible de perception.

Le magnétisme est-il notre âme, oui ou non? Notre réponse sera toute simple; la voici :

Quel est donc ce principe qui, en dehors de la vie végétale du corps, s'en va à de grandes distances procéder aux actes d'un être vivant? Il s'est disjoint de l'organisme qui, à cent lieues, ne fait plus partie de sa nature et ne peut pas même lui être un auxiliaire. Il est donc réduit à lui-même et agit seul. Si ce n'est pas l'âme, nous ignorons ce que peut être une si merveilleuse activité.

Dans tous les cas, ce principe est en nous à demeure. Ce n'est pas l'action de magnétiser qui l'introduit furtivement au sein de l'organisme, le tirant on ne saurait de quel sanctuaire. Peut-être y a-t-il deux principes magnétiques, comme il existe deux sortes d'électricités : nous ne savons ; mais, ce qui est certain, c'est que le magnétisme fait partie de notre organisation végétale et animale et, la complétant, lui donne une raison d'être comme intelligence d'un milieu qui, sans lui, passait incompris et devenait inutile.

A l'état de veille, on ne l'aperçoit pas, tant il s'identifie avec le corps par des affinités intimes. Une analyse logique le démontre seule alors, en prouvant que tout organisme exige un centralisateur actif, et que ce centralisateur doit être immatériel pour être inorganique.

A l'état de sommeil, nous le voyons commencer

à se disjoindre et à devenir plus saillant. Il apparaît surtout dans son antagonisme contre une sorte de personnalité, que dressent devant lui les souvenirs du cerveau. Mais, comme il reste encore ici au centre de sa sphère accoutumée, il peut et doit garder souvenir de ses rêves.

Dans l'action magnétique, au contraire, il s'isole complétement. L'appareil cérébral ne peut par suite lui garder mémoire d'impressions auxquelles il n'a pas concouru.

C'est en suivant cette marche rationnelle, fondée sur l'observation et l'enchaînement rigoureux des données de toute science exacte, que nous sommes parvenu à dégager l'âme de son enveloppe terrestre. Cette matière est obscure; mais elle devient d'une lucidité extrême si le bon sens lui arrache la vérité. Quoi de plus simple que ce qu'on sait! Quoi de plus impénétrable que ce qu'on ignore! Le plus petit enfant connaît aujourd'hui la théorie de la vapeur, celle de l'électricité, celle de la photographie, trois gloires immenses de la civilisation moderne. Avant leur découverte, elles n'étaient qu'un néant: l'impossible!

Or, l'âme ne peut être matérielle, sauf à n'être pas un principe actif. Comme elle ne peut être qu'immatérielle pour supporter l'activité, elle déroge dès lors aux lois de la matière organique, lois qui en feraient une œuvre passagère et périssable, et l'âme humaine, par suite, comporte scientifiquement l'immortalité!

Dans la folie, comme dans le sommeil, quel est le caractère principal de ce qui nous manque?

Le sentiment de l'actualité réelle. Nous divaguons dans des actualités fictives. Ce qui distingue donc l'état normal, c'est la possession de la réalité actuelle.

Pour notre esprit, en rêve, il n'est ni passé ni avenir. C'est un présent quelconque qui nous absorbe en entier. Qui pourrait affirmer que nous n'avons pas déjà existé des milliers de fois sans en avoir la mémoire; car, si nous ne fûmes rien dans le passé, qu'elle raison d'être davantage dans l'avenir? Est-ce que durant le sommeil nous nous doutons de notre existence écoulée? Est-elle niable pour cela? L'esprit, selon le jeu de l'organisme, passe à des situations extrêmes, qui le mettent en complète opposition avec sa nature intime apparente. Il est donc impossible d'apprécier son état normal. Par suite, qu'est-ce qui vous assure que l'existence actuelle n'est pas une nuit de sommeil et un rêve dans notre grande vie éternelle? Pourquoi cette tumultueuse cascade de nuits et de jours, qui tombe avec nous du berceau au sépulcre, ne serait-elle pas, elle encore, une analogie destinée à nous être un enseignement?

L'esprit, disons-nous, selon le jeu de l'organisme, passe à des situations extrêmes. Une expérience curieuse à faire et nous la recommandons aux aliénistes.

Nous sommes convaincu, et cela résulte de notre doctrine, que, chez les fous, si le cerveau est dérangé, l'esprit ne l'est pas et reste invariablement

le même. Des fous magnétisés pourraient fournir de curieuses révélations à cet égard.

Pourquoi ne tenterait-on pas des expériences dans un autre ordre de faits ? Pourquoi ne point magnétiser des malades à l'agonie, au moment où l'organisme finit et où commence, selon nous, la sphère d'action des choses spirituelles ? Pourquoi ne pas les faire surveiller par des gens soumis à la même influence magnétique? Il y a dans cette idée quelque surprise à recueillir ; mais il faut chercher, tâtonner, chercher toujours.

Et si, comme pour l'électricité, il existe un magnétisme négatif et un magnétisme positif, ne peut-on arriver, par la mise en contact de ces deux genres, à des découvertes importantes ?

Nous voulons éviter toute divagation en ne pénétrant pas dans le domaine des hypothèses, que rien de positif ne légitime. Et, cependant, disons-le, parce que notre foi dans le progrès est absolue ; quand on voit l'essence magnétique, le moi, notre âme, se dégager du corps au point d'opérer des perceptions à des centaines de lieues, qui oserait affirmer qu'un jour l'on ne parviendra pas à dégager l'être de sa vieille enveloppe, pour la fixer dans une jeune et virile organisation ?

Il y a là de quoi rire pour qui n'a pas beaucoup médité. Rien n'est plus savant que l'ignorance.

X

Maintenant, remontons plus haut. Il s'agit bien moins de se prouver l'âme d'une manière directe et mathématique, que de faire resplendir Dieu.

Dieu démontré par ses œuvres, ces œuvres elles-mêmes rendent nécessaire un but à leur édification providentielle. Pour ce qui commence, finir n'étant pas un résultat actif: un tombeau n'étant pas et ne pouvant pas être pour un Dieu la résultante d'un berceau, il faut avec un peu de sens supposer que le Créateur est au moins de notre taille, et qu'il ne fait rien sans se proposer, si ce n'est une fin utile, au moins une fin avouable.

Or, que serait la divinité de ce Dieu si, dans sa toute-puissance et sa bonté infinie, il eût inventé l'être sur cette échelle grandiose que met en lumière la création, uniquement pour donner prétexte au métier de fossoyeur et faire creuser des tombes?

Voyons, Dieu, dans ce cas, serait-il quelque chose de sérieux? Ne serait-il pas la plus burlesque en même temps que la plus atroce bouffonnerie?

Sachons donc être logiques. Quand nous voyons cette sainte sublimité, qu'on nomme une jeune mère, auprès du berceau de son enfant, rêver pour lui de bonheur et se rendre heureuse par avance de l'avenir imaginaire qu'elle lui crée, nous ferez-vous croire que Dieu à l'inverse de cette femme, son œuvre la plus parfaite, va se souffleter sur les deux joues, se cracher au visage et rêver à son berceau, à la vie qu'il y place, la tirant du néant d'où elle ne demandait pas à venir, va lui rêver cet ignoble dénouement d'un instinct de bourreau : un cadavre, une tombe, un peu de poussière, et puis plus rien ?

Cette prodigieuse transformation de la matière en la magnificence d'une création n'aboutirait qu'à un travestissement carnavalesque, après lequel de la boue presque divinisée redeviendrait de la boue ? Le beau passe-temps, ma foi, et qui répondrait d'une singulière façon à cette mise en scène magique de toutes les sciences, capable de produire le spectacle énivrant d'un monde qui vit sous toutes les formes.

En vérité, nous ne pouvons concevoir le crétinisme de ceux qui, pleins d'orgueil pour eux-mêmes, sont encore assez idiots pour ne pas comprendre qu'une création comme la nôtre, et que le moindre savoir et la moindre méditation présentent sous le jour de la préface d'un livre sérieux ; nous ne saurions comprendre qu'ils ne sentent pas qu'une telle création impose des créations nouvelles, et que la fin logique de la vie, c'est sa durée, c'est son immortalité !

Oui, l'homme complet doit supposer Dieu complet autant que lui, et Dieu infini ne saurait proposer le fini à ses conceptions. A chacun les œuvres de sa nature.

L'infini de Dieu, c'est l'infini dans ses créations, et, sans même nous occuper de l'âme, de son essence, de sa démonstration directe, nous disons que Dieu, pour l'homme qui raisonne serré, c'est une œuvre, une splendeur, un but, une utilité, une âme : son éternité !

*
* *

Ceux qui n'attribuent pas directement la création au hasard, la font naître de quelques animaux rudimentaires, qui surgissent fortuitement de terre, se perfectionnent, se croisent et produisent, en dernier résultat, le règne animal tout entier.

On aurait assez de peine, par la plus longue dégénérescence, à faire qu'un cheval redevînt soit un crocodile, soit une chauve-souris; mais peu importe. Il est des esprits qui, ne pouvant pas s'expliquer le difficile par le simple, font des efforts surnaturels, en faveur du compliqué; ne se rendent pas plus compte par lui, mais sont ravis d'avoir pu justifier une négation.

Il paraît assez naturel de supposer que la vie et

l'intelligence proviennent de l'intelligence et de la vie. Comme dit le proverbe : qui se ressemble s'assemble.

Mais on préfère disputer la création à Dieu, à la logique et au bon sens. Elle implique de prodigieuses difficultés vaincues, des problèmes formidables résolus, ce qui signifie : efforts intellectuels, recherches scientifiques, pouvoir d'action. Et le hasard, qui est l'aveuglement et la surdité ; qui n'est ni ténèbres, ni lumière, ni la vie, ni la mort, va vous faire vivre, va vous faire voir et vous fera entendre? Permettez-nous de vous le dire : Dieu, il est vrai, est un grand prodige ; mais nous sommes, et il s'explique par nous, tandis que votre hasard, si clairvoyant, si savant, si puissant, est bien autrement prodigieux que Dieu. Et si celui-ci fait tout naturellement des choses naturelles, votre mobile ne peut faire que des miracles; or, nous sommes assez peu tenté, avec vous, du reste, d'accorder notre foi à ces sortes de palinodies.

Nous trouvons la vie de toutes parts et sous toutes les formes : sur la terre et sous la terre, sur les eaux et dans leurs profondeurs les plus mystérieuses, dans l'air et au sein de l'invisible, sans compter tout ce qu'il peut y avoir dans ces sphères éthérées, où des mondes immenses disparaissent, noyés dans une maîtresse immensité, comme se noient et s'effacent les moucherons qui tombent dans l'Océan.

La vie, malgré les éléments dans lesquels elle

évolue, reste la même comme principe, soit sur terre, soit dans l'eau, soit dans les airs. Elle varie peu comme organisme intérieur, et ne se modifie profondément que sous le rapport des formes extérieures.

L'on est frappé des prodiges de science mis en œuvre pour résoudre tous ces problèmes de la vie selon son milieu, et de toutes les difficultés vaincues par un succès radical. Mais, ce qui surprend bien plus encore, c'est la simplicité qui préside aux changements exigés pour l'appropriation de l'existence à la destinée qui lui est faite.

Il faut jeter un coup d'œil sur cette vaste question.

Tout le monde connaît la vie organique du règne végétal, plantes, fleurs, arbres de toute nature. Il a fallu approprier ce règne au domaine des eaux, afin de tout peupler et faire voir à ce qui devait comprendre, au sein de ce mystère impénétrable qu'on nomme l'espace et la durée, que l'existence pouvait prospérer partout et s'accommoder de tous les éléments. Aussi, voit-on des végétaux qui croissent le pied dans la vase des fleuves, tandis que leur tête vient se balancer dans l'air, où elle opère sa respiration comme y respirent le cèdre et le myosotis : sortes d'amphibies, qui marquent la transition d'un milieu à un milieu différent. Puis, l'on trouve les plantes complétement submergées, chez lesquelles le système respiratoire a subi une modification absolue, qui leur permet de se développer dans un centre diamétralement opposé au régime atmosphérique.

Vous pouvez admirer chaque jour la vie animale, telle qu'elle a été conçue pour subsister à la surface du globe. L'homme est son échantillon le plus accompli et, de l'homme, elle descend par des gradations insensibles jusqu'au ver, qui n'est plus pour ainsi dire qu'un tube digestif, uniquement capable d'absorber les sucs de la terre, où il puise sa nourriture comme la simple racine du chêne ou du rosier.

Dans cette immense échelle, l'organisme vital passe en se jouant des difficultés du plus parfait au plus imparfait, cela, par des nuances successives, par le mélange des extrêmes, par des additions et des soustractions extraordinaires, chaque être, du reste, ayant tout juste ce qu'il faut pour répondre à sa destinée, rien de plus, rien de moins. Ce sont toujours les quatre règles de l'arithmétique dans leur plus simple rigueur. Le prévu aboutit sans cesse au prévu. Pas la moindre place pour l'inattendu, pour la surprise, pour un oubli : de hasard ? point : tout a été voulu !

Tout a été voulu ! Voilà ce qu'il faut comprendre ou, plutôt, voilà ce qu'il faut apercevoir fatalement, si l'on se donne la peine d'ouvrir les yeux et de regarder.

La vie animale ne pouvait rester étrangère à la plus grande manifestation de la puissance divine. Cette puissance, de la surface de la terre, la transplante dans la masse des eaux et, avec un succès tel, qu'on se demande lequel des éléments, de l'air,

de la terre ou de la mer, se trouve le mieux dans ses affinités les plus intimes.

Et quand nous voyons la vie dans son centre au sein de l'air, au sein des eaux, l'on doutera qu'elle soit possible dans le feu et dans la glace? Quand des animaux distinguent aussi bien la nuit que le jour, l'on ne pourra croire que des mondes puissent développer l'existence, bien que plongés dans de profondes ténèbres? Quand le ver se fait une tombe de son cocon, semble mourir et ressuscite pour devenir l'emblême, non certes de la mort, mais de la vie la plus vagabonde et la plus frivole, tous ces enseignements, que Dieu écrit sur les poteaux de notre route, ne nous indiqueraient donc jamais le vrai chemin?

La vie organique terrestre, après avoir été appropriée aux eaux, où elle est aussi nombreuse, aussi diverse que sur les continents, est encore lancée dans les airs, où elle plane, où elle voltige, où elle bourdonne, sans qu'on puisse établir une différence entre cet élément et les autres milieux de l'être.

Si l'homme veut passer quelques minutes sous l'eau, ou quelques heures dans les airs, que d'efforts artificiels de mécanique ; que ses efforts sont incomplets et grossiers ; quelle parodie risible du poisson et de l'oiseau ! Et, cependant, l'intelligence humaine met en œuvre toutes les ressources de son génie, appuyé sur l'action régulière d'une science mathématique ! Puis, l'on tentera de faire admettre que ce que le savoir et l'esprit ne peuvent exécuter

qu'à l'état d'imitation bouffonne, le hasard, avec son aveuglement, le réalisera dans les types et les modèles les plus parfaits d'une création entière !

Et penser que le monde se partage entre les gens qui attribuent la création au hasard ou ne l'attribuent à rien, n'y songeant que peu ou point, et ceux qui jettent l'ancre de leurs incertitudes au sein de religions révélées, dont la moindre erreur est peut-être de se fabriquer un Dieu organique, aussi risible, pour le moins, que nos machines à voler et que les branchies pulmonaires, si incomplètes et si grotesques, à l'aide desquelles nous tentons de respirer sous l'eau.

Tenez ! prenez seulement la plume d'un oiseau, l'écaille d'un poisson, et comparez ces simples merveilles à votre trinité ; puis, dites-nous qui, du prêtre ou de Dieu, est le plus dans le vrai, quand il s'agit d'inventer.

Lorsqu'on voit le Créateur concevoir l'idée d'approprier la vie à trois milieux si différents, on dirait qu'il provoque toutes les impossibilités, pour leur démontrer avec insouciance qu'il n'est pour lui que du possible le plus naïf. Et afin que la démonstration soit plus décisive, il coule la vie dans toute espèce de moules, depuis l'huître jusqu'à l'homme, assignant peut-être à tous les gradins intermédiaires un but qu'il serait imprudent de définir, après les affirmations dérisoires de tous les dogmes religieux, qui, jusqu'ici, n'ont pas su comprendre qu'en ces sortes de matières, l'hypothèse doit s'arrêter où commence l'inconnu.

Et que fait Dieu, en définitive, pour que la vie nage dans les eaux et pour qu'elle vole dans les airs?

L'organisme de la vie animale n'est pas autre chose qu'une locomotive à laquelle il faut du feu et du charbon. Nos aliments approvisionnent le corps de combustible, et la respiration, par l'oxygène, y met le feu. C'est ainsi que nous dégageons, toutes les vingt-quatre heures, assez de chaleur pour porter à l'ébullition vingt-cinq litres d'eau glacée.

Le mécanisme respiratoire est donc la clé de voûte de cet édifice qu'on nomme l'existence.

Pour faire respirer l'être sous les eaux, que fait le grand artiste du matérialisme ? Voilà un problème sérieux. Or, comme l'eau renferme de l'oxygène, et il paraît que le hasard, grand chimiste sans doute, ne l'ignore pas, ce clairvoyant hasard munit le poisson d'un appareil qui le dégage, le met en rapport avec le sang, et le problème est résolu. Quoi de plus simple ? Mais aussi faut-il la pénétration scientifique du hasard pour réaliser de semblables prodiges.

Telle est la règle générale pour ce règne vital. Les poissons respirent l'air de l'eau par les branchies ; mais le hasard ne s'en tient pas là. Cherchant les difficultés, les transitions et les nuances ; voulant accommoder la vie à tous les régimes et à tous les systèmes, comme il l'approprie à tous les milieux, il fait subsister des mammifères sous les eaux, avec une respiration pulmonaire, comme il

fait voler des mammifères dans les airs, avec la respiration double des oiseaux. Tels sont les cétacés et les chéiroptères, baleines et chauve-souris.

Et, comme les oiseaux vivent sur terre et dans l'atmosphère, le hasard veut aussi que les eaux possèdent leurs amphibies. Donc, il est des poissons qui volent, d'autres qui se plaisent tout autant hors de l'eau que dans l'eau. Il en est, comme le crocodile, qui respirent avec des poumons sur le rivage, ayant un sang artériel pour le haut du corps, un sang moitié veineux pour les parties inférieures, mais s'oxygénant dans ces régions par le contact de l'eau, qui s'engouffre dans l'abdomen.

Comme le ver sur terre devient papillon, il fallait une analogie dans les eaux. Les batraciens, d'abord poissons, respirent par des branchies ; puis, reptiles, ils prennent une respiration pulmonaire. C'est le cas des crapauds, qui débutent par être têtards dans les mares, et se transforment pour devenir un animal assez semblable au singe ou à l'homme.

Les eaux ont leurs insectes comme l'air. Les crustacés peuvent leur être assimilés dans une certaine mesure. Ils se partagent en broyeurs, munis de mandibules et en suceurs pourvus de gaines tubulaires à stylets. C'est pour ainsi dire la vermine de mer, comme il y a la vermine de terre, avec la vermine parasite de tout ordre social.

Les polypiers viennent représenter dans les eaux

le trait-d'union entre la vie végétale et la vie animale, sorte d'alluvion vivante, qui prépare des continents pour les siècles avenir.

Si le monde continental est encombré de la vie sous toutes les formes et à tous les degrés, le monde des eaux ne l'est pas moins et le spectacle des mers est bien fait pour saisir tout esprit qui pense, en songeant que cette immensité est le séjour de l'existence sur une échelle gigantesque, et que l'immensité qui le domine, avec l'infini pour barrières, doit par analogie renfermer un ordre de prodiges bien autrement merveilleux.

L'eau et la terre portent tout organisme vital. L'air est un milieu bien différent, et l'oiseau devra se porter sur ses propres ailes. Leur point d'appui est non-seulement plus léger que la terre et l'eau, mais encore il fuit sous la moindre pression. De là, nécessité d'un déploiement de forces considérable.

Par suite, que fait le hasard, qui sans doute est fort habile en dynamique, et qui doit savoir à fond les lois de l'équilibre ? N'ignorant pas que la force de la vie est en raison de la chaleur du foyer animal, et que la chaleur résulte du plus ou moins d'absorption d'oxygène, il pourvoit l'oiseau d'une respiration double.

En vérité, les combinaisons du hasard sont magnifiques. Le poisson a tout juste ce qui lui est nécessaire pour dégager l'air contenu dans l'eau, et l'oiseau est en possession d'un appareil respiratoire qui décuple son énergie.

Pour l'insecte, c'est bien autre chose. Comme il déploie des forces incalculables, relativement à sa grosseur et à son poids, et que, si la rapidité des ailes de l'oiseau est représentée par deux cents battements par minute, le battement d'ailes de l'insecte s'élève à des milliers de fouettements, il a fallu le douer d'une puissance gigantesque, dont ne se doutent guère la plupart de ceux qui l'entendent bourdonner. Aussi le sang de l'insecte, par un mécanisme assez bien trouvé pour un penseur décousu comme le hasard, baigne-t-il dans l'air sur toutes ses parties, s'y fond pour ainsi dire à l'égal d'un morceau de sucre, et met en contact direct et général la poudre et le feu. De là, une éruption volcanique incessante.

Avez-vous vu parfois une petite mouche allongée, oiseau de proie dans ce règne, rester des minutes entières absolument immobile dans l'air et comme clouée à sa place? Elle disparaît tout à coup et tombe dans la même immobilité sur un point différent, sans qu'on sache d'où elle vient. Ses zigs zags à angles droits, parcourus avec une rapidité électrique, sont insaisissables. Vous figurez-vous la ténuité de volonté d'un être pareil et l'infiniment petit d'une telle prestesse de volition? Réfléchissez, puis comparez donc ce hachis d'éclairs dans le vouloir avec cette grande vue et cette persistante et austère volonté d'un Dieu, qui s'assigne la tâche de convertir l'espace et la durée, deux faits inexpliqués terribles, existant de soi fatalement, on ne sait trop pourquoi, en un concert splendide, dont le luminaire se composera de mondes,

au sein de ténèbres qui servent de soleil au néant, et où chaque son partira d'une vie, d'une passion, d'un sentiment, d'une crainte, d'un désespoir, d'une espérance, d'une fuite effrénée devant la mort, d'une aspiration haletante vers les plus mystérieux inconnus.

Et dire que le hasard est placé comme chef d'orchestre à la tête de cette incomparable harmonie ? Il valait bien la peine, ma foi, de produire une si écrasante affirmation, pour ne trouver que négation dans l'œil du sens commun, ouvert sur une semblable surprise, dont les termes extrêmes sont : être ou ne pas être.

Mais admettez donc, par analogie, si vous raisonnez et si la logique signifie quelque chose, que, du moment que nous sommes, tandis que nous pourrions n'être pas, les probabilités se rangent du côté de l'être et de sa durée. Il y a là un commencement de preuve. L'opinion adverse ne serait sur un pied d'égalité avec notre manière de voir, elle niant, nous affirmant, que dans un seul cas : si rien n'existait. Mais la vie est un fait qui appelle des conséquences et, de la vie présente à la vie future, il existe une liaison aussi rigoureuse que celle qui donne pour suite l'avenir à l'actualité. Tout se tient dans la science de Dieu ; tout progresse, tout monte au lieu de descendre. Si la vie de l'homme laisse si loin derrière elle la vie du polype, est-ce pour ne laisser sur ses traces, comme les polypiers éteints, que des tombes érigées en écueils ?

L'huître, le ver, la feuille, la plume, le cheval, si nous voulions tout analyser, il faudrait écrire des millions de volumes. Ils existent. Qu'on en étudie les résumés. Nous nous bornons à signaler sommairement les points principaux des modifications organiques, qu'exigent les divers milieux auxquels a été appropriée l'existence.

Quel a été notre but? Prouver que la vie dans les airs y fonctionne si merveilleusement, qu'on peut se demander si l'air n'est pas son élément naturel? Prouver que la vie au sein des eaux se développe dans de si prodigieuses proportions, qu'on peut se demander si l'eau n'est pas son milieu favori? Prouver que la vie sur les continents s'élève à des formes physiques et morales si belles, si pures, si diverses, qu'on peut se demander si la surface de la terre n'est pas sa demeure de prédilection?

Eh bien! non, le milieu n'y fait rien. La vie pour Dieu est possible partout, parce que pour Dieu il n'est pas d'impossible. Si nous cheminons, les fleuves, les montagnes, les vallées, un buisson arrêtent nos pas. Mais, le Créateur nous montre, par le vol de l'oiseau, que ce qui est obstacle pour les uns s'efface pour les autres. Et, parce que Dieu jette la vie à pleines mains dans tous les coins et recoins de notre monde, nous irions croire que cette prodigalité est un indice qu'il s'arrête-là, livrant à un désert absolu le reste des espaces vides de l'infini? Il n'y a de difficile que les choses qu'on ignore. Ce que l'on sait devient banal de facilité. Dieu sait tout, il l'a montré ici-bas, et

tout dès lors, quels que soient les obstacles, se trouve pour sa puissance un fait accompli, quand la volonté commande.

*
* *

Or, répétons-le, une création matérielle immense dans ses détails, comme dans son ensemble, a été produite. La vie est inventée sous forme végétale ; elle s'élève aux instincts de la vie animale ; elle prend les proportions transcendantes d'une existence intellectuelle, et quand le penseur vient vous dire que Dieu, pas plus que l'homme, ne fait rien sans but ; que la vie présente impose la vie future, parce que la mort serait une négation sacrilége de tout but digne et utile ; la transformation de Dieu en une sorte de saltimbanque, vivant au jour le jour de cabrioles et de jongleries, sans autre portée que de tuer le temps des oisifs et des polissons, vous vous renfermez dans le présent, comme dans une citadelle inexpugnable, lui qui n'existe pas, et souriez avec dédain sur les probabilités qu'une préface, telle que notre création, doit être suivie d'un beau livre?

Autant vaut dire que Dieu n'a inventé la dignité, que pour lui faire cracher au visage.

Mieux vaut encore, pour avoir quelque chance d'être cru, supprimer Dieu et le remplacer par le

hasard, auquel pourront ajouter foi tous ceux qui ferment les yeux à la lumière et aux démonstrations mathématiques.

Mais, Dieu prouvé, s'il n'élève un édifice splendide que pour le réduire en cendres, c'est reconnaître que l'homme lui est supérieur; car, celui-ci scelle des paratonnerres sur ses monuments publics, et voilà le Créateur qui se ravale au-dessous de nos plus grossiers instincts, en dirigeant le magnifique fleuve de la vie vers un puisard immonde destiné à l'engloutir.

Nous voulons que tout dure; Dieu veut que tout finisse : nous aimons nos œuvres, Dieu anéantit les siennes.

Cette main de femme qui dépose avec soin une graine dans son parterre, veut obtenir pour résultat une fleur. Dieu sème la vie, et, pour résultat, sourit avec béatitude à la mort qu'il se propose?

Quelle pitié de raisonner de la sorte contre toutes les analogies, contre tout bon sens, contre cette simple proposition, que rien, parmi nous, ne se fait sans but. Dieu dérogera donc à cette règle générale, quand il prodigue toutes les sollicitudes pour assurer ici-bas la reproduction et la durée de chacun de ses êtres?

Eh bien! nous n'hésitons pas, nous, à le dire : la vie a pour conséquence rigoureuse la vie, parce que l'infini, qui ne fait rien sans une visée digne de son être auguste, ne saurait se proposer un fini, qui serait la négation de son origine, la négation

d'un acte destiné à produire un résultat, la négation d'une logique suprême, qui s'évertue à rendre durable ce qu'elle invente, et ne pourrait, sans une atroce, sans une ignoble bouffonnerie, n'offrir à nos âmes d'autre horizon, après avoir conçu l'immortalité, que celui des quatre planches d'un cercueil !

Dieu doit assigner à l'objet moral de ses conceptions une durée éternelle, qui soit en rapport avec l'immortalité de son être, parce que pour Dieu, pour l'infini, il n'est qu'une seule chose qui soit un but, un but réel et sérieux, l'éternité.

Dans ce monde, rien qui provienne du hasard : il n'y a pour lui aucune place. Si le hasard existait, le néant serait la vie. Tout ce que nous pouvons voir, étudier, soumettre au crible d'une analyse mathématique, soit dans la sphère morale, soit dans l'ordre physique, tout, absolument tout, tout a été voulu !

Et ce que Dieu a voulu, dans le résumé de sa création, la vie intellectuelle, participe de lui dans la mesure de tout ce qu'on engendre. Dieu durant toujours, son œuvre spirituelle doit être impérissable. Nous ne disons pas qu'il y a du Dieu en nous ; mais que nous sommes sa conception. Conception morale, bien entendu ; mais comme les conceptions divines sont infinies et que nous incarnons ce qu'il a conçu, il y a évidemment en nous de l'infini où le raisonnement est incapable de prouver que la lumière est l'opposé des ténèbres.

Du reste, nous croyons avoir trouvé l'âme dans

l'élément centralisateur des sens au cerveau. Si cet élément est matériel, il est forcément organique et, à ce titre, exige un centralisateur à son tour. De centralisateur en centralisateur, nous tournons dans un cercle sans fin, qui n'a pour conclusion que l'absurde. Il faut donc admettre un centralisateur immatériel, afin qu'il puisse être inorganique et clore le débat par une solution.

De la démonstration logique de l'âme, nous arrivons presque à sa perception-effective dans les deux personnalités du rêve.

Et le magnétisme nous la montre isolée, agissant en dehors de l'organisme, presqu'à l'état d'âme qui survit déjà à la fin du corps, illumine son néant, déborde ses frontières terrestres et s'élance dans les sphères éternelles de la destinée, que lui garantit l'éternité même de son auteur.

XI

Si nous avons bonne mémoire, Sapho a dit que la mort est le pire de tous les maux. Elle avait raison, puisque la vie est le plus grand de tous les biens.

En effet, pour qui pense, quoi de comparable au sentiment de l'être? Sentir qu'on est, quand on pourrait n'être pas, quelle splendeur, quelle illumination, quel contact entre les plus éloignés des extrêmes connus et imaginables!

La vie et la mort, Dieu et le néant, tel est le champ de bataille sur lequel combattent, depuis le commencement du monde et qui sait, par suite, depuis combien de milliards de siècles, la certitude et l'incertitude, l'espérance et le désespoir, l'aspiration vers la durée, et la terreur qu'inspire toute fin.

Quel écart pour ce qui est, et quelle longue et poignante anxiété! Dès lors, les probabilités sont-elles pour la mort ou pour la vie?

La vie est une affirmation; la mort une négation.

La mort est une chose inutile; c'est un superflu, le vide; ce n'est rien.

Or, tout ce que nous voyons; tout ce que nous pressentons s'affirme. Le temps, est; l'espace, est; l'existence, par Dieu, est de toute éternité. Si elle n'eût pas duré toujours, le néant pouvait-il la produire?

Pouvez-vous supprimer l'espace? pouvez-vous supprimer le temps? Peut-on supprimer la vie éternelle?

Ces faits sont de soi fatalement. Rien n'a pu les empêcher d'être, et rien ne saurait les empêcher d'exister à tout jamais. Cherchez, d'ailleurs, vous ne trouverez rien qu'on puisse produire à leur place, rien, mais absolument rien.

Quelle puissante affirmation! Eh bien! quel est le caractère principal d'une chose qui s'affirme ainsi? Tout principe a ses conséquences. La première des conséquences est un but. Un but ne se révèle que par la production d'un résultat.

Ce qui n'a ni but, ni utilité, est une négation. Ce n'est ni un fait, ni un principe, ni une chose qui soit.

Or, la vie organique, soit animale, soit végétale, est un fait qui résulte de principes et, en premier lieu, de l'un des principaux éléments des quatre données éternelles.

Ce fait comporte des conséquences comme tout ce qui est. Il doit avoir un but; il faut qu'il soit utile. Il serait cruellement et bouffonnement dérisoire que la vie ne fût sortie de la mort que pour y

rentrer. Cette sanglante palinodie, née d'une affirmation, ne pourrait être qu'une négation attroce, si elle n'était caduque. Ce dénoûment serait l'opposé de la logique et des analogies. Le Créateur dérogerait ici aux lois générales et absolues qui régissent ses œuvres. Non-seulement il nierait ces lois, mais encore son essence et son immortalité. L'infini n'ayant su concevoir que le fini ne serait plus l'infini.

Ce qui n'est plus étant comme s'il n'eût jamais été, à quoi bon avoir produit ce que l'oubli devait faire disparaître ?

C'était enchérir sur le néant, voilà tout, puisque le Créateur n'évoquait l'existence que pour lui faire pressentir les vides infinis et dissolvants de la mort; qu'afin d'édifier cette mort sacrilége avec les matériaux de la vie. N'eût-il pas mieux valu se croiser les bras, plutôt que d'employer son temps à ce métier des homicides ? Une mère qui poignarde son fils, est-ce donc si touchant, que vous fassiez de cette orgie entre le sublime et l'ignoble la part de Dieu ?

Mais, c'est trop s'appesantir sur des suppositions, qui ne flétrissent que le bon sens des hommes. Une vie éternelle, qui produit la vie, et qui, par essence, est l'infini individuel, est aussi l'infini dans ses conceptions, et assigne logiquement l'éternité à ses œuvres.

Les religions ont essayé d'apporter la paix à l'âme humaine, en inaugurant, de leur autorité privée, le règne éternel de la vie.

Si les religions étaient croyables, comme une démonstration algébrique, c'est-à-dire, comme une vérité, la question serait résolue. Mais, apportent-elles des titres plus authentiques que ceux des bonnes dont nous écoutions dans notre enfance les contes de fées? Quelle différence trouvez-vous entre ces conteuses fantastiques et le prêtre qui monte en chaire, et l'évêque sous son dais, et le Pape sur son balcon de Saint-Pierre, donnant la bénédictiou au monde? La différence est minime, puisque nos bonnes ne croyaient qu'à demi à leurs charmantes balivernes.

Et, quand la plus grave des questions n'est pas encore résolue, nous voyons les hommes s'étourdir au sein de l'ivresse des joies mondaines, ou se préoccuper avec ardeur des choses politiques, ayant pour objet la permanence progressive des sociétés, quand rien n'est plus instable que leurs éléments, l'homme en tête de cette instabilité, par son esprit et par son caractère, par ses tendances matérielles et ses principes moraux.

Nous sommes dans une époque de transition. De la foi catholique, qui forma des sujets, nous passons à la conviction scientifique, qui impose le citoyen.

Si le sujet fit de la politique de personnes, ce qui devait être, le citoyen ne fera que de la politique de principes, parce qu'elle seule sauvegarde les intérêts de tous.

Mais les hommes, qui ne sont plus sujets, ne sont pas encore montés au rang de citoyen. Par suite,

des natures ambiguës, incolores, prenant à ces deux états ce qu'ils renferment de plus aisé et de moins difficile, les vices sans les vertus.

Proudhon demandait la gratuité du crédit pour bouleverser le monde. Nous ne demandons, pour remanier la société et la pourvoir de bases solides, que la création du citoyen.

Et, le citoyen se trouvera créé, aussitôt que l'homme comprendra Dieu et son âme : Dieu et son âme, c'est-à-dire son immortalité.

Le premier principe de la politique à venir, selon nous, repose donc sur l'existence de citoyens sérieux, méritant ce nom à tous les titres. Le second est tout simple et dérive naturellement du premier : le citoyen ne doit jamais abdiquer son activité personnelle. Dès lors, le régime plébiscitaire, tenant en permanence la souveraineté nationale.

Mais, ce sont là des questions qui doivent être longuement développées. L'étude qui précède a pour but de préparer l'homme à la croyance. Il s'agit maintenant de savoir ce que doit être le citoyen en lui-même, d'abord ; puis, dans ses rapports avec la société, et ce qu'il faut que soit cette société dans ses pouvoirs publics, afin de ne porter aucune atteinte au jeu régulier de la liberté individuelle, n'ayant d'autre limite que la liberté d'autrui. Ce travail fera l'objet d'une nouvelle étude.

*
* *

Depuis soixante ans, que faisons-nous? De la politique de personnes, dans l'oubli de la politique de principes. Nous avons fait du parlementarisme.

Où cela nous a-t-il conduit? Le gouvernement parlementaire, ce sont des intrigues électorales; l'introduction de la haine officielle au sein de la société; une représentation le plus souvent mensongère; c'est une abdication coupable, dans tous les cas, chez le citoyen et une usurpation en fait chez le mandataire; c'est du bavardage, ce sont des discours, des mots, de l'intrigue, des spectacles; c'est un certain nombre d'hommes se croyant tout durant quelques années, faisant leur parure, leur propriété privée d'un mandat public, tandis que le pays ne se croit plus rien, et prend l'habitude de ne rien être, tout en rendant les autres responsables de ce qui ne devrait ressortir que de sa propre responsabilité. Ce régime, ce sont des flux et des reflux tumultueux de rivalités, que suit l'excitation, après laquelle vient la révolution. C'est un festin dans lequel on se grise, après quoi l'on casse tout, sans rime ni raison, comme s'il ne fallait pas racheter le lendemain, presque toujours plus cher et le plus souvent moins beau. Le gouvernement parlemen-

taire, c'est un concert de charlatans; c'est le règne de la parole, ce n'est pas l'action.

Ce régime représente aujourd'hui ce que furent autrefois les combats de gladiateurs, puis les combats de taureaux, puis les combats d'ours, puis les combats de coqs. C'est de la mise en scène pour les sens selon le tempérament, le caractère et l'esprit des époques. Nous en sommes depuis une soixantaine d'années pour les combats de sons parlés, entre gens qui savent le mieux dire ce que ressentent nos ambitions et nos jalousies, nos mécomptes, nos rancunes et nos indéfinissables inquiétudes.

Le gouvernement parlementaire, ce n'est ni la république, ni la monarchie, ni chat ni rat: c'est le jésuitisme de la liberté.

Ou conservez le régime autoritaire, qui est le promoteur du libre-échange, le plus grand acte gouvernemental des temps modernes; mais qui a fait l'expédition du Mexique; qui a laissé une féodalité militaire unifier l'Allemagne et mis l'Europe dans l'obligation de se ruiner en frais de guerre, par la paix, dépenses folles aussi compromettantes pour les intérêts du pouvoir que pour les intérêts sociaux; qui, avec un homme de génie, produit de grandes choses et qui, par un crétin, serait la détresse du pays et son avilissement;

Ou acceptez franchement le régime plébiscitaire, qui maintient incessamment active la souveraineté nationale et la rend responsable de ses destinées.

Le régime constitutionnel vous impose, soit à

vous qui êtes l'autorité, soit à vous qui êtes le peuple souverain, des hommes élus pour six ou sept ans et qui, dès lors, font de leur mandat, au lendemain des élections, une propriété privée, taillable et corvéable ; un patrimoine de famille, qu'une réélection à longue date convertit en une sorte de majorat. Ces hommes représenteront-ils la nation ? Quelle misère ! Comme si une nation pouvait être représentée par autre chose que par elle-même !

Un homme peut incarner son époque dans ce qu'elle renferme de plus grand. Les assemblées ne personnifient que l'intrigue des intérêts individuels dans ce qu'ils ont de plus déguenillé.

Mais, va-t-on nous dire, une nation est-elle bien à même de faire sciemment de l'administration gouvernementale pratique ?

Voici ce que nous avons à répondre : le bagage de gloire et de richesse des peuples provient-il des gouvernements ou de l'initiative privée ?

Qui est-ce qui a enveloppé la France, l'Europe et le Nouveau-Monde de chemins de fer ? Qui est-ce qui a sillonné notre magnifique territoire de routes départementales, de chemins de grande et de moyenne communication ? Qui est-ce qui fait prospérer l'agriculture, fleurir l'industrie, se développer le commerce ? Qui est-ce qui garantit la fortune de tous sur terre et sur les eaux, par le système des assurances ? Qui est-ce qui sauvegarde le capital du travail, contre les risques de maladie, par l'association du secours mutuel ? Qui est-ce qui met en

rapport la richesse agricole et industrielle de tous les peuples, au grand profit des consommateurs, des producteurs et des Etats? Qui est-ce qui a fait progresser les sciences et les arts? Qui est-ce qui meuble les musées, les bibliothèques, l'esprit humain, de tout ce qu'il y a de plus élevé dans la sphère des choses existantes? Qui est-ce qui a inventé la vapeur, la télégraphie, la mécanique industrielle, la photographie, l'économie sociale? En un mot, le bagage de richesse et de gloire de la France; le mouvement de ses manufactures et de ses ports; la diffusion de ses conquêtes morales par la littérature et les créations du génie, proviennent-ils du gouvernement ou de l'initiative privée?

Gouvernement, jusqu'ici, a été synonyme d'empêchement. Et, si les pouvoirs publics avaient fait pour seconder l'initiative individuelle, ce que cette initiative a fait pour grandir son pays, la France serait aujourd'hui la nation modèle pour le monde entier, qu'elle maîtriserait, non par les armes, qui sont toujours une défaite, mais par la puissance de sa fortune, de sa prospérité et surtout de sa sagesse.

Et, quand le seul élément qui accomplisse des œuvres durables et fécondes, c'est l'élément privé, l'on viendra nous dire que cet agent, si habile pour mener à bien la masse immense et si multiple des intérêts d'un empire; qui, pour la construction des flottes, des usines, des monuments, des travaux d'art de toute nature, égale en savoir et surpasse en économie les hommes spéciaux de l'État, l'on viendra

nous dire qu'une initiative privée, dans les ressources de laquelle notre nation puise son opulence matérielle et morale, est incapable de se gouverner par elle-même? C'est pitoyable !

Pour ne citer qu'un grand exemple : A qui devons-nous le percement de l'isthme de Suez? Tandis que la France dépense sans profit et pour démoraliser, sept à huit cent millions, qu'elle consacre à l'entretien de soldats, qui porteront dans les campagnes des goûts de débauche et d'oisiveté, outre le mépris des travaux agricoles et la tendance à déserter les champs; qui entretiennent dans les villes, avec les instincts du seul droit de la force brutale, une contre-armée pour les barricades, à la même heure l'isthme de Suez s'ouvre et les mers d'Orient et d'Occident se trouvent réunies. Quatre continents vont passer et repasser sans cesse dans cent mètres d'eau en largeur, substitués à des sables arides, et, à la place de la mort, une voie, la circulation, l'opulence, l'union de toutes les nationalités, la fusion des quatre points cardinaux.

Dans cent ans, ce canal formera une immense rue de trente lieues de long, sur deux cents mètres de large, composée de riches hôtels, de vastes entrepôts, de palais, de monuments splendides, le tout longé de quais en pierres de taille somptueux, qui donneront au fleuve maritime une profondeur uniforme de trente pieds sur l'ensemble de sa surface.

Les rois, les papes et leurs gouvernements, qu'ils sont petits à côté de M. de Lesseps, cette noble et

courageuse personnification de l'initiative privée des temps modernes.

Le sujet de la foi catholique fit des serfs, des moines et des courtisans.

Le citoyen des temps nouveaux, avec le concours de tous, ouvre des isthmes et l'on va voir les flottes du commerce universel, toutes voiles au vent, traverser les sables et les marais du désert, pour équilibrer les richesses matérielles et morales du monde.

Voilà ce qu'a déjà fait en partie et ce que fera encore l'initiative privée.

Répétons-le en finissant : pour remanier la société et asseoir son avenir sur des bases inébranlables, nous ne demandons qu'une seule chose : la création du citoyen.

La conviction religieuse, non la foi, dote le citoyen d'un puissant esprit d'indépendance et de hiérarchie. L'indépendance, qui le dégage des influences du pouvoir, des meneurs anarchiques, et surtout de lui-même ; la hiérarchie, sans laquelle aucune agrégation d'hommes en société n'est possible.

Et, au citoyen, qui naît forcément de l'intelligence de Dieu et de son âme, nous disons :

Il n'est pas de bon gouvernement avec un mauvais esprit public ; tandis qu'un bon esprit public fait de tout pouvoir un bon gouvernement.

Le vice capital de notre instabilité et du malaise des masses, gît bien plus en nous-mêmes, par suite, que dans l'insuffisance des institutions.

Est-ce avec une société Benoîton, comme la nôtre,

galonnée de cancan et de jésuitisme sur toutes les coutures, que vous fonderez du sérieux, soit par le régime parlementaire, soit par le socialisme, soit par la république?

Si nous restions ce que nous sommes, nous ne vaudrions que l'absolutisme le plus lestement cavalier.

Sachons donc être des citoyens indépendants; mais indépendants du Trône comme de la Rue, de nos passions surtout et nous aurons médiocrement à nous préoccuper alors des formes politiques de notre état social.

*
* *

Nous ajoutons :

D'où vient la vie terrestre et où va-t-elle? L'analogie répond : tout fleuve a sa source dans les hautes terres, et son embouchure dans les mers. Mais, une source n'est qu'un rayonnement de ces mers universelles, et nous ne saurions découvrir son origine primitive dans le flanc des montagnes. Cette origine visible n'est qu'une apparence vaine et une modification du réservoir commun. Le fleuve, au fond, naît de l'Océan et y fait retour.

L'homme vient de Dieu, qui est éternel. L'infini serait sa propre négation, s'il proposait le fini à ses œuvres. Or, la vie est une inauguration gigantesque,

qu'on ne peut trouver digne du Créateur et de son essence, de sa mise en scène présente et de la logique suprême, qu'à la condition d'être immortelle, et de justifier ainsi l'existence de l'espace, de la durée, de l'initiative divine surtout, qui, sans cette immortalité, ne serait qu'un néant par les résultats.

Soyons dès lors en paix, nous tous qui voulons réfléchir : la vie éternelle ne peut produire que l'éternité de la vie !

FIN.

Poitiers. — Imprimerie de N. Bernard.



